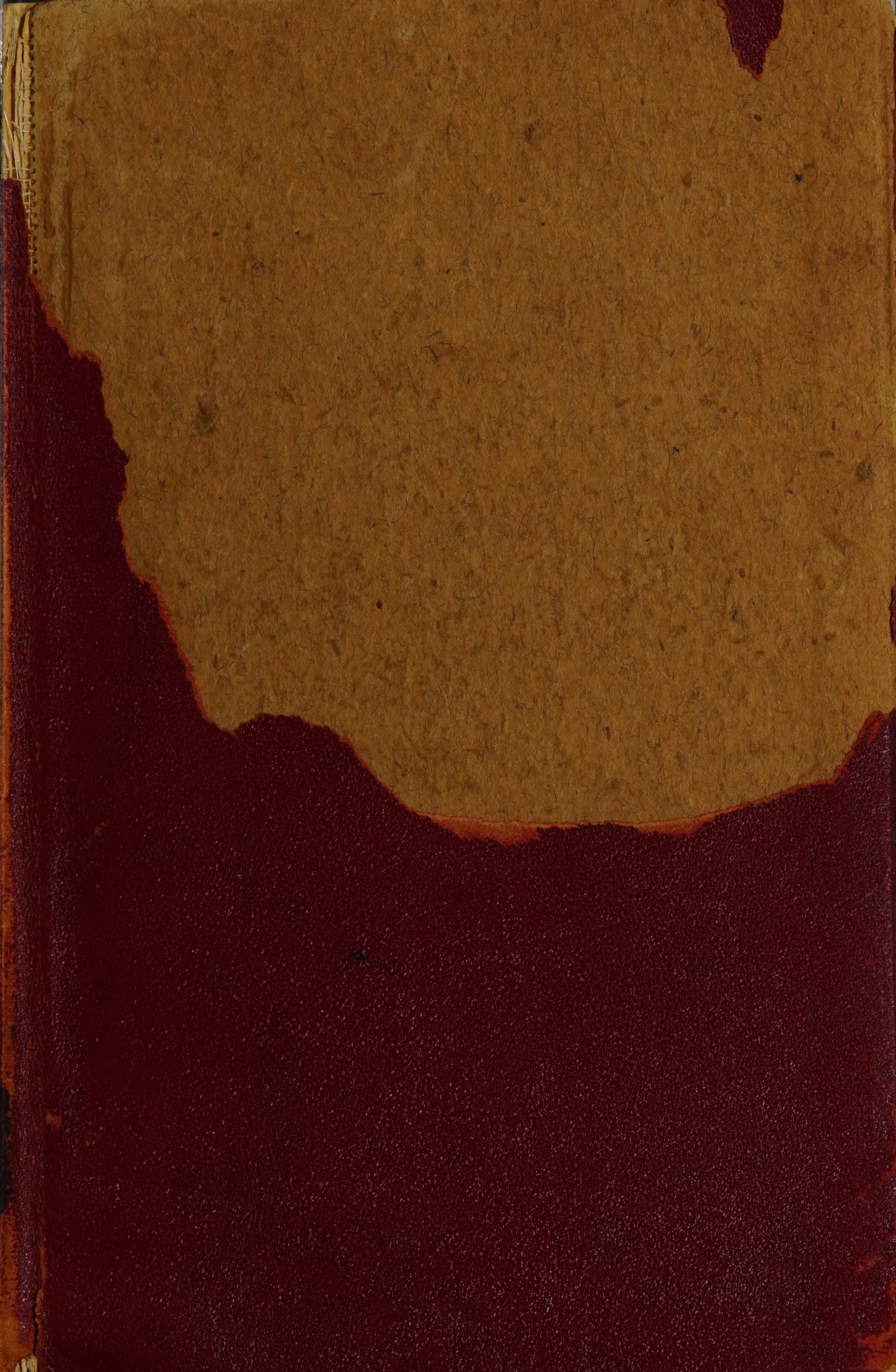


Margaret P. Campbell
March - 1918 -

Paul Leyssac

CONTES D'ANDERSEN

Denver

Le 15 mars 1918.



CONTES D'ANDERSEN

CHOISIS

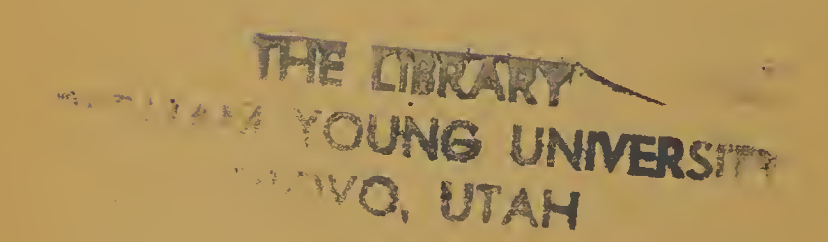
ET TRADUITS DU DANOIS

PAR

PAUL LEYSSAC



MONTRÉAL
Librairie Beauchemin Limitée
79, Rue St-Jacques, 79


THE LIBRARY
YOUNG UNIVERS
VO, UTAH

C'EST TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS SÛR !

" C'est quelque chose d'inouï," dit une poule dans un quartier de la ville où justement le scandale n'avait pas éclaté. " C'est quelque chose d'inouï, ce qui s'est passé dans le poulailler ! Je n'en fermerai pas l'œil de la nuit ! Heureusement que nous sommes nombreuses sur le perchoir ! "

Et elle se mit à raconter l'histoire, de manière à faire dresser les plumes aux autres poules et à faire baisser la crête au coq. " C'est tout ce qu'il y a de plus sûr !. . ."

Mais commençons par le commencement.

Ceci se passait dans un poulailler, à l'autre bout de la ville. Le soleil se couchait, et les poules étaient en train de se percher ; l'une d'elles, une poule blanche, aux pattes courtes, qui pondait régulièrement son œuf, était, comme poule, tout ce qu'il y a de plus respectable ; une fois perchée, elle commença à s'éplucher et laissa tomber une petite plume

“Tiens! en voilà une qui me lâche,” dit-elle, “plus je me plume, plus je suis belle!”

Elle avait dit cela en l’air, gaiement, car elle était le boute-en-train du poulailler, au reste fort respectable, comme nous venons de le dire, et puis elle s’endormit.

L’obscurité était déjà profonde, et les poules se pressaient les unes contre les autres, mais la voisine de la poule blanche ne dormait pas. Elle avait entendu et n’avait pas entendu, comme il le faut souvent pour vivre en paix dans ce bas monde ; seulement elle s’empressa d’en faire part à son autre voisine: “As-tu entendu ce que l’on vient de dire? Je ne nomme personne, mais il y a ici une poule qui veut se déplumer pour se faire belle; moi, si j’étais coq, je la mépriserais.”

Juste au-dessus des poules se trouvait maman hibou avec papa et les petits. Ils avaient tous dans cette famille l’ouïe si fine, qu’ils ne perdirent pas un mot de ce qu’avait dit la poule; ils roulèrent des yeux et maman hibou dit, en s’éventant de ses ailes : “Ne faites pas attention, les enfants.... quoique vous en ayez déjà beaucoup trop entendu! Moi, je l’ai entendu de mes propres oreilles! Et Dieu sait s’il faut en entendre, avant qu’elles ne vous tombent!

“Parmi les poules, il y en a une qui a tellement oublié les convenances, qu’elle est en train de se déplumer en présence du coq!”

"Prenez garde aux enfants!" dit papa hibou, "on ne dit pas cela devant la jeunesse!"

"Je m'en vais tout de même raconter l'histoire à la chouette d'en face, qui est une personne tout à fait discrète!" Et maman hibou s'envola.

"Houhou, houhou," hululèrent les deux commères dans le pigeonnier du voisin.

"L'avez-vous entendu? L'avez-vous entendu? Houhou, houhou! Il y a là-bas, une poule qui s'est arraché toutes les plumes pour plaire au coq! Elle va crever de froid, si ce n'est pas déjà fait! Houhou, houhou!"

"Roucou...où? Roucou...où?" roucoulèrent les pigeons.

"Dans la cour du voisin. C'est aussi sûr que si je l'avais vu de mes propres yeux! C'est presque honteux de le raconter, mais c'est tout ce qu'il y á de plus sûr!"

"Pour sûr! Pour sûr!" répondirent les pigeons, qui roucoulèrent ensuite aux habitants de la basse-cour: "Il y a là-bas une poule, on prétend même qu'il y en a deux, qui se sont arraché toutes leurs plumes pour se distinguer des autres et attirer l'attention du coq. C'est le meilleur moyen d'attraper une fluxion de poitrine; elles en sont déjà mortes toutes les deux!"

"Cocorico! Cocorico!" fit le coq en s'envolant sur la palissade; à peine réveillé, il chantait: "Il y a trois poules qui sont mortes d'un amour mal-

heureux pour un coq ; elles se sont arraché toutes leurs plumes ; c'est épouvantable ! Je ne veux pas garder cette histoire pour moi seul, faites la vite passer ! "

" Faites passer, faites passer," sifflèrent les chauves-souris ; et les coqs chantaient, et les poules gloussaient : " Faites passer ! Faites passer ! " Et l'histoire passait de poulailler en poulailler et revint enfin à l'endroit d'où elle était partie.

" Cinq poules," disait-on, "se sont arraché toutes leurs plumes, pour montrer laquelle d'entre elles avait maigri le plus par amour pour le coq ; elles se sont mises en sang à furieux coups de bec et sont tombées mortes, à la honte et au grand déshonneur de leurs familles et au grand dommage du propriétaire."

Bien entendu, la poule qui avait laissé tomber la petite plume, ne reconnut pas sa propre histoire, et comme elle était une poule respectable, elle dit : " Je méprise ces poules ! Malheureusement il y en a beaucoup de pareilles parmi nous ! Une telle chose ne doit pas être tenue secrète, et je ferai tout mon possible pour que le journal en parle, l'histoire fera ainsi le tour du pays et ces poules n'auront que ce qu'elles ont bien mérité, elles et leurs familles."

L'histoire fut imprimée, parut dans le journal, et c'est tout ce qu'il y a de plus sûr : une petite plume peut facilement devenir cinq grosses poules.

L'ANGE

" Chaque fois qu'un bon enfant meurt, un Ange de Dieu descend sur la terre, prend l'enfant mort dans ses bras et, déployant ses grandes ailes blanches, parcourt tous les endroits que l'enfant a aimés, et cueille une brassée de fleurs qu'il apporte au bon Dieu, pour que là-haut elles refleurissent plus belles que sur la terre. Le bon Dieu les presse toutes contre son cœur et sur la fleur qu'il chérit le plus il dépose un baiser qui lui donne une voix pour chanter sa gloire dans le chœur des bienheureux ! "

Voilà ce qu'un Ange de Dieu racontait à un enfant mort tandis qu'il le portait au ciel, et l'enfant l'écoutait comme dans un rêve. Ils passaient au-dessus des endroits où le petit avait joué, au-dessus de jardins où poussaient de belles fleurs.

" Lesquelles veux-tu que nous emportions pour les planter au ciel ? " dit l'Ange.

Il y avait là un rosier superbe dont une méchante main avait brisé la tige. Les branches couvertes de boutons demi-épanouis pendaient toutes flétries.

“Prends ce pauvre rosier!” dit l’enfant, “pour qu’il refleurisse là-haut chez le bon Dieu.”

Et l’Ange le prit en embrassant l’enfant qui entr’ouvrit ses petits yeux.

Ils cueillirent des fleurs magnifiques, sans dédaigner ni le modeste “souci” ni la “pensée sauvage.”

“N’avons-nous pas assez de fleurs maintenant?” dit l’enfant, et l’Ange fit signe que oui, mais ils ne s’envolèrent pas encore vers Dieu.

Il faisait nuit et le silence régnait partout ; ils planaient au-dessus d’une ruelle des plus étroites, toute pleine de tas de paille, de cendres et de balayures. C’était au soir d’un jour de déménagement; il y avait partout des morceaux d’assiettes, du plâtre, des haillons et de vieux fonds de chapeaux, toutes sortes de choses qui ne sont pas belles à voir.

Parmi tous ces débris, l’Ange montra à l’enfant les morceaux d’un pot de fleur, où la terre tenait encore aux racines d’une grande fleur des champs toute desséchée; elle ne valait plus rien et avait été jetée dans la rue.

“Emportons-la,” dit l’Ange “tout en volant, je te raconterai pourquoi.” Ils s’élevèrent dans l’air et l’Ange lui dit :

“Là-bas, dans la rue étroite, demeurait au sous-sol un pauvre petit garçon malade, alité depuis sa plus tendre enfance. Lorsqu’il n’était pas trop

souffrant, il pouvait faire le tour de la petite chambre en s'appuyant sur ses béquilles, et c'était tout. A certains jours, en plein été, les rayons du soleil pénétraient jusque dans le sous-sol ; ces jours-là le petit garçon, assis au soleil, se chauffait à ses doux rayons ; et, tenant devant sa figure ses doigts minces presque transparents, regardait y circuler le sang rouge. Et l'on disait : " Aujourd'hui il est sorti, le petit." Il ne connaissait la beauté du printemps que par la première branche de hêtre que le fils du voisin lui apportait. La tenant au-dessus de sa tête, il s'imaginait être couché à l'ombre des grands arbres où les oiseaux gazouillaient et où le soleil brillait à travers les feuilles. Un jour, le fils du voisin lui apporta quelques fleurs des champs, dont l'une, par hasard, avait été arrachée avec ses racines ; on la planta dans un pot et on la plaça sur la fenêtre près du lit. La fleur, plantée par une main heureuse, se développa, poussa bien et chaque année elle se couvrait de fleurs. Elle devint le jardin bien-aimé de l'enfant malade, son petit trésor sur cette terre. Il l'arrosait, la soignait et veillait à ce qu'elle ne perdît pas un seul des rayons de soleil qui glissaient à travers la fenêtre basse. La fleur finit par entrer dans ses rêves ; car pour lui elle fleurissait, répandait son parfum et réjouissait les yeux et c'est vers elle qu'il se tourna en mourant, quand le bon Dieu le rappela à lui.

" Il y a un an maintenant qu'il est près de Dieu, un an que la fleur se desséchait oubliée sur la fenêtre, et aujourd'hui, jour de déménagement, elle a été mise au rebut. C'est cette fleur, cette pauvre fleur flétrie, que nous avons mise dans notre bouquet ; car elle a causé plus de joie que la plus belle fleur d'un jardin royal."

" Mais comment sais-tu tout cela ? " demanda l'enfant que l'Ange emportait vers le ciel.

" Je le sais," dit l'Ange. " C'était moi le petit garçon malade qui marchait sur des béquilles. Comment ne reconnaîtrais-je pas ma fleur ? "

Et l'enfant ouvrit ses yeux tout grands, regarda la face rayonnante de l'Ange et au même instant ils se trouvèrent au ciel où ne règne que joie et félicité. Et le bon Dieu pressa l'enfant mort sur son cœur, lui donna des ailes, pareilles à celles de l'Ange et, la main dans la main, ils s'envolèrent ensemble, et le bon Dieu pressa toutes les fleurs sur son cœur, mais il donna un baiser à la pauvre fleur des champs flétrie, et aussitôt elle fut douée d'une voix qu'elle mêla au chœur des Anges bienheureux qui entourent le Seigneur et forment autour de lui des cercles s'élargissant jusqu'à l'infini. Tous chantaient, petits et grands, le bon enfant aussi bien que la pauvre fleur des champs jetée toute flétrie et fanée parmi les balayures de la ruelle étroite et sombre.

LA PRINCESSE ET LE PORCHER

Il y avait une fois un prince, mais un prince bien pauvre. Il ne possédait qu'un tout petit royaume, juste assez grand pour lui permettre de se marier : et c'est bien ce qu'il entendait faire.

Il fallait un fier aplomb pour aller dire à la fille de l'Empereur : "Veux-tu être ma femme ?" Mais le prince eut cet aplomb, car il portait un nom illustre et connu dans le monde entier. Des centaines de princesses ne se seraient pas fait prier pour lui accorder leur main, mais celle-là, voyez-vous, faisait fi de lui.

Maintenant, attention !

Sur la tombe du vieux roi poussait un rosier comme on n'en avait jamais vu ; il ne fleurissait que tous les cinq ans et ne portait alors qu'une seule rose, mais une rose dont le parfum vous faisait oublier tous les soucis et tous les chagrins. En outre, le prince avait un rossignol qui chantait à vous faire croire que son petit gosier renfermait toutes les plus belles mélodies du monde.

Le prince destina cette rose et ce rossignol à la princesse, les renferma dans deux grands étuis

d'argent et les lui envoya. L'Empereur les fit porter en grande pompe devant lui jusque dans la salle où la princesse et ses dames d'honneur s'amusaient à jouer à pigeon-vole; elles ne faisaient du reste que cela du matin au soir. Quand elle aperçut les grands étuis renfermant les cadeaux, elle battit joyeusement des mains et s'écria :

" Oh, je voudrais que ce soit un petit chaton!" Mais ce fut la rose merveilleuse qu'on lui présenta.

" Qu'elle est gentiment faite!" dirent les dames d'honneur.

" Elle est plus que gentiment faite," dit l'Empereur, " elle est joliment faite!"

Mais la princesse la toucha du doigt et faillit fondre en larmes :

" Fi donc, papa, elle n'est pas artificielle, elle est naturelle!"

" Fi donc," dirent tous les courtisans, " ce n'est qu'une fleur naturelle!"

" Calmons-nous," dit l'Empereur. " Ne nous fâchons pas! Voyons d'abord ce qu'il y a dans l'autre étui!" Cette fois, ce fut le rossignol qu'on lui présenta. L'oiseau se mit à chanter si merveilleusement qu'il était impossible d'en dire du mal tout de suite.

" Superbe! charmant!" s'exclamèrent les dames d'honneur.

" Comme cet oiseau," observa un vieux courtisan," me rappelle la boîte à musique de feu sa

Majesté l'Impératrice! C'est absolument la même méthode, la même manière."

"Oui, absolument!" fit l'Empereur. Et il se mit à pleurer, comme un petit enfant.

"J'espère au moins que ce n'est pas un véritable oiseau!" dit la princesse.

"Mais si, c'en est un véritable," répondirent ceux qui venaient de l'apporter.

"Eh bien! qu'il s'envole!" dit-elle. Et elle refusa net de voir le prince.

Mais il ne se découragea pas pour si peu; il se barbouilla la figure de noir, enfonça bien sa casquette et s'en vint frapper à la porte du château.

"Bonjour, Empereur!" dit-il. "N'y aurait-il pas une place vacante ici?"

"Hum, c'est qu'il y en a tant qui viennent demander," dit l'Empereur. "Mais attends un peu! J'ai justement besoin de quelqu'un pour garder mes porcs, car nous en avons beaucoup!"

Le prince fut donc nommé porcher impérial. On lui donna, près de la porcherie, une méchante petite chambre dont il dut se contenter. Mais il travailla ferme toute la journée et vers le soir il avait fabriqué une gentille petite marmite, toute garnie de grelots. Dès que la marmite bouillait, les grelots se mettaient à carillonner gaiement le bon vieux couplet :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

Mais voici qui était encore bien plus extraordinaire : on n'avait qu'à mettre le doigt dans la vapeur pour reconnaître le fumet des plats qui étaient en train de cuire dans tous les fourneaux de la ville entière. C'était autrement intéressant qu'une simple rose !

Sur ces entrefaites la princesse vint à passer avec ses dames d'honneur. Quand elle entendit le carillon elle s'arrêta toute souriante et ravie, car elle aussi savait jouer : " J'ai du bon tabac ! " C'était même le seul air qu'elle eût jamais appris ; mais en revanche elle était capable de le jouer d'un seul doigt.

" Mais c'est mon air à moi ! " dit la princesse. " Faut-il tout de même que ce porcher soit bien élevé ! Écoute ! va lui demander le prix de son instrument ! "

Une des dames d'honneur fut obligée d'entrer dans la porcherie, mais elle eut la précaution de se chausser de gros sabots.

" Quel est le prix de ta marmite ? " demanda-t-elle.

" Dix baisers de la princesse ! " répondit le porcher.

" Dieu du ciel ! " s'écria la dame.

" Je ne la laisserai pas à moins ! " dit le porcher.

" Eh bien ! que dit-il ? " demanda la princesse.

" Je n'oserai jamais le répéter," répondit la dame d'honneur. " C'est trop affreux ! "

“Dis-le moi à l’oreille!”

Elle le lui chuchota tout bas.

“Mais il est inconvenant!” Et la princesse, tournant vite sur ses talons, s’en alla. Mais à peine avait-elle fait quelques pas qu’elle entendit de nouveau les grelots carillonner gaiement :

J’ai du bon tabac dans ma tabatière,
J’ai du bon tabac, tu n’en auras pas.

“Écoute,” dit la princesse, “va lui demander si dix baisers de mes dames d’honneur ne feraient pas aussi bien l’affaire!”

“Je ne marchande pas,” répondit le porcher ; “dix baisers de la princesse, ou je garde ma marmite.”

“Dieu que c’est ennuyeux !” fit la princesse ; “mais alors il faudra que vous me cachiez pour que personne ne me voie!”

Les dames d’honneur se placèrent donc devant elle, en relevant le pan de leurs robes: le porcher eut ses dix baisers et la princesse sa marmite.

Ce fut un ravissement général. Toute la soirée et toute la journée du lendemain elles firent bouillir la marmite, de sorte qu’elles étaient au courant de ce que l’on faisait cuire dans tous les fourneaux de la ville, chez le chambellan aussi bien que chez le cordonnier. Les dames d’honneur dansaient en rond en battant des mains :

“Nous savons dans quelles maisons on mange de la soupe et des crêpes, où l’on mange de la panade et des côtelettes! C’est intéressant au possible!”

“Tout ce qu’il y a de plus intéressant,” dit la grande maîtresse de la Cour.

“Oui, mais n’en soufflez mot! car je suis la fille de l’Empereur, ne l’oubliez pas.”

“Dieu nous en préserve!” firent-elles d’une seule voix.

Le porcher, c’est-à-dire le prince, ne perdit point sa journée. Il fabriqua une crécelle qui, dès qu’on la tournait, jouait toutes les valses, toutes les polkas, tous les menuets composés depuis la création du monde.

“Mais c’est superbe!” dit la princesse, qui faisait sa promenade; “je n’ai jamais entendu de plus belle musique! Écoute, va lui demander le prix de son instrument; seulement, plus de baisers!”

“Il demande cent baisers de la princesse,” rapporta la dame d’honneur, qui venait de faire la commission.

“Ma parole, il est fou,” dit la princesse en s’éloignant. Mais un moment après elle s’arrêta: “Après tout, je suis la fille de l’Empereur, il faut encourager les arts! Allons! Il aura dix baisers comme hier. Pour le reste, qu’il s’adresse à mes dames d’honneur!”

“Cela ne nous sourit guère,” objectèrent ces dernières.

“ Point de manières ! Si moi je peux l’embrasser, vous le pouvez bien vous aussi ; n’oubliez pas que vous êtes logées et nourries chez moi.” La dame d’honneur fut donc obligée de retourner vers le porcher.

“ Cent baisers de la princesse,” dit-il, “ ou chacun garde ce qu’il a.”

“ Cachez-moi ! ! ” dit-elle.

Toutes les dames d’honneur se placèrent en rond et il se mit à prendre les baisers convenus.

“ Que signifie cette foule à la porcherie ? ” dit l’Empereur, qui était sorti sur le balcon. Il se frotta les yeux, puis ajusta ses lunettes... “ Je parie que ce sont les dames d’honneur qui sont en train de faire des folies ; je m’en vais voir un peu ce qui se passe ! ”

Ce disant, l’Empereur enfila vite ses pantoufles qui n’étaient que de vieux souliers éculés.

Il descendit les escaliers quatre à quatre, mais, arrivé dans la cour, il marcha à pas de loup, de sorte que les dames d’honneur, occupées à compter les baisers pour que le porcher n’en eût ni un de plus ni un de moins, ne s’aperçurent nullement de l’arrivée de l’Empereur. Il se souleva sur la pointe des pieds.

“ Cré nom ! ” s’écria-t-il en les voyant s’embrasser. Et il leur asséna sur la tête un grand coup de pantoufle, au moment précis où le porcher prenait son quatre-vingt-sixième baiser.

Hors d'ici!" s'écria l'Empereur, tout furieux. Et ils furent chassés tous deux de son empire.

La princesse pleurait, le porcher pestait et la pluie tombait à torrents.

"Ah! que je suis malheureuse!" soupira la princesse; "que n'ai-je épousé le beau prince! Je suis vraiment bien, bien malheureuse!"

Alors le porcher se cacha derrière un arbre, essuya le noir de sa figure, rejeta ses vilains habits et se présenta dans son costume de prince, si beau que, machinalement, la princesse lui fit une grande révérence.

Mais le prince la repoussa : J'en suis arrivé à te mépriser! Tu n'as pas voulu d'un honnête prince. Tu n'as rien compris ni à la rose ni au rossignol. En revanche tu as pu embrasser un vil porcher pour un misérable instrument de musique! Tu n'as maintenant que ce que tu mérites!"

Puis il rentra dans son royaume, ferma la porte à double tour et laissa la princesse chanter tout à loisir :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas!

LE SABOT ET LA BALLE

Deux jouets, le sabot et la balle, se trouvaient l'un à côté de l'autre dans un tiroir. Un beau jour, le sabot dit à la balle : " Ne ferions-nous pas mieux de nous fiancer, puisque nous sommes destinés à vivre dans le même tiroir ? " Mais la balle qui était en maroquin et avait les idées d'une demoiselle du grand monde, ne daigna même pas répondre à une telle question.

Le lendemain, arriva le petit garçon à qui appartenaient les jouets ; il badigeonna le sabot de rouge et de jaune et planta un clou de cuivre au beau milieu ; cela faisait un effet superbe quand le sabot tournait.

" Regardez-moi," dit-il à la balle. " Que pensez-vous ? N'allons-nous pas nous fiancer maintenant ? Nous sommes faits l'un pour l'autre : vous sautez et moi, je danse ; à nous deux ce sera le bonheur parfait ! "

" Vous croyez ? " dit la balle ; " vous ignorez probablement que mon père et ma mère étaient des pantoufles de maroquin et que j'ai un bouchon dans l'estomac ! "

“Fort bien,” dit le sabot, “mais moi, je suis en acajou et c’est Monsieur le Maire en personne qui s’est fait un plaisir de me fabriquer sur son tour.”

“Est-ce bien vrai ?” dit la balle.

“Que je ne sois plus jamais fouetté, si je mens!” répondit le sabot.

“Vous êtes beau parleur,” dit la balle, “mais vraiment je ne puis accepter. Je suis pour ainsi dire à moitié fiancée avec une hirondelle; chaque fois que je m’élance en l’air, elle sort la tête du nid en disant : “Dites oui! dites oui!” “Et j’ai déjà dit oui, dans mon for intérieur, ce qui vaut presque un engagement; mais je vous promets que je ne vous oublierai jamais!”

“Je ne vois pas que cela m’avance à grand’-chose,” fit le sabot. Et ils cessèrent de se parler.

Le lendemain, le petit garçon vint chercher la balle. Le sabot la vit s’élancer en l’air comme un oiseau; elle montait si haut qu’on la perdait de vue; elle revenait chaque fois, mais chaque fois, touchant terre, rebondissait, soit par désir de revoir son hirondelle, soit par effet du bouchon qu’elle avait dans l’estomac. Au neuvième bond, la balle disparut et ne revint plus; le petit garçon eut beau chercher, ce fut en vain.

“Moi, je sais bien où elle est,” soupira le sabot; “elle est dans le nid de l’hirondelle, et ils se sont mariés!”

Plus le sabot pensait à la balle, plus il en était amoureux. Elle ne pouvait plus être à lui, et c'était bien pour cela que son amour ne faisait qu'augmenter. Qu'elle en eût épousé un autre lui était incompréhensible. Et le sabot tournait et virait sans cesse, pensant toujours à la bien-aimée, que son imagination lui montrait de plus en plus séduisante.

Bien des années se passèrent ainsi... et c'était déjà une passion d'antan.

Le sabot n'était plus jeune, quand un beau jour on le redora complètement. Jamais il n'avait été plus magnifique. Il était maintenant un sabot d'or et sautait et tournoyait à donner le vertige. En vérité, c'était merveille! Mais, tout à coup, il sauta trop haut, et le voilà disparu!

On eut beau le chercher, même dans la cave, il resta introuvable.

... Où était-il ?

Il avait sauté dans la boîte aux ordures, où il y avait un peu de tout : des trognons de choux et des balayures, avec un tas de gravats de la gouttière.

"Me voilà dans de beaux draps," dit-il; "toute ma dorure va s'en aller. Et qu'est-ce que c'est que ce ramassis, au milieu duquel je me trouve ?" Alors il regarda à la dérobée un grand trognon de chou tout râpé et une drôle de petite chose ronde qui ressemblait à une pomme toute ratatinée. Mais

ce n'était pas une pomme, c'était une vieille balle qui était restée à tremper pendant bien des années dans la gouttière.

“Dieu soit loué!” dit la balle, voilà enfin quelqu'un avec qui on peut causer, et elle se mit à regarder le sabot doré :

“Il faut vous dire que je suis en maroquin; j'ai été cousue par des mains de demoiselle, et j'ai un bouchon dans l'estomac, mais personne ne s'en douterait maintenant; j'ai été sur le point d'épouser une hirondelle, mais par malheur, je suis tombée dans la gouttière, où j'ai trempé pendant cinq longues années! C'est beaucoup, croyez-moi, pour une jeune fille!”

Mais le sabot ne souffla mot; il pensait à son ancien amour. Et plus il écoutait parler la balle, plus il se persuadait que c'était elle.

Sur ces entrefaites, la bonne vint vider la boîte aux ordures : “Tiens, voilà le sabot d'or,” dit-elle.

Et le sabot retrouva sa place d'honneur, mais il ne fut plus question de la balle. Jamais plus le sabot ne parla de son amour d'autrefois : c'est qu'il n'en reste plus trace, quand la bien-aimée est restée cinq ans à tremper dans une gouttière, et jamais on ne voudra la reconnaître dans la boîte aux ordures.

LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES

Dieu ! Qu'il faisait froid ! La neige tombait et il commençait à faire nuit ; c'était le dernier soir de l'année, la veille du nouvel an.

Par cette nuit froide, une pauvre petite fille marchait dans la rue, la tête et les pieds nus. Elle avait bien des pantoufles en quittant la maison, mais elles ne lui avaient pas servi à grand'chose ! C'étaient des pantoufles trop larges que sa mère avait déjà portées, et la petite les perdit en traversant vite la rue, entre deux voitures lancées au galop. L'une resta introuvable ; un gamin emporta l'autre, disant qu'il ne manquerait pas d'en faire un berceau, quand il aurait des enfants.

Voilà donc la petite fille sans souliers, ses petits pieds gonflés et bleuis par le froid ; dans un vieux tablier elle avait une grande quantité d'allumettes, et elle en tenait à la main un paquet. Elle n'en avait pas vendu un seul de toute la journée, personne ne lui avait donné le moindre petit sou. Elle avait bien faim, la pauvre petite, bien froid, bien triste mine !

Les flocons de neige tombaient dans ses cheveux, de longs cheveux blonds qui frisaient si gentiment

sur la nuque, mais certes elle ne pensait pas à en être fière. Des lumières brillaient à toutes les fenêtres, et la rue était pleine de la bonne odeur des oies qu'on rôtissait pour le festin du soir. C'était la veille du nouvel an : voilà à quoi elle pensait.

Elle alla se blottir dans un coin plus abrité entre deux maisons, mais elle y grelotta tout de même. Elle n'osait rentrer chez elle, car si elle rapportait toutes ses allumettes et pas la plus petite pièce de monnaie, son père la battrait certainement. Dans leur misérable mansarde, d'ailleurs, il faisait aussi bien froid ; ils logeaient sous un toit où le vent soufflait en dépit de la paille et des chiffons qui bouchaient les plus grosses fentes. Ses petites mains étaient toutes transies par le froid.

Hélas! qu'une petite allumette leur ferait de bien! Si elle osait en tirer seulement une du paquet, la frotter contre le mur et réchauffer ses petits doigts! Elle en tira une: ritch! Quelle lumière éblouissante! Quelle bonne chaleur! Elle couvrit de sa main la flamme qui devint chaude et claire comme celle d'une petite bougie. Quelle lumière étrange! Elle se croyait assise devant un grand poêle en fonte, orné de boules de cuivre. Oh ! le beau feu, comme il chauffait bien! La petite allait tendre ses pieds pour les réchauffer à leur tour, mais la flamme s'éteignit et le poêle disparut: elle se retrouva assise dans son coin, un petit bout d'allumette brûlée à la main.

Elle en frotta une seconde qui brûla, qui brilla,

et le mur où tomba sa lumière devint transparent comme une gaze; son regard pénétrait maintenant jusque dans une jolie salle. Sur la table, couverte d'une belle nappe blanche et de fines porcelaines, fumait une magnifique oie rôtie, farcie de pruneaux et de pommes; mais voilà que l'oie avec le couteau et la fourchette encore plantés dans le dos, sauta à bas de la table et, se dandinant, s'en vint droit à la petite fille. L'allumette s'éteignit : devant l'enfant, il ne restait plus que le mur épais et froid.

Elle en frotta une troisième. Aussitôt elle se vit assise sous un splendide arbre de Noël. Qu'il était beau! Plus beau et plus riche encore que celui de Noël dernier, entrevu par la porte vitrée du riche marchand; sur les branches vertes, mille bougies resplendissaient, et des images de toutes couleurs, comme on en voit aux vitrines, semblaient lui sourire. La petite étendit les deux mains: l'allumette s'éteignit. Toutes les bougies montaient, toujours, toujours plus haut, et elle s'aperçut qu'elles étaient devenues des étoiles brillantes. L'une d'elles tomba et traça dans le ciel un long sillage de feu.

C'est quelqu'un qui meurt, pensa la petite, car sa vieille grand'mère, la seule personne ici-bas qui eût été bonne pour elle — hélas! elle n'était plus! — lui avait souvent dit: "Lorsqu'une étoile tombe, c'est une âme qui monte à Dieu."

Elle frotta encore une allumette contre le mur; une clarté éblouissante se répandit, et au milieu

de cette splendeur, elle vit sa vieille grand'mère avec un air si doux, si radieux et si bon !

"Grand'mère !" s'écria la petite, "je t'en prie, emmène-moi, parce que si l'allumette s'éteint, je sais que tu disparaîtras comme le poêle si chaud, comme la magnifique oie rôtie et le bel arbre de Noël !"

Vite, vite, elle frotta toutes les allumettes qui restaient dans le paquet, pour retenir grand'mère aussi longtemps que possible. Et les allumettes brillaient d'un éclat plus vif que celui du jour. Jamais grand'mère n'avait été si belle. Elle prit la petite fille dans ses bras et ensemble, joyeuses, elles s'envolèrent dans ce rayonnement si haut, si haut, qu'il n'y avait plus ni froid, ni faim, ni larmes : elles étaient chez Dieu.

Mais, quand parut le matin glacial, dans le coin, entre les deux maisons, était assise une petite fille, les joues un peu roses et le sourire aux lèvres... Morte, morte de froid, le dernier soir de l'année. Le premier jour de l'an se leva sur le frêle cadavre, qui tenait dans sa petite main raidie les restes d'une allumette brûlée.

"Elle aura voulu se réchauffer," disait-on. Personne ne se doutait de toutes les belles choses qu'elle avait vues, et au milieu de quelles joies et de quelles splendeurs elle était entrée, avec sa vieille grand'mère, dans la nouvelle année.

L'AIGUILLE À REPRISER

Il y avait une fois une aiguille à repriser, si infatuée de sa personne qu'elle se donnait des airs d'aiguille à coudre.

"Faites attention, mes amis," dit-elle aux doigts qui la maniaient; "si vous me laissez tomber, vous risquez fort de ne plus me retrouver, je suis si fine et si mince."

"Oh! avec ça!" firent les doigts en lui serrant les flancs.

"Regardez-moi, j'arrive avec ma suite," dit l'aiguille à repriser en tirant après elle un long fil qui n'avait pourtant pas de nœud.

Les doigts la dirigèrent sur la pantoufle de la cuisinière; l'empeigne en était déchirée et il s'agissait de la raccommoder.

"Oh la vilaine besogne!" dit l'aiguille, "je ne pourrai jamais passer, je me casserai, c'est sûr, je me casserai!" Et en effet elle se cassa.

"Je vous l'avais bien dit," fit-elle, "je suis trop fine."

"Elle n'est plus bonne à rien," pensèrent les doigts, mais il leur fallut pourtant la tenir encore,

car la cuisinière fit à l'aiguille une tête en cire à cacheter et la piqua dans son fichu.

"Ah, ha! me voilà devenue broche!" dit-elle; "je savais bien que je ferais mon chemin. Quand on est quelqu'un, forcément on devient quelque chose!" Et elle se mit à rire dans son for intérieur; au dehors rien ne paraissait, car il est impossible de voir quand une aiguille à repriser se met à rire; elle regardait autour d'elle et se tenait aussi droite qu'en voiture de gala.

"Me serait-il permis de vous demander si vous êtes en or ?" dit-elle à l'épingle, sa voisine. "Vous êtes très bien de votre personne, et vous avez une tête à vous, quoiqu'elle soit bien petite : il faudra trouver un moyen de la développer un peu, car il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de la cire à cacheter sur son extrémité!" Et elle se redressa si fièrement qu'elle perdit l'équilibre et piqua une tête dans l'évier, juste au moment où la cuisinière était en train de faire couler l'eau.

"Nous allons partir en voyage," dit l'aiguille; "pourvu que je ne me perde pas!" Mais ce fut précisément ce qui arriva.

"Je suis trop fine pour ce monde," dit-elle, quand elle se trouva dans le ruisseau, "mais j'ai conscience de ma propre valeur, c'est toujours une petite satisfaction." Et elle se tint droite, sans perdre sa belle suffisance. Toutes sortes de choses passaient au-dessus d'elle : des copeaux, des brins de paille et de vieux morceaux de journaux.

"Voyez un peu comme tout cela nage sans faire attention à ce qu'il y a au-dessous ; je voudrais bien savoir de quoi cela se pique. C'est moi qui pique! Voilà un copeau qui passe, il n'a qu'une seule et unique idée en tête : c'est copeau, et copeau c'est lui-même. Tiens, voilà un brin de paille! Dieu qu'il s'agite! Dieu qu'il se démène! Ne pense pas seulement à toi, mon petit, tu pourrais te cogner contre les pavés!"

"Ah! voilà un vieux journal! Il y a beau temps qu'on a oublié ce qu'il y avait dedans; malgré cela il se donne des grands airs. Moi, je reste calme et résignée : je sais ce que je suis et je ne changerai pas."

Un jour, quelque chose brilla près d'elle d'un éclat superbe. C'était un tesson de bouteille, mais l'aiguille à repriser le prit pour un diamant et lui parla en se présentant elle-même comme une broche.

"Vous êtes sans doute de diamant!"

"Oui, oui, quelque chose dans ce genre!"

Persuadés, chacun de son côté, que l'autre était un objet de valeur, ils se mirent à parler du monde et de son orgueil :

"Moi j'ai habité une boîte, qui appartenait à une demoiselle," dit l'aiguille. "Cette demoiselle était cuisinière. A chaque main elle avait cinq doigts, mais, de ma vie, je n'ai rien vu d'aussi bouffi d'orgueil que ces cinq doigts. Et dire que

toute leur besogne ne consistait qu'à m'enlever de la boîte et à m'y remettre!"

"Avaient-ils de l'éclat?" demanda le tesson.

"De l'éclat?" dit l'aiguille, "mais non; ils avaient des prétentions, voilà tout. Ils étaient cinq frères, tous nés doigts, se tenant droits l'un à côté de l'autre, quoique de longueur différente. Le plus en dehors, le pouce, sortait des rangs: il était épais et court, n'avait qu'une seule cassure dans le dos et ne pouvait s'incliner qu'une fois, mais il prétendait qu'un homme qui l'avait perdu, n'était plus bon pour le service militaire. N° 2, le lèche-pot, était gourmand et goûtait à tout, il montrait le soleil et la lune et c'est lui qui serrait la plume quand ils écrivaient. N° 3, la longue perche, regardait les autres de haut en bas. N° 4, l'annulaire, avait une ceinture d'or autour du ventre. N° 5, le petit rikiki, ne faisait rien du tout, et se croyait par conséquent le premier moutardier du pape. Ce n'étaient que fanfaronnade sur fanfaronnade. Alors moi j'ai pris le parti de me sauver par l'évier."

"Et nous voici maintenant à briller dans l'ombre," dit le tesson.

Au même moment, l'eau monta dans le ruisseau qui déborda en emportant le tesson.

"Ça lui a donné de l'avancement," dit l'aiguille. "Moi, je reste à ma place; je suis trop fine et trop distinguée, mais je m'en fais une gloire tout à fait

légitime." Et elle se tint droite, perdue dans ses réflexions.

" Je ne serais nullement étonnée que je fusse née d'un rayon de soleil, tellement je suis fine; il me semble qu'il me cherche toujours sous l'eau. Ah! mon Dieu, je suis fine et si mince que ma mère ne pourra pas me retrouver; si j'avais gardé mon œil qui a crevé, je crois que j'en aurais pleuré! Non, pourtant, pleurer n'est pas de bon ton!"

Un jour quelques gamins se mirent à fouiller dans le ruisseau; ils y trouvèrent de vieux clous, des petits sous et autres trésors pareils; c'était du propre! mais on prend son plaisir où on le trouve.

" Aïe!" s'écria un des gamins en se piquant à l'aiguille, " quel sale truc!"

" Je ne suis pas un truc, je suis une demoiselle," dit l'aiguille; mais personne n'y fit attention. La cire s'était décollée et l'aiguille était devenue toute noire ; mais le noir amincit et, par conséquent, elle se croyait plus distinguée que jamais.

" Tiens, voilà une coquille d'œuf," dirent les gamins, en plantant l'aiguille à repriser dans la coque.

" A la bonne heure! Un cadre blanc autour de ma propre noirceur, c'est extrêmement seyant. Comme cela je ne passerai pas inaperçue. Pourvu que je n'attrape pas le mal de mer, cela me briserait!" Mais elle ne l'eut pas et ne fut point brisée.

" Le meilleur remède contre le mal de mer, c'est

d'avoir un ventre d'acier, et de ne jamais perdre de vue qu'on est un peu plus qu'un être humain. Maintenant, moi, je me sens d'aplomb. Plus on est de race, plus on tient bon!"

"Crac!" fit la coquille : c'était un chariot qui passait sur elle.

"Ah! mon Dieu, que je me sens oppressée!" dit l'aiguille : "J'aurai le mal de mer tout de même, je me sens toute brisée."

Mais non, elle n'était pas brisée, quoiqu'un chariot lui eût passé dessus; elle était simplement couchée de tout son long dans le ruisseau. Qu'elle y reste!



LE PETIT MARCHAND DE SABLE

Personne au monde ne connaît autant d'histoires que le petit marchand de sable! Et Dieu sait s'il en raconte!

Vers le soir, quand les enfants sont gentiment assis autour de la table ou sur leur petit banc, il monte l'escalier à pas de loup, ouvre tout doucement la porte, et, pftt! avec sa seringue il lance dans les yeux des enfants quelques gouttes de lait, juste assez pour les empêcher de tenir les yeux ouverts et de l'apercevoir; il se glisse derrière eux, leur souffle doucement dans le cou, ce qui leur rend la tête lourde... oh! mais, sans leur faire mal; le petit marchand de sable ne veut que du bien aux enfants; il désire simplement qu'ils se tiennent tranquilles; or, ils ne le sont jamais plus que quand ils sont couchés; il faut qu'ils soient bien tranquilles pour qu'il puisse leur raconter des histoires.

Quand les enfants sont endormis, le petit marchand de sable vient s'asseoir sur le lit. Il est magnifiquement vêtu, son habit est tout en soie, de quelle couleur par exemple, je vous le donne en

mille, car selon qu'il se présente il a des reflets verts, rouges ou bleus; sous chaque bras il tient un parapluie; celui qu'il ouvre sur la tête des enfants sages est tout garni d'images et leur fait faire toute la nuit les rêves les plus charmants; l'autre, qu'il ouvre sur les enfants méchants, n'a aucun dessin et les fait dormir d'un sommeil stupide, et le matin, quand ils se réveillent, ils n'ont rien rêvé du tout.

Je vais vous dire comment le petit marchand de sable, pendant une semaine, vint chaque soir rendre visite à un petit garçon qui s'appelait Hialmar et ce qu'il lui racontait! Cela fait en tout sept histoires, car il y a sept jours dans une semaine.

LUNDI.

“Attention,” dit le petit marchand de sable qui venait de faire coucher Hialmar, “tu vas voir comme je vais bien aménager ta chambre!” Et toutes les fleurs dans leurs pots devinrent de grands arbres qui étendaient leurs branches le long des murs et du plafond, si bien que toute la chambre n'était plus qu'une magnifique tonnelle; toutes les branches étaient couvertes de fleurs plus belles que des roses, elles embaumaient délicieusement et si l'on venait à y goûter, elles étaient plus douces que de la confiture. Leurs fruits brillaient comme de l'or. Il y avait aussi des gâteaux bourrés de

raisins secs; c'était à ne pas y croire! Mais tout à coup des gémissements plaintifs sortirent du tiroir de la table où Hialmar avait ses livres d'école.

"Qu'y a-t-il donc ?" dit le petit marchand de sable, en allant ouvrir le tiroir. C'était l'ardoise qui se lamentait parce qu'un chiffre inexact s'était glissé dans le problème qu'il menaçait de fausser; le crayon d'ardoise, attaché à sa ficelle, sautillait, et se démenait comme s'il eût été un petit chien et qu'il eût voulu corriger la faute, mais hélas il ne le pouvait pas!

Puis ce fut le cahier d'écriture qui se mit à pousser des soupirs à fendre l'âme! Sur chaque page s'alignait une colonne de lettres majuscules escortées chacune de sa minuscule; c'était les modèles d'écriture; et à leur suite s'alignaient d'autres lettres qui s'imaginaient ressembler à leurs modèles; c'était Hialmar qui les avait écrites; toutes étaient de travers et tombaient pêle-mêle sur la ligne où elles auraient dû se tenir debout.

"Tenez, voici comme il faut se tenir," dit le modèle d'écriture, "un peu plus d'élan, s'il vous plaît, regardez-moi!"

"Nous ne demandons pas mieux," dirent les lettres de Hialmar, "mais nous ne pouvons pas, nous sommes si malades!"

"Oh! alors il va falloir vous purger," dit le petit marchand de sable.

"Oh, non!" s'écrièrent-elles, et toutes se redressèrent si vivement que c'était plaisir de les voir.

“Il est trop tard maintenant pour raconter des histoires” dit le petit marchand de sable. Il faut que je fasse faire un peu d’exercice aux lettres!

“Une, deux, une, deux!” Et elles se tinrent aussi fièrement que n’importe quel modèle. Seulement quand le petit marchand de sable fut parti et que Hialmar les examina le lendemain, elles avaient toutes aussi piteuse mine qu’auparavant.

Mardi.

Dès que Hialmar fut au lit le marchand de sable toucha de sa seringue magique tous les meubles de la chambre; aussitôt ils se mirent à bavarder et tous parlaient d’eux-mêmes, excepté le crachoir qui ne disait mot et qui se faisait de la bile de les voir si orgueilleux, ne parlant que d’eux-mêmes, ne pensant qu’à eux-mêmes, sans faire la moindre attention à celui qui se tenait si modestement dans son coin à se laisser cracher dessus.

Au-dessus de la commode se trouvait un grand tableau dans un cadre doré; il représentait un paysage. On y voyait de grands arbres très vieux, des fleurs dans l’herbe et une large rivière qui se perdait derrière la forêt et qui passait devant beaucoup de châteaux, avant de se jeter dans la grande mer.

Le petit marchand de sable toucha le tableau de sa petite seringue, et les oiseaux se mirent à chan-

ter, les branches des arbres à s'agiter et les nuages à passer si rapidement qu'on voyait glisser leur ombre sur le paysage.

Le marchand de sable souleva Hialmar jusqu'au cadre et il planta ses pieds dans le tableau, au beau milieu de l'herbe haute. Les rayons du soleil arrivaient jusqu'à lui, à travers le feuillage. Il courut vers l'eau, s'assit dans un petit bateau peint en rouge et bleu; les voiles brillaient comme de l'argent et six merveilleux cygnes, le cou orné de colliers d'or, avec, sur la tête, une étoile blanche étincelante, tirèrent la barque le long des forêts vertes, où les arbres racontaient des histoires de brigands et de sorcières, et où les fleurs parlaient des elfes et se répétaient ce que leur avaient dit les papillons.

Des poissons merveilleux, couverts d'écailles d'or et d'argent suivaient le bateau, sortant par moments hors de l'eau qu'ils faisaient rejaillir de tous côtés. Des oiseaux rouges et bleus, grands et petits, les suivaient en deux longues files; les moustiques dansaient, les hannetons bourdonnaient : "Zoum zoum;" ils voulaient tous accompagner Hialmar et ils avaient tous quelque histoire à raconter.

Oh! la belle promenade! Jamais il n'avait fait pareille partie de bateau! Tantôt les forêts étaient épaisses et noires, tantôt elles étaient comme de merveilleux jardins, baignés de soleil et remplis de fleurs. Il y avait aussi de grands châteaux de

cristal et de marbre; sur les balcons se trouvaient des princesses et toutes elles étaient des petites petites filles que Hialmar connaissait pour avoir déjà joué avec elles.

Dans sa main tendue, chacune tenait un petit cochon en pain d'épice, tel que jamais marchande n'en eut de pareil. Hialmar voulut attraper au passage un des petits cochons, mais la princesse tint bon et chacun garda un morceau, elle le plus petit et Hialmar le plus gros. Devant chaque palais, de p tits princes montaient la garde; ils le saluaient au passage de leur sabre d'or et faisaient pleuvoir sur lui des raisins secs et des soldats de plomb; c'étaient de vrais princes, je vous prie de le croire.

Tantôt Hialmar traversait des forêts, tantôt, de grandes salles, tantôt, des villes. C'est ainsi qu'il passa par la ville où habitait sa vieille bonne qui l'avait porté sur ses bras, quand il était tout petit et qui l'avait tant aimé; elle lui fit des signes de la main et lui chanta la jolie chanson qu'elle avait composée pour Hialmar :

“ Hialmar, mon rêve et ma pensée
“ Vers toi s'en vont à chaque instant.
“ J'ai tant baisé ta joue rosée
“ Et ta bouche et ton front d'enfant.
“ Je vois encor ton premier geste!...
“ Plus tard j'ai dû te dire adieu.
“ Hialmar, petit ange céleste,
“ Que Dieu te protège en tout lieu.”

Et tous les oiseaux chantaient en chœur, toutes les fleurs dansaient sur leurs tiges, tous les vieux arbres s'inclinaient, absolument comme si le petit marchand de sable eût été en train de leur raconter à eux aussi des histoires.

MERCREDI

Au dehors la pluie tombait à torrents! Hialmar l'entendit à travers son sommeil et lorsque le petit marchand de sable ouvrit la fenêtre, l'eau montait jusqu'au chambranle; elle formait un véritable lac, et un superbe navire se trouvait amarré à la maison.

" Veux-tu venir avec moi, mon petit Hialmar ?" dit le marchand de sable, " nous visiterons cette nuit des pays étrangers et tu pourras être de retour demain matin!"

Comme par enchantement, Hialmar se trouva à bord du navire, dans ses beaux habits du dimanche; du coup, le temps se mit au beau; ils passèrent par différentes rues, contournèrent l'église, et subitement tout se transforma en une grande mer houleuse. Ils naviguèrent si longtemps qu'ils perdirent la terre de vue, et ils aperçurent une volée de cigognes qui quittaient aussi la contrée pour se rendre dans les pays chauds. Elles se suivaient en longue file et elles avaient déjà fait bien du chemin. L'une d'elles, la dernière de la bande, était si fatiguée que ses ailes ne pouvaient plus la porter, si bien que les autres ne tardèrent pas à la dis-

tancer de beaucoup. Son vol s'abaissait de plus en plus vers la terre; les quelques battements d'ailes dont elle fut encore capable ne lui servirent à rien, ses pattes effleurèrent les cordages du bateau, elle glissa le long de la voile et... boum! vint tomber sur le pont.

Le mousse la prit et la mit dans le poulailler parmi les poulets, les canards et les dindons; la pauvre cigogne était toute malheureuse de se trouver en telle compagnie.

"En voilà un drôle de personnage!" dirent toutes les poules.

Et le coq d'Inde se gonfla autant qu'il pût et lui demanda qui elle était; les canards marchaient à reculons, se poussant du coude et faisant: "couin, couin." La cigogne se mit à leur parler de l'Afrique brûlante, des pyramides et de l'autruche qui traverse le désert en courant comme un cheval sauvage, mais les canards ne comprenaient rien à ce qu'elle disait et se coudoyaient de plus belle: "D'accord, n'est-ce pas, c'est une bêtasse?"

"Oh certes elle est bête!" glougoussa le coq d'Inde. Alors la cigogne se tut et pensa à sa chère Afrique.

"Que vous avez de belles jambes, longues et minces! Combien lè mètre? dit le dindon.

"Couin, couin, couin," ricanaient tous les canards, mais la cigogne fit semblant de ne rien entendre.

“Vous auriez bien pu rire!” lui dit le dindon, “la remarque était spirituelle! Mais pardon, peut-être n’était-ce pas assez fin pour vous. Hélas! elle n’a pas l’esprit ouvert! Ne jetons pas nos perles aux pourceaux!” Et les poules gloussaient, et les canards caquetaient: “Couin, couin!” Dieu! qu’ils se trouvaient amusants!

Or, Hialmar alla ouvrir la porte du poulailler et appela la cigogne, qui sauta vers lui sur le pont.

Reposée maintenant, elle fit des signes de tête, comme pour remercier et, déployant ses ailes, s’envola vers les pays chauds. Et les poules gloussèrent et les canards caquetèrent et le coq d’Inde devint rouge comme du feu.

“Demain, nous ferons de vous un bon pot-au-feu,” dit Hialmar qui se réveilla, tout étonné de se trouver dans son petit lit.

Quel drôle de voyage lui avait fait faire le petit marchand de sable!

Jeudi

“Regarde bien,” dit le marchand de sable, “n’aie pas peur! je vais te faire voir une petite souris!” Et il lui montra la gracieuse bête qu’il tenait dans sa main. “Elle vient te prier d’assister à la noce de deux petites souris, qui vont se marier cette nuit. Elles demeurent sous le garde-manger de ta mère et s’y trouvent très bien logées, paraît-il!”

“Mais je ne pourrai jamais passer par le trou de souris,” dit Hialmar.

“ Ne t’inquiète pas,” dit le marchand de sable, “je m’arrangerai pour que tu sois tout petit ;” alors il toucha de sa seringue magique Hialmar, qui se rapetissa si vite que bientôt il ne fut pas plus grand qu’un doigt.

“ Tu pourras maintenant emprunter les habits du soldat de plomb, ils t’iront certainement et l’uniforme fait très bien dans le monde ! ”

“ Volontiers,” dit Hialmar, et en un tour de main il fut habillé en soldat de plomb, joli comme un amour.

“ Veuillez vous asseoir dans le dé de Madame votre mère,” dit la petite souris, “ j’aurai l’honneur de vous traîner ! ”

“ Mais, mademoiselle, c’est vraiment vous donner trop de peine,” dit Hialmar, et ils se mirent en route pour le mariage des petites souris. Ils traversèrent, sous le parquet, un long couloir juste assez haut pour y passer dans un dé et tout illuminé de bois phosphorescent.

“ Ça sent bon, n’est-ce pas ? ” dit la souris qui le tirait, “ tout le couloir a été frotté au lard, on ne saurait mieux faire les choses ! ”

Ils entrèrent dans la grande salle où le mariage devait avoir lieu ; à droite, se tenaient toutes les petites dames souris, papotant et jabotant avec des airs de se moquer les unes des autres ; à gauche, se tenaient messieurs les souriceaux, se frisant la moustache avec leur patte ; au milieu de la salle,

se trouvaient les jeunes mariés, debout dans une croûte de fromage; ils s'embrassaient éperdument devant tout le monde; ne seraient-ils pas mari et femme dans quelques instants ?

Les invités affluaient sans cesse; les souris s'écrasaient littéralement les unes les autres, et le couple s'était placé sur le seuil de la porte, de sorte qu'on ne pouvait ni avancer, ni reculer. Comme le couloir, la salle entière était frottée au lard, c'était là tout le régal. En guise de dessert, on montra un pois dans lequel une petite souris de la famille avait découpé avec ses dents les noms des époux, c'est-à-dire les initiales seulement. Jamais on n'avait rien vu de plus remarquable.

Toutes les souris s'accordaient à dire que la noce avait été des plus réussies, et la conversation des plus agréables.

Et Hialmar s'en retourna chez lui; il pouvait se vanter d'avoir été dans le grand monde, mais en revanche, il avait dû, pour y aller, joliment se rapetisser et endosser l'uniforme du soldat de plomb.

VENDREDI.

" C'est incroyable," dit le marchand de sable, " combien il y a de vieilles gens qui me réclament, surtout de ceux qui n'ont pas la conscience très nette. " Cher petit ami," me disent-ils, " nous ne pouvons fermer l'œil, et nous passons les nuits à voir toutes nos mauvaises actions qui viennent s'asseoir sur le bord de notre lit, comme de vilains

petits démons et nous aspergent d'eau bouillante; tu serais bien aimable de venir les chasser pour nous procurer un bon sommeil." Puis ils soupirèrent profondément: "Nous te payerons largement pour ta peine, bonne nuit, petit ami, tu trouveras l'argent tout compté sur la fenêtre." Mais, dit le marchand de sable, je ne viens pas pour de l'argent !"

"Qu'allons-nous faire cette nuit ?" demanda Hialmar.

"Je ne sais pas si tu as envie d'aller à un autre mariage, qui ne ressemble en rien à celui d'hier. La grande poupée de ta sœur, celle qui a l'air d'un garçon et qu'on appelle Armand, va se marier avec la poupée Berthe; et comme, en outre, c'est l'anniversaire de la fiancée, il y aura certainement une profusion de cadeaux."

"Oui, je connais cela," dit Hialmar, "toutes les fois que les poupées ont besoin de nouvelles robes, ma sœur leur invente un anniversaire ou un mariage! Je crois que c'est arrivé déjà cent fois!"

"Oui, mais cette nuit ce sera la cent et unième fois, après quoi ce sera fini à tout jamais! Je te dis que la fête sera superbe. Regarde un peu!"

Et Hialmar regarda du côté de la table; il y avait une petite maison en carton dont les fenêtres étaient illuminées, et tous les soldats de plomb présentaient les armes. Les fiancés étaient assis par terre et s'appuyaient contre le pied de la table; ils avaient l'air tout pensifs et, certes, ils avaient

leurs raisons pour cela. Mais le petit marchand de sable qui s'était déguisé avec la jupe noire de grand-mère, leur donna la bénédiction nuptiale. Après la cérémonie, tous les meubles de la chambre entonnèrent sur l'air de la retraite, la chanson suivante qu'avait composée le crayon :

"Auprès du couple, notre chant
"Viendra, léger comme le vent.
"Nos deux époux de peau de gant
"Se tiennent bien raides, vraiment!
"Vivat! tel sera notre chant!
"Vivat! époux de peau de gant!

Ensuite on présenta les cadeaux aux nouveaux mariés, mais ils refusaient toute espèce de comestibles, car leur amour leur suffisait.

"Allons-nous passer quelques jours à la campagne ou faire un vrai voyage ?" dit le jeune marié. On demanda conseil à l'hirondelle qui avait tant voyagé, et à la vieille poule qui en était à sa cinquième couvée. L'hirondelle parla des beaux pays chauds où les grappes de raisins sont si grandes et si lourdes, où l'air est si doux, et où les montagnes ont des teintes inconnues dans nos contrées.

"Avec tout cela, ils n'ont pas notre chou rouge," dit la poule. "J'ai passé tout un été à la campagne, avec mes poussins. Nous avions-là une sablière où nous pouvions gratter à notre aise et,

pour nous promener, un jardin potager où il y avait du chou rouge. Que c'était merveilleux! Je ne puis rien m'imaginer de plus beau!"

"Mais un trognon de chou ressemble à un autre comme deux gouttes d'eau," dit l'hirondelle; "sans compter qu'il fait souvent bien mauvais temps ici!"

"Oui, mais ça, on y est habitué," dit la poule.

"Mais il fait froid, il gèle!"

"C'est bon pour le chou," dit la poule. "Du reste nous pouvons très bien avoir de fortes chaleurs! N'avons-nous pas eu, il y a quatre ans, un été qui a duré cinq semaines? Il faisait tellement chaud qu'on pouvait à peine respirer! Et puis nous n'avons pas tous les insectes venimeux qu'ils ont là-bas! Pas de brigands! Celui qui ne trouve pas que notre pays est le plus beau de tous est un ingrat et mériterait de ne pas l'habiter!" continua la poule, se mettant à pleurer. "Moi aussi, j'ai voyagé! J'ai fait plus de douze lieues dans un baquet! Je vous prie de croire que cela manquait d'agrément!"

"Oui, la poule est une personne raisonnable," dit la poupée Berthe, "je n'aime pas non plus à voyager dans la montagne : on n'y fait que monter et descendre! Non, nous ferons mieux de nous installer près de la sablière et de nous promener dans le jardin aux choux."

Ce qui fut dit fut fait.

Samedi.

"Veux-tu me raconter une histoire," dit le petit Hialmar, aussitôt que le marchand de sable l'eut couché.

"Ce soir, nous n'avons pas le temps," dit celui-ci en ouvrant sur lui son plus beau parapluie. "Regarde un peu ces Chinois!" Tout le parapluie ressemblait à une grande coupe chinoise avec des arbres bleus et des ponts en dos d'âne où se promenaient des petits Chinois qui hochaient la tête. "Il faut que nous fassions la toilette au monde entier, pour qu'il soit très beau, demain dimanche. Il faut que j'aille voir dans les clochers si les petits nains de l'église polissent les cloches pour qu'elles tintent agréablement ; il faut que j'aille ensuite dans les champs, voir si les vents enlèvent la poussière des herbes et des fleurs. Et ce n'est pas tout. La plus grosse besogne me reste encore : il faut que je descende du ciel toutes les étoiles pour les polir; je les prends dans mon tablier, mais d'abord je les numérote ainsi que les trous où elles sont fixées là-haut afin de pouvoir les remettre chacune à sa place: sans cela, elles ne tiendraient pas et nous aurions trop d'étoiles filantes; elles fileraient toutes, l'une après l'autre!"

"Écoutez, monsieur le marchand de sable," protesta un vieux portrait, accroché au-dessus du lit de Hialmar; "Je suis l'arrière grand-père de Hialmar, je vous remercie de raconter des histoires à

l'enfant, mais il ne faut pas lui troubler les idées. Qu'est-ce que c'est que cette blague de décrocher les étoiles pour les polir ? Les étoiles sont des globes comme notre terre et c'est précisément ce qui fait leur valeur."

" Merci bien, vieux grand-père," dit le marchand de sable, " merci bien ! Tu es le chef de la famille, c'est vrai, tu es même le " grand aïeul," mais moi, je suis plus vieux que toi ! Je suis un vieux païen. Les Romains et les Grecs m'appellent le dieu des songes ! J'ai été reçu dans les plus grandes familles et j'y vais toujours ! Je sais très bien m'y prendre avec les petits, comme avec les grands ! A toi maintenant de raconter ! " Sur ce, le petit marchand de sable prit son parapluie sous le bras et s'en alla.

" Il n'est donc plus permis de dire son opinion ! " dit le vieux portrait.

Et Hialmar se réveilla.

DIMANCHE.

" Bonsoir ! " dit le marchand de sable, et Hialmar lui fit un signe de tête et sauta du lit pour retourner le portrait du bisaïeul contre le mur pour qu'il ne se mêlat plus de la conversation comme la veille.

" Maintenant, tu vas me raconter l'histoire des cinq pois verts dans une seule cosse," du " coq qui faisait la cour à la poule " et de " l'aiguille à repriser " si infatuée de sa personne qu'elle se donnait des airs d'aiguille à coudre ! "

“Il ne faut pas abuser des bonnes choses,” dit le marchand de sable, “je préfère te donner un spectacle! Je vais te montrer mon grand frère. Il est comme moi marchand de sable, mais il ne se présente jamais qu'une seule fois aux mêmes personnes, et quand il vient, il les emporte sur son cheval et il leur raconte des histoires! Il n'en sait que deux: l'une est si merveilleusement belle, que personne au monde ne peut s'en faire une idée; l'autre est si horrible et si affreuse, qu'on ne saurait l'exprimer!”

Et le marchand de sable souleva le petit Hialmar à la fenêtre, et lui dit: “Voilà mon frère, l'autre marchand de sable, on l'appelle aussi la Mort. Tu vois, il n'a pas l'air si terrible que dans les livres d'images où il n'est qu'un squelette! Non, son habit est brodé d'argent; c'est le plus bel uniforme de hussard qu'on puisse imaginer! Un manteau de velours noir flotte derrière lui, sur le cheval! Regarde donc comme il passe au galop!”

Et Hialmar vit passer cet autre marchand de sable, qui emportait jeunes et vieux sur son cheval; il en plaçait quelques-uns devant, d'autres derrière, mais à tous il commençait par dire: “Voyons si le carnet de la semaine est bon?” “Très bon,” répondaient-ils tous. “Eh bien, laissez-moi voir” dit-il, et ils furent obligés de lui montrer leurs notes. Tous ceux qui avaient “bien” ou “très bien,” furent placés devant et entendi-

rent l'histoire merveilleuse, mais ceux qui n'avaient que " passable " et " mal " montèrent derrière, et ils eurent à entendre l'histoire terrible. Ils tremblaient, ils pleuraient et voulaient sauter de cheval, mais ils ne le pouvaient pas, car ils y étaient comme attachés.

" Mais la Mort est donc le plus beau marchand de sable ? " dit Hialmar, " je n'aurai pas peur de lui !"

" Tu as bien raison," dit le marchand de sable, " applique-toi seulement à ce que ton carnet de notes soit toujours bon ! "

" Voilà qui est instructif," murmura le portrait du bisaïeul, " on fait tout de même bien de dire son opinion ! " Et il avait l'air tout content.

Voilà l'histoire du petit marchand de sable. Ce soir il pourra lui-même t'en raconter d'autres.

L'HISTOIRE D'UNE MÈRE

Une mère était assise au chevet de son petit enfant, elle était bien triste, car elle craignait de le perdre. D'une pâleur extrême, il avait fermé ses petits yeux, et on entendait à peine sa respiration entre-coupée par moments de gros soupirs. La pauvre mère le regardait, le cœur de plus en plus serré.

Quelqu'un frappa à la porte; c'était un vieillard enveloppé dans une couverture de voyage bien chaude, dont il devait avoir grand besoin, car l'hiver était glacial; au dehors, tout était recouvert de neige et de glace et le vent vous cinglait la figure.

La mère s'aperçut que le vieillard grelottait de froid et, profitant d'un instant où l'enfant s'était assoupi, elle alla lui chauffer un peu de bière. Le vieillard cependant, berçait le petit. Puis elle revint s'asseoir, regarda l'enfant malade qui respirait péniblement et souleva sa petite main.

“ N'est-ce pas que je le garderai ? dit-elle. Le bon Dieu ne voudra pas me le prendre ! ”

Le vieillard, qui n'était autre que la Mort elle-même, répondit par un simple signe de tête qui

pouvait aussi bien dire oui que non. La mère baissa les yeux et des larmes coulèrent le long de ses joues, sa tête s'alourdit. De trois jours et de trois nuits elle n'avait fermé l'œil. Elle sommeilla un instant, puis se réveilla en sursaut toute frissonnante. "Qu'y a-t-il ?" s'écria-t-elle en regardant de tous côtés. Hélas! le vieillard avait disparu en emportant son petit enfant. Dans le coin de la chambre, la vieille horloge précipita subitement son tic-tac, le gros poids tomba jusqu'à terre : boum! et l'horloge s'arrêta.

Affolée, la pauvre mère courut hors de la maison appelant son enfant.

Dans la neige était assise une femme en longs vêtements noirs qui lui dit: "La Mort est entrée dans ta maison, je l'ai vue emporter ton enfant; elle va plus vite que le vent et ne rapporte jamais ce qu'elle a pris."

"Dis-moi par où elle a passé, indique-moi seulement son chemin et je saurai la rejoindre."

"Bien," dit la femme aux vêtements noirs, "mais si tu veux que je te l'indique, chante-moi d'abord toutes les chansons au son desquelles tu berçais ton enfant; je les aime pour les avoir mainte et mainte fois entendues, car je suis la Nuit, et j'ai vu couler tes larmes pendant que tu les chantais."

"Je te les chanterai toutes, toutes," dit la mère, mais plus tard; ne m'empêche pas de rejoindre le vieillard et de retrouver mon enfant."

Mais la Nuit resta muette et impassible. Alors la mère, se tordant les mains, chanta et pleura; et nombreuses étaient ses chansons, mais plus nombreuses encore étaient ses larmes. La Nuit lui dit enfin :

"Prends à droite par la sombre forêt de sapins; j'y ai vu entrer la Mort avec ton petit enfant."

Tout au fond de la forêt, les chemins se croisaient, et la mère ne sut plus de quel côté se diriger; il y avait là un buisson d'épines sans feuilles ni fleurs; on était au cœur de l'hiver et des glaçons pendaient aux branches.

"N'as-tu pas vu passer la Mort avec mon petit enfant ?"

"Si," répondit le buisson, "mais si tu veux que je t'indique par quel chemin, réchauffe-moi d'abord sur ton cœur, car je grelotte et meurs de froid."

La pauvre femme serra le buisson fortement sur sa poitrine pour le réchauffer, si fortement que les épines lui rentrèrent dans la chair; son sang coula à grosses gouttes; or le buisson se couvrit de nouvelles feuilles et fleurit dans la froide nuit d'hiver, tant est brûlant le cœur d'une mère affligée. Et le buisson lui montra le chemin qu'elle avait à suivre.

Elle arriva au bord d'un grand lac sur lequel il n'y avait ni bateau ni barque; le lac n'était pas assez pris pour la porter, et l'eau était trop profonde pour qu'on pût passer à gué. Et pourtant, il

fallait passer à tout prix pour retrouver son enfant. Elle se mit à genoux pour boire toute l'eau du lac quoique ce fût là chose impossible à un être humain, mais elle pensait, la pauvre mère, que le bon Dieu ferait peut-être un miracle.

“Tu n'en viendras jamais à bout, dit le lac, tâchons plutôt de nous entendre. J'aime passionnément les perles et tes yeux sont les plus belles que j'aie jamais vues, pleure-les dans mon sein et je te porterai juqu'à la grande serre où la Mort demeure et où elle cultive ses fleurs et ses arbres dont chacun représente une vie humaine!”

“Que ne donnerais-je pas pour arriver jusqu'à mon enfant,” dit la mère, et elle pleura tant que ses yeux tombèrent au fond du lac, où ils se changèrent en deux perles fines. Alors le lac la souleva et la déposa sur la rive opposée devant une étrange demeure, de plusieurs lieues de large. On ne savait si c'était une montagne avec des forêts et des cavernes ou bien une construction faite de main d'homme, mais la pauvre mère n'en put rien voir, puisqu'elle avait perdu ses yeux à force de pleurer.

“Où trouverai-je la Mort qui a emporté mon petit enfant ?” dit-elle.

“Le Maître n'est pas encore rentré,” répondit la vieille femme qui surveillait la grande serre, “mais toi, comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici ? Qui t'a aidée ?”

“ Le bon Dieu,” répondit-elle. “ Aie pitié de moi comme lui-même a eu pitié et dis-moi où je trouverai mon enfant.”

“ Je ne le connais pas,” dit la femme, “ et toi tu n'y vois pas ! Bien des fleurs et bien des arbres se sont fanés cette nuit. La Mort viendra bientôt les transplanter. Tu sais sans doute que tous les êtres humains ont chacun, selon leur condition, leur fleur ou leur arbre de vie. Ce sont des plantes qui ressemblent aux autres, sauf qu'elles ont un cœur qui bat. Peut-être en écoutant bien, reconnaîtras-tu celui de ton enfant. Mais que me donneras-tu pour te dire ce qu'il te reste à faire ? ”

“ Je n'ai rien à te donner,” dit la mère désolée, “ mais si tu veux, j'irai pour toi jusqu'au bout du monde ! ”

“ Je n'ai rien à y faire,” dit la vieille, “ donne-moi plutôt tes longs cheveux noirs. Tu sais toi-même comme ils sont beaux, et j'aurais plaisir à les avoir. En échange, je te donnerai mes cheveux blancs ! ”

“ De grand cœur,” dit la mère, “ si c'est là tout ce que tu demandes.”

Et elle donna sa belle chevelure noire en échange des cheveux blancs de la vieille.

Toutes deux alors, entrèrent dans la grande serre de la Mort, où les fleurs et les arbres poussaient dans un singulier pêle-mêle ; il y avait de frêles jacinthes sous des cloches de verre, à côté

de vigoureuses et robustes pivoines; des plantes aquatiques, les unes fraîches et vivaces, les autres maladives et fanées; des couleuvres d'eau les enlaçaient, des écrevisses noires se cramponnaient à leurs tiges; de superbes palmiers, des chênes et des platanes ombrageaient de modestes touffes de thym fleuri; chaque arbre et chaque fleur représentait une vie humaine et portait le nom d'un homme encore vivant, soit en Chine, soit au Groënland, soit ailleurs. Il y avait de grands arbres, emprisonnés dans de petits pots qu'ils menaçaient de faire éclater, tandis que, dans de bonne terre grasse, de petites fleurs insignifiantes poussaient, chargées et enveloppées de mousse. La pauvre mère se pencha sur les plus petites plantes et, dans chacune d'elles, elle entendit battre un cœur humain; enfin entre des milliers, elle reconnut celui de son enfant.

"Le voilà, c'est lui," s'écria-t-elle, et elle étendit la main vers un petit crocus bleu, qui penchait maladif sur sa tige.

"Ne touche pas à cette fleur," dit la vieille; "reste ici et tout à l'heure, lorsque la Mort viendra, menace-la, si elle veut toucher à ta plante, d'arracher toutes les autres. Elle aura peur, car elle en est responsable devant Dieu; nulle plante ne doit être arrachée sans sa permission."

Tout à coup, un vent glacial souffla dans la serre, et la mère, bien qu'aveugle, sentit que la Mort approchait.

" Comment as-tu pu trouver le chemin," dit la Mort, " et arriver jusqu'ici avant moi ?"

" Je suis mère," répondit-elle.

La Mort étendit ses longs doigts décharnés vers la petite fleur fragile, mais résolument, la mère l'entoura de ses deux mains en la protégeant avec tendresse, sans pourtant toucher à aucune de ses feuilles. Alors la Mort, d'un vent plus glacial que la bise, souffla sur les mains qui retombèrent inertes.

" Tu ne peux rien contre moi," dit la Mort.

" Mais Dieu peut tout," répliqua-t-elle.

" Je ne fais que sa volonté," dit la Mort. " Je suis son jardinier; je n'enlève d'ici ses fleurs et ses arbres, que pour les transplanter dans le grand jardin du Paradis; mais ce qui se passe dans ce pays inconnu et ce qu'elles y deviennent, je n'oserais te le dire."

" Rends-moi mon enfant," supplia la mère avec des sanglots. Et soudain, de chaque main, saisissant une belle fleur: " Je te les arracherai toutes," cria-t-elle à la Mort, " car je suis au désespoir."

" Ne les touche pas ! " dit la Mort. " Tu te dis malheureuse, et tu veux rendre d'autres mères aussi malheureuses que toi ! "

" D'autres mères ! " sanglota la pauvre femme. Et elle lâcha aussitôt les fleurs.

" Voici tes yeux," dit la Mort, " je les ai retirés du lac, où ils brillaient comme des étoiles; je ne

savais pas qu'ils étaient à toi; reprends-les, tu y verras plus clair que jamais. Regarde maintenant dans la profondeur de ce puits, je te dirai le nom des deux fleurs que tu voulais arracher; tu y verras tout leur avenir, toute leur vie, tout ce que tu as voulu troubler et détruire."

Elle regarda dans le puits et vit combien l'une des fleurs apportait de bonheur, de joie et de bénédiction au monde; combien l'autre lui apportait de trouble, de misère et d'épouvante.

"La volonté de Dieu, l'une comme l'autre!" dit la Mort.

"Quelle est la fleur de malheur et quelle est celle de bonheur ?" demanda la mère.

"Il m'est défendu de te le révéler; mais sache que l'une de ces deux fleurs est celle de ton propre enfant. Tu as vu la destinée et l'avenir de ton propre enfant."

A ces mots, la mère poussa un cri d'épouvante: "Laquelle de ces deux fleurs est celle de mon enfant ? De grâce, dis-le moi! Ou plutôt non! Sauve l'innocent! Délivre mon enfant de toutes ces misères! Emporte-le dans le royaume de Dieu! Oublie mes larmes, mes prières, tout ce que j'ai dit et tout ce que j'ai fait .

"Je ne te comprends plus," dit la Mort. "Veux-tu que je te rende ton enfant, ou que je l'emporte dans le pays que tu ne connais pas ?"

Mais sans répondre la mère se tordit les mains, tomba à genoux et pria éperdument: " Ne m'écoute pas, ô mon Dieu! Si ma prière est contre ta volonté, ne m'écoute pas! Que ta volonté soit faite, ne m'écoute pas, ne m'écoute pas!"

Et, résignée, elle courba la tête.

Et la Mort s'en alla avec l'enfant dans le grand pays inconnu.



LE FAUX-COL

Il y avait une fois un beau seigneur. Pour tout mobilier, il n'avait qu'un tire-bottes et une brosse à cheveux, mais il possédait en revanche le plus beau faux-col du monde, et c'est précisément l'histoire de ce faux-col que nous allons raconter.

Il était déjà d'un certain âge, et l'idée du mariage commençait à le tourmenter, quand justement, à la lessive, il fit la connaissance d'une jarretière.

"Ah!" s'écria le faux-col, "de ma vie, je n'ai vu une personne aussi svelte et fine, aussi douce et gracieuse que vous. Oserais-je, mademoiselle, vous demander votre nom ?"

"Que vous importe mon nom ?" dit la jarretière.

"Où demeurez-vous ?" continua le faux-col.

Mais la jarretière qui était très collet monté, trouva la question plutôt indiscrète.

"Vous êtes ceinture, à ce que je vois, ceinture de dessous," dit-il. "Vous joignez ainsi, mademoiselle, l'utile à l'agréable!"

“Je vous défends de me parler!” dit la jarretière. “Je crois pourtant n’avoir rien dit qui vous autorise à prendre de telles libertés avec moi!”

“Oh! mademoiselle,” répondit le faux-col, “quand on est, comme vous, jolie à croquer, c’est une autorisation suffisante!”

“Ne m’approchez pas, je vous prie, vous avez l’air si masculin!”

“C’est qu’en effet, je suis un beau seigneur,” dit le faux-col, “je possède un tire-bottes et une brosse à cheveux!” C’était d’ailleurs pur mensonge, car ces deux objets appartenaient à son maître. Mais monsieur était vantard.

“Ne m’approchez pas,” dit la jarretière, “je ne suis pas habituée à ces familiarités!”

“Pimbèche!” dit le faux-col. A ce moment il fut retiré de la lessive, passé à l’amidon, séché au soleil, puis étalé sur la planche de la repasseuse. Alors s’avança, toute chaude, la machine à repasser.

“Madame,” lui dit le faux-col, “charmante petite veuve, je sens en moi une chaleur extraordinaire! Je ne me reconnais plus, vous m’avez brûlé, percé le cœur, aïe aïe oue... Je vous demande votre main!”

“Chiffe!” dit la machine en passant fièrement sur le faux-col, avec des airs de locomotive qui traîne une longue rangée de wagons.

“Chiffe!” répéta-t-elle.

Le faux-col en fut un peu effiloché et aussitôt une grande paire de ciseaux se mit à le tondre doucement.

“Ah! mon Dieu,” dit le faux-col, “vous êtes première danseuse, sans doute! Que vous savez bien faire le grand écart! Je n’ai jamais rien vu d’aussi joli! Vous n’avez pas votre pareille au monde!”

“Je le sais bien,” fit la paire de ciseaux.

“Vous seriez digne d’être comtesse,” continua-t-il. “Tout ce que je possède, c’est un beau seigneur, un tire-bottes et une brosse à cheveux! Que n’ai-je un comté!”

“Je crois, ma parole, qu’il me fait une déclaration!” dit la paire de ciseaux. Et dans sa colère elle lui fit une grosse entaille, qui le fit mettre au rebut.

“Je serai obligé maintenant de faire une déclaration à ma brosse à cheveux,” dit le faux-col : “C’est admirable, mademoiselle, comme vous avez bien conservé tous vos crins! N’avez-vous jamais pensé à vous marier?”

“Mais comment donc,” dit la brosse, “je suis fiancée au tire-bottes!”

“Fiancée!” dit le faux-col, et comme il ne lui restait plus personne à courtiser, il se mit à faire le dédaigneux.

De longs jours s'écoulèrent, après quoi, le faux-col se trouva à l'usine à papier dans une boîte où il y avait une grande réunion de chiffons; les fins d'un côté, les ordinaires de l'autre, comme le demande l'étiquette. Tous avaient mille choses à raconter, mais le faux-col plus que tous les autres, en sa qualité de fanfaron.

" Ce que j'ai eu de bonnes fortunes dans ma vie ! " disait-il. " Les belles ne me laissaient aucun répit. C'est que j'étais beau seigneur et bien empesé ! Je possédais un tire-bottes et une brosse à cheveux dont je ne me servais jamais ! "

" Il fallait me voir dans ce temps-là, quand je faisais mes effets de torse ! Jamais je n'oublierai ma première passion, une petite ceinture, si fine, si délicieuse ! Elle s'est jetée dans un baquet d'eau, à cause de moi ! Il y avait aussi une veuve, littéralement chauffée au rouge, mais je la plantai là et elle devint toute noire."

" Il y eut encore une première danseuse, féroce, celle-là ; c'est elle qui me fit la blessure dont je porte encore la trace ! Ma brosse elle-même s'éprit d'amour pour moi, si bien qu'elle en perdit tous ses crins. Ah, oui ! J'en ai eu des aventures ! Mais ce qui me fait de la peine, c'est la jarr... je veux dire la ceinture, qui s'est jetée dans le baquet d'eau. J'ai la conscience bien lourde ; il est temps que je passe à l'état de papier blanc ! "

Ainsi fut fait; tous les chiffons furent transformés en papier blanc et le faux-col devint justement la page blanche sur laquelle fut imprimée cette histoire, en punition de ce qu'il s'était vanté de choses qui n'avaient jamais existé.

A nous de nous garder d'imiter cet exemple, pour ne pas risquer de tomber un jour dans la boîte aux chiffons, d'être transformés en un papier blanc où l'on imprimerait notre propre histoire, même la plus secrète, et d'avoir à la colporter nous-même, tout comme il advint au faux-col.



LES HABITS NEUFS DE L'EMPEREUR.

Il y avait une fois un Empereur, qui aimait tant les beaux habits neufs, qu'il dépensait tout son argent pour sa toilette. Il ne se souciait ni de passer ses soldats en revue, ni d'aller au théâtre, ni de se promener au bois, s'il ne pouvait y montrer ses habits neufs. Il en avait un pour chaque heure de la journée; et de même qu'on dit d'un roi qu'il est au Conseil, on disait couramment de lui: " Sa Majesté est dans son cabinet de toilette, à changer d'habits ! "

Or, on s'amusait beaucoup dans la grande ville de l'Empereur et les étrangers y affluaient sans cesse. Un beau jour, il y vint aussi deux fripons qui se donnèrent pour tisserands et déclarèrent savoir tisser la plus magnifique étoffe du monde. Non seulement les couleurs et le dessin en étaient d'une beauté incomparable, mais les vêtements confectionnés avec cette étoffe possédaient la propriété merveilleuse de rester invisibles à toute personne incapable de remplir ses fonctions ou plus bête qu'il n'est permis de l'être.

" Voilà de bien précieux habits," pensa l'Empereur; " grâce à eux, je pourrai reconnaître ceux

de mes sujets qui sont incapables de remplir leurs fonctions et distinguer les sots des gens d'esprit; oui, il faut à tout prix que je me fasse tisser de cette étoffe!" Là-dessus, il donna une forte somme aux deux fripons, qu'il pria de se mettre immédiatement au travail.

Ils dressèrent en effet deux métiers et firent semblant de travailler, quoiqu'il n'y eût absolument rien sur les bobines. Sans cesse ils réclamaient la soie la plus fine et l'or le plus pur; mais ils fourraient le tout dans leurs sacs et travaillaient jusqu'au milieu de la nuit sur des métiers vides.

"Je voudrais bien savoir où ils en sont!" pensa l'Empereur, mais au fond il était un peu inquiet à l'idée que cette étoffe était invisible pour les imbéciles et les incapables. Non pas qu'il eût la moindre crainte pour lui-même! Pourtant il préféra envoyer quelqu'un pour voir si l'ouvrage avançait. Tout le monde avait entendu parler des qualités merveilleuses que possédait l'étoffe, et tous brûlaient d'impatience de savoir à quel point leur voisin était bête ou incapable.

"Je vais envoyer aux tisserands mon bon vieux ministre," pensa l'Empereur, "il saura mieux qu'un autre juger l'étoffe, car c'est un homme d'esprit et personne ne remplit mieux ses fonctions que lui!"

Le bon vieux ministre, qui était l'honnêteté en personne, entra donc dans la salle où les deux fripons travaillaient devant leurs métiers vides : "Bonté divine!" pensa-t-il, en ouvrant de grands yeux, "je ne vois rien du tout!" Mais il se garda bien de le dire.

Les deux fripons l'invitèrent à s'approcher, et lui demandèrent comment il trouvait le dessin et les couleurs. Devant le métier absolument vide, le pauvre vieux ministre écarquillait de plus en plus les yeux, mais sans rien voir, pour la raison bien simple qu'il n'y avait rien à voir: "Seigneur Dieu! pensa-t-il, est-il possible que je ne sois qu'un idiot! Jamais je ne l'aurais cru, mais il ne faut pas qu'on s'en doute! Ne serais-je pas à la hauteur de ma tâche ? Je me garderai bien de dire que je n'ai pas vu l'étoffe."

"Eh bien! vous ne dites rien ?" fit l'un des tisserands.

"Oh! mais c'est charmant! tout ce qu'il y a de plus ravissant!" dit le vieux ministre en ajustant ses lunettes, "ce dessin et ces couleurs!... Ah! oui, je dirai à l'Empereur que cela me plaît beaucoup!"

"Nous en sommes enchantés," dirent les deux tisserands, puis ils se mirent à énumérer toutes les couleurs du tissu et à en expliquer le dessin. Le vieux ministre écouta de toutes ses oreilles leurs explications, pour les répéter à l'Empereur.

Les fripons demandèrent une nouvelle provision d'argent, de soie et d'or pour le tissu. Comme la première fois ils fourrèrent tout dans leurs poches, et ils continuèrent à travailler à vide.

L'Empereur envoya bientôt un autre brave fonctionnaire, pour voir si l'étoffe n'était pas bientôt prête. Il lui arriva la même chose qu'au ministre; il regardait et regardait toujours, mais comme il n'y avait rien que les métiers vides, il ne put rien voir.

“N'est-ce pas que l'étoffe est remarquable?” demandèrent les deux fripons, en montrant et en expliquant le superbe dessin qui n'existait pas.

“Cependant, je ne suis pas bête!” pensa notre homme. “Serait-ce donc que je ne suis pas à la hauteur de ma tâche? C'est à n'y pas croire!” “Mais je ferai de mon mieux pour que personne ne s'en aperçoive!” Il fit donc l'éloge de l'étoffe qu'il ne voyait pas, et leur témoigna toute son admiration pour les jolies couleurs et le ravissant dessin: “C'est une merveille!” dit-il à l'Empereur.

Toute la ville ne parlait plus que de la magnifique étoffe.

Enfin, l'Empereur voulut la voir lui-même, pendant qu'elle était encore sur le métier. Accompagné d'un grand cortège d'hommes d'élite, parmi lesquels se trouvaient les deux braves fonctionnaires, il se rendit auprès des adroits fripons qui

travaillaient comme des nègres, mais toujours sans le moindre fil d'or ou de soie.

"Eh bien, Sire, l'étoffe n'est-elle pas magnifique ?" dirent les deux braves fonctionnaires. "Que votre Majesté regarde ces couleurs, ce dessin!" Et ils montrèrent le métier vide, pensant que les autres voyaient sans doute l'étoffe.

"Ah, mon Dieu!" pensa l'Empereur. "Je ne vois rien du tout, c'est épouvantable! Serais-je un sot, incapable de gouverner mon empire ? Ce serait le plus grand malheur qui pût m'arriver!" — "Oui, oui, c'est splendide!" dit l'Empereur à haute voix.

Sur quoi, il fit un signe de tête plein de satisfaction; et il regardait le métier vide, n'osant dire qu'il n'y voyait rien. Toute sa suite avait beau regarder, elle n'y voyait rien, pas plus que les autres. Malgré cela, chacun dit comme l'Empereur : "Oui, oui, c'est splendide!" Ils lui conseillèrent même de revêtir cette nouvelle et superbe étoffe à la grande procession qui allait bientôt avoir lieu. "C'est magnifique, c'est charmant, c'est admirable!" entendit-on de tous côtés, et la satisfaction était générale.

L'Empereur daigna décorer les deux fripons de sa propre main et leur donna le titre de "Tisserands de la Cour Impériale."

Toute la nuit qui précéda le jour de la procession, les deux fripons veillèrent et travaillèrent à

la clarté de seize chandelles. On voyait bien qu'ils se donnaient beaucoup de peine pour terminer les habits neufs de l'Empereur. Enfin, ils firent semblant d'enlever l'étoffe du métier, commencèrent à couper dans l'air, avec de grands ciseaux et à coudre avec des aiguilles sans fil, après quoi ils déclarèrent que le vêtement était prêt.

L'Empereur arriva avec tous ses courtisans, et les deux fripons, levant un bras en l'air, comme s'ils tenaient quelque chose, dirent : "Voici les pantalons ! Voici l'habit ! Voici le manteau ! etc. C'est léger comme une toile d'araignée, tellement léger qu'on croirait n'avoir rien sur le corps. C'est la qualité inestimable de cette étoffe !"

"En effet," dirent tous les courtisans, mais ils ne voyaient rien, puisqu'il n'y avait rien.

"Votre Majesté voudrait-elle se laisser déshabiller," dirent les fripons, "pour que nous lui essayions les habits neufs devant la grande glace ?"

L'Empereur se laissa déshabiller et les deux fripons firent semblant de lui présenter une pièce après l'autre. Ils lui prirent le corps, comme pour lui attacher quelque chose : c'était la traîne, et l'Empereur se tournait et se retournait devant la glace.

"Grand Dieu ! que ces habits vont bien ! la coupe en est parfaite !" s'écrièrent tous les courtisans. "Quel dessin ! Quelles couleurs ! Quel superbe costume !"

Le grand maître de cérémonie vint annoncer:

"Le dais sous lequel Votre Majesté doit se tenir pendant la procession, est devant la porte!"

"Bien, je suis prêt," dit l'Empereur; "je crois que je ne suis pas trop mal ainsi!" Et il se tourna encore une fois devant la glace, pour se donner l'air d'admirer sa splendeur.

Les chambellans qui devaient soutenir la traîne, firent semblant de ramasser quelque chose et gardèrent les bras tendus comme s'ils portaient une étoffe; pour rien au monde ils n'auraient voulu laisser supposer qu'ils ne voyaient rien.

L'Empereur se mit en marche sous le dais magnifique et tout le monde, dans la rue et aux fenêtres, s'écriait: "Dieu! que les habits neufs de l'Empereur sont beaux! Quelle coupe! Quelle traîne magnifique!" Personne ne voulait avouer qu'il ne voyait rien; c'eût été se déclarer bête ou incapable. Jamais les habits de l'Empereur n'avaient eu un tel succès.

"Mais l'Empereur n'a pas du tout d'habits!" fit tout à coup un petit enfant.

"Seigneur Dieu, entendez la voix de l'innocence!" dit le père.

Et le bruit de ce qu'avait dit l'enfant se répandit dans la foule.

"Il n'a pas d'habits du tout, c'est un petit enfant qui vient de le dire; il n'a pas d'habits du tout!"

“Mais il n’a pas d’habits du tout!” s’écria enfin tout le peuple. L’Empereur eut un petit frisson, car il lui semblait bien qu’ils avaient raison, mais il pensa: “Il faut pourtant que je tienne bon, jusqu’à ce que la procession soit finie.”

Puis il prit une mine plus majestueuse encore, tandis que les chambellans soutenaient respectueusement la traîne d’un manteau qui n’existait pas.



LA BERGÈRE ET LE RAMONEUR

Avez-vous jamais vu de ces bahuts anciens, aux sculptures fouillées, et presque noirs tant ils sont vieux ?

C'était précisément un de ces bahuts, un héritage de grand'mère, qui se trouvait dans le salon. Il était bizarrement orné de roses, de tulipes, et de feuillages d'où sortaient des petites têtes de cerfs, aux bois dentelés. Mais, au beau milieu, se détachait un bonhomme en pied, très drôle à voir et qui ricanait toujours; il avait des jambes de bouc, de petites cornes au front et une longue barbe. Les enfants l'appelaient: "Généralissime-commandant-en-chef-le-Grand-État-Major-Général-Jambe-de-bouc." C'est difficile à dire, et il n'y a pas beaucoup de gens qui puissent se vanter de porter un titre pareil. Il avait toujours les yeux fixés sur la console devant la glace, où se tenait une ravissante petite bergère en porcelaine. Elle avait des souliers dorés, une robe coquettement relevée par une rose, un chapeau doré et une houlette enrubannée. Elle était ravissante! Près d'elle se tenait un petit ramoneur, noir comme du charbon, égale-

ment en porcelaine; il était aussi gentil et aussi propre que vous et moi, car vous comprenez bien qu'il n'était ramoneur que par la fantaisie du fabricant, qui eût tout aussi bien pu faire de lui un prince.

Il tenait gentiment son échelle sous le bras, la figure rose et blanche comme celle d'une jeune fille; ce qui était un tort, n'est-ce pas ? car il aurait dû l'avoir un peu noire. Il se tenait tout près de la bergère; on les avait ainsi posés l'un à côté de l'autre, et ils n'avaient pu faire autrement que de se fiancer. Ils étaient d'ailleurs bien faits l'un pour l'autre, jeunes tous les deux, et tous les deux de la même porcelaine fragile.

Tout auprès d'eux se trouvait encore un personnage, trois fois plus grand qu'eux. C'était un vieux magot chinois qui pouvait hocher la tête. Lui aussi était en porcelaine et se disait grand-père de la petite bergère, sans le prouver du reste; et comme il prétendait avoir tous les droits sur elle, il avait fait un signe de tête affirmatif, lorsque le Généralissime-commandant-en-chef-le-Grand-État-Major-Général-Jambe-de-Bouc avait demandé la main de la petite bergère.

"Un beau mari, que tu auras là!" dit le vieux Chinois. "Je ne serais pas étonné qu'il fût en acajou. Tu deviendras madame la Généralissime-commandante-en-chef-le-Grand-État-Major-Général-Jambe-de-Bouc. Crois-moi, il a son bahut rempli

d'argenterie, sans compter ce qu'il a dans ses tiroirs secrets."

"Je ne veux pas aller dans le bahut noir," dit la petite bergère; "j'ai entendu dire qu'il y tient renfermées onze femmes en porcelaine!"

"Eh! bien, tu seras la douzième," dit le Chinois. "Cette nuit même, dès que le vieux bahut commencera à craquer, vous vous marierez, foi de Chinois!" Là-dessus, il hocha la tête et s'endormit.

Mais la petite bergère pleurait et regardait son bien-aimé, le ramoneur de porcelaine.

"Je crois," dit-elle, "que je vais te demander de m'emmener dans le vaste monde, car nous ne pouvons rester ici!"

"Je ferai tout ce que tu voudras," dit le petit ramoneur, "partons à l'instant. Je pense bien que mon métier pourra nous faire vivre."

"Je voudrais que nous soyons déjà descendus de la console," dit-elle, "je n'aurai pas une minute de bonheur tant que nous ne serons pas dans le vaste monde!"

Il la rassura, et lui montra comment descendre, comment mettre son petit pied, d'abord sur le rebord sculpté de la console, puis sur la guirlande dorée qui s'enroulait aux pieds du meuble, puis il recourut à son échelle, si bien qu'enfin ils atteignirent le plancher. Mais, regardant du côté du vieux bahut, ils y virent une agitation terrible, extraordinaire; tous les cerfs dressaient leurs bois

et allongeaient la tête, et le Généralissime-commandant-en-chef-le-Grand-État-Major-Général-Jambe-de-Bouc fit un bond et cria au vieux Chinois: "Les voilà qui se sauvent! Les voilà qui se sauvent!"

Très effrayés, ils se réfugièrent dans un tiroir.

Dans ce tiroir se trouvaient trois ou quatre jeux de cartes dépareillés et un petit théâtre de marionnettes, monté tant bien que mal; on y jouait la comédie et toutes les dames, dames de carreau, dames de cœur, dames de pique et de trèfle, étaient au premier rang, s'éventant avec les fleurs qu'elles tenaient à la main; et derrière elles se trouvaient les valets, se flattant de ne pas manquer de tête, et le fait est qu'ils en avaient une en haut et une en bas, comme il sied à des valets de carte. Il s'agissait, dans la pièce, de deux amoureux qu'on voulait empêcher de se marier; la bergère en pleura, car c'était presque sa propre histoire.

"Je n'y tiens plus," dit-elle. "Sortons du tiroir!" Mais lorsqu'ils se retrouvèrent sur le plancher, ils jetèrent un coup d'œil vers la table. Le vieux Chinois s'était réveillé et s'était mis en branle ; son corps se balançait terriblement ; il était lesté comme un poussah.

"Voilà le vieux Chinois qui arrive!" s'écria la petite bergère. Et, navrée, elle tomba sur ses genoux de porcelaine.

"J'ai une idée," dit le ramoneur. "Cachons-nous dans la grande potiche du coin. Nous y serons

couchés sur la lavande et sur les roses, et, s'il vient, nous lui jetterons du sel dans les yeux."

"Cela ne suffit pas," répondit-elle. "D'ailleurs, je sais qu'autrefois le vieux Chinois et la potiche ont été fiancés, et pareille liaison laisse toujours un fond d'amitié; non, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous en aller dans le vaste monde!"

"As-tu vraiment le courage de m'y accompagner ?" demanda le ramoneur. "As-tu songé combien le monde est grand, et qu'une fois partis, nous ne pourrons plus jamais revenir ici ?"

"Oui, j'y ai songé," dit-elle.

Et le ramoneur la regarda fixement quelques instants, et lui dit: "Mon chemin à moi passe par la cheminée, as-tu vraiment le courage de te glisser avec moi, à travers le poêle et les tuyaux? Une fois dans la cheminée, je saurai me tirer d'affaire. Nous monterons si haut qu'ils ne pourront plus nous atteindre et, tout là-haut, il y a un trou qui s'ouvre sur le vaste monde!"

Il la conduisit donc devant le tablier du poêle: "Qu'il y fait sombre!" dit-elle, mais elle le suivit quand même, à travers les tuyaux où il faisait nuit noire.

"Nous voici dans la cheminée," dit-il; "regarde, regarde la belle étoile qui brille là-haut!"

En effet il y avait une étoile qui leur envoyait sa clarté, comme pour leur montrer le chemin. Ils s'accrochaient, ils grimpaient; c'était atrocement

pénible et si haut, si haut! Parfois il la soutenait, lui montrant les meilleurs endroits où poser ses petits pieds de porcelaine; ils arrivèrent ainsi au rebord de la cheminée, et s'y assirent brisés de fatigue, ce qui n'était pas étonnant.

Au-dessus d'eux s'étendait le ciel semé d'étoiles, et, à leurs pieds, la ville avec tous ses toits; ils promenèrent leurs regards au loin, bien loin dans le vaste monde; jamais la pauvre bergère ne se l'était figuré tel; elle appuya sa petite tête sur l'épaule de son ramoneur, et pleura si fort que l'or se détacha de sa ceinture.

"C'en est trop," dit-elle, "je n'en puis plus; le monde est par trop grand! Oh! que je voudrais être de nouveau sur la petite console devant la glace! Je n'aurai pas une minute de bonheur, tant que je n'y serai pas retournée! Je t'ai suivi dans le vaste monde; à ton tour maintenant, si tu m'aimes un peu, de me ramener chez nous!"

Le ramoneur essaya de lui faire entendre raison; il lui parla du vieux Chinois et du Généralissime-commandant-en-chef-le-Grand-État-Major-Général-Jambe-de-Bouc, mais elle sanglota si éperdûment et embrassa son petit ramoneur si fort qu'il dût céder à ses prières, bien qu'à contre-cœur.

Ils redescendirent par la cheminée avec la plus grande difficulté, se laissant glisser le long des tuyaux, ce qui était loin d'être agréable, et se retrouvèrent enfin dans le poêle noir. Ils s'arrêtèrent

derrière le tablier, pour écouter ce qui se passait et tâcher de savoir où en étaient les choses. Tout était calme. Ils risquèrent un petit coup d'œil. Dieu du ciel ! le vieux Chinois gisait à terre. Au moment où il allait les poursuivre, il était tombé de la table, et son dos s'était détaché tout entier du reste du corps. La tête avait roulé dans un coin. Quant au Généralissime-commandant-en-chef-le-Grand-État-Major-Général-Jambe-de-Bouc, il se trouvait à la même place, plongé dans ses réflexions.

“Quel malheur !” dit la bergère, en tordant ses mains mignonnes, “le vieux grand-père est tout cassé, et c'est notre faute à nous ; j'en mourrai de chagrin !”

“On peut le recoller,” dit le ramoneur, “on peut très bien le recoller ! Ne te désole pas tant ! Quand on lui aura collé le dos et mis une solide attache à la nuque, il sera comme neuf et pourra nous dire encore pas mal de choses désagréables !”

“Crois-tu ?” dit-elle, et ils remontèrent sur la table où ils avaient toujours leur place.

“Allons ! Nous voilà de retour,” dit le ramoneur ; “c'était bien la peine, vraiment !”

“Si seulement grand-père était recollé,” dit la bergère. “Est-ce que ça coûtera bien cher ?”

Et grand-père fut raccommodé, la famille lui fit recoller le dos et mettre dans le cou une solide at-

tache. Il était comme neuf, mais quant à hocher la tête, c'en était bien fini.

"Vous êtes devenu bien fier, depuis votre cassure," dit le Généralissime-commandant-en-chef-le-Grand-État-Major-Général-Jambe-de-Bouc; "il me semble pourtant qu'il n'y a pas de quoi faire vos embarras. Oui ou non, m'accordez-vous la main de votre fille?"

Le ramoneur et la petite bergère regardèrent le vieux Chinois d'un œil suppliant. Ils avaient bien peur de le voir consentir d'un hochement de tête, mais ce hochement, grand-père n'en était plus capable. D'autre part, aller raconter qu'il avait une attache dans le cou, il ne s'en souciait guère. Il ne broncha pas. Et voilà comment nos deux jeunes gens de porcelaine purent rester ensemble. Ils rendirent grâce à l'attache du grand-père et s'aimèrent jusqu'à l'heure où ils furent cassés à leur tour.



LE ROSSIGNOL

“Tu sais bien, n’est-ce pas? qu’en Chine, l’Empereur est un Chinois et que tous ceux qui l’entourent sont des Chinois. Il y a bien des années que cette histoire s’est passée, mais, justement à cause de cela, elle vaut la peine d’être entendue avant qu’elle ne soit oubliée. Le château de l’Empereur était tout ce qu’il y avait de plus magnifique au monde, fait de haut en bas de porcelaine tellement précieuse et délicate qu’il n’y fallait toucher qu’avec mille précautions.

“Dans le jardin, on voyait des fleurs extraordinaires; les plus merveilleuses portaient de petites clochettes d’argent qui tintaient pour qu’on ne passât pas sans les remarquer. Oui, dans le jardin de l’Empereur tout était très ingénieusement arrangé, et il s’étendait si loin, que même le jardinier n’en connaissait pas la fin. Si l’on continuait à marcher, on arrivait dans une forêt superbe où il y avait de grands arbres et des lacs profonds. La forêt descendait jusqu’au bord de la mer; les grands navires pouvaient aborder sous les branches où un rossignol avait établi sa demeure; il

chantait si délicieusement que même le pauvre pêcheur, préoccupé pourtant de bien d'autres choses, s'arrêtait dans son travail pour écouter.

"Dieu! que c'est beau!" disait-il. Puis, absorbé par son travail, il oubliait l'oiseau; mais la nuit suivante, quand il l'entendait, il répétait de nouveau: "Dieu! que c'est beau!"

De tous les pays du monde, on venait voir la ville de l'Empereur, on admirait le château et le jardin, mais au chant du rossignol, on déclarait d'une seule voix: "Le rossignol est vraiment ce qu'il y a de plus remarquable ici!"

Et les voyageurs, à leur retour, racontaient toutes ces merveilles, et les savants écrivaient des volumes sur la ville, le château et le jardin. Et toujours l'oiseau était cité en première ligne, et ceux qui savaient faire des vers composaient de beaux poèmes en l'honneur du rossignol qui chantait dans la forêt, près de la mer profonde.

Ces livres se répandirent partout et quelques-uns arrivèrent jusqu'à l'Empereur. Il était assis dans son fauteuil d'or et lisait très attentivement; à chaque instant il faisait un signe de tête, tant il était ravi de lire les magnifiques descriptions sur le château et le jardin. "Mais, le rossignol est ce qu'il y a de plus remarquable," lisait-on.

"Comment!" dit l'Empereur, "le rossignol? Mais je ne le connais pas du tout. Est-il possible que nous ayons un pareil oiseau dans notre em-

pire et même dans notre jardin ? Je n'en ai jamais entendu parler. Dire qu'il faut que ce soit les livres qui nous l'apprennent!"

Il appela son chambellan, qui était tellement fier que, lorsqu'un subalterne osait lui adresser la parole ,il ne daignait jamais répondre que "Peuh!" ce qui ne signifie pas grand'chose.

" Il paraît qu'il y a ici un oiseau des plus extraordinaires, qu'on appelle " rossignol," dit l'Empereur. " On prétend que c'est ce qu'il y a de plus remarquable dans tout mon vaste empire! Pourquoi ne m'en a-t-on jamais parlé ? "

" Je n'en ai jamais entendu parler moi-même," répondit le chambellan. " Il n'a jamais été présenté à la Cour."

" Je veux qu'il vienne ce soir chanter devant moi," dit l'Empereur. " Tout le monde, excepté moi, connaît les trésors que je possède; c'est tout de même un peu fort!"

" Jamais je n'en ai entendu parler," dit le chambellan, " mais je le chercherai et je le trouverai."

Mais où le trouver ? Le chambellan monta et descendit les escaliers, traversa les corridors et les salles, interrogea tout le monde, mais personne n'avait entendu parler du rossignol. Il revint dire à l'Empereur que c'était sans doute un conte de ces gens qui écrivent des livres. " Que Votre Majesté Impériale ne se fie pas à tout ce que l'on écrit: ce sont des contes à dormir debout et ce qu'on appelle la magie noire."

"Mais le livre où je l'ai lu," dit l'Empereur, "m'a été envoyé par le Tout-Puissant Empereur du Japon, par conséquent cela ne peut être un mensonge. Je veux entendre le rossignol, je lui accorde une très haute faveur, et je veux qu'il soit ici ce soir, sinon toute la Cour sera tapotée sur le ventre après avoir soupé."

"Tsing-pé," dit le chambellan; et il recommença sa course à travers les corridors et les salles, remonta et redescendit les escaliers, suivi par la moitié des courtisans, qui n'avaient pas la moindre envie de se faire tapoter sur le ventre après avoir soupé.

De tous côtés, on demanda le rossignol merveilleux, que connaissait le monde entier, sauf la Cour.

Enfin ils rencontrèrent dans la cuisine une petite fille très pauvre qui leur dit: "Le rossignol ? Mais bien sûr, je le connais! Pour sûr, il chante bien. J'ai la permission de porter tous les soirs à ma pauvre mère malade les restes de la table; elle demeure près du rivage et, lorsque je retourne chez nous et que je me repose dans la forêt, je l'entends chanter, le rossignol. J'en ai les larmes aux yeux, c'est comme si ma pauvre mère m'embrassait."

"Petite cuisinière," dit le chambellan, "je te ferai nommer cuisinière attitrée de la Cour et tu auras la permission de regarder manger l'Empe-

reur, si tu peux nous conduire auprès du rossignol, car il est convié pour ce soir."

Ils partirent pour la forêt où le rossignol chantait d'habitude; tout à coup on entendit beugler une vache.

" Ah! voilà! firent les courtisans. Quelle force étonnante dans un si petit oiseau! Je suis sûr de l'avoir déjà entendu!"

" Non, ce sont les vaches qui beuglent," dit la petite cuisinière. " Nous sommes encore loin de l'endroit."

Dans l'étang les grenouilles se mirent à coasser.

" Dieu que c'est beau!" dit le chapelain de la Cour: " je l'entends à présent, on dirait des petites cloches d'église."

" Non, ce sont les grenouilles," dit la petite cuisinière, " mais je pense que nous allons bientôt l'entendre." Et voilà que le rossignol se mit à chanter.

" C'est lui," dit la petite fille. " Écoutez! Écoutez! Regardez, le voilà!"

Et elle montra du doigt un petit oiseau gris dans les branches.

" Est-ce possible ?" dit le courtisan. " Jamais je ne me le serais figuré ainsi. A-t-il l'air commun! Il a certainement perdu ses couleurs en se voyant entouré par tant de grands personnages."

" Petit rossignol," appela à haute voix la petite cuisinière, " notre gracieux souverain désire que tu chantes devant lui."

“Avec le plus grand plaisir,” dit le rossignol, et, de plus belle, il se mit à chanter.

“On dirait des clochettes de verre,” dit le courtisan. “Et regardez donc comme il fait marcher son petit gosier. C’est curieux que nous ne l’ayons jamais entendu; il aura certainement un grand succès à la Cour.”

“Faut-il chanter encore une fois devant Sa Majesté?” demanda le rossignol, qui croyait que l’Empereur était là.

“Très honorable petit rossignol,” dit le courtisan, “j’ai le grand plaisir de vous convier pour ce soir à la fête de la Cour, où vous charmerez Sa Grâce Impériale par votre chant merveilleux.”

“Mon chant fait meilleur effet dans le bois,” dit le rossignol. Mais comme l’Empereur le désirait, il les accompagna volontiers.

Dans le château, on s’était donné bien du mal pour que tout fût joli. Les parquets et les murs de porcelaine étincelaient aux rayons de milliers de lampes d’or; les corridors étaient ornés des plus belles fleurs dont les petites clochettes tintaient par suite des courants d’air et du va-et-vient continuel. Impossible de se faire entendre!

Au milieu de la grande salle où l’Empereur était assis, on avait placé un perchoir en or pour le rossignol. Toute la Cour était là, et la petite cuisinière avait eu la permission de se tenir derrière

la porte, puisqu'elle avait été nommée "cuisinière impériale."

Toute la Cour était en grande tenue et tout le monde regardait le petit oiseau gris, auquel l'Empereur faisait de gracieux signes de tête.

Et le rossignol chanta si merveilleusement que les yeux de l'Empereur se remplirent de larmes qui lui coulaient le long des joues. A cette vue, le rossignol chanta encore mieux, et l'Empereur en fut ému jusqu'au fond du cœur. Il était si content qu'il voulait suspendre sa pantoufle d'or autour du cou du rossignol, mais le rossignol refusa, trouvant sa récompense déjà assez grande.

"J'ai vu des larmes dans les yeux de l'Empereur, cela vaut pour moi tous les trésors de la terre. Les larmes d'un Empereur ont une étrange puissance; Dieu sait que je suis richement récompensé!"

Et il recommença son chant adorable.

"C'est de la coquetterie la plus délicieuse," firent les dames de la Cour; et voulant imiter le rossignol, elles se mirent de l'eau dans la bouche pour faire des gouglous quand on leur adressait la parole; elles se croyaient ainsi de charmants rossignols.

Les valets de pied et les femmes de chambre firent annoncer qu'ils étaient contents eux aussi, ce qui n'est pas peu dire, car ces gens-là sont les plus difficiles à satisfaire.

Bref, le rossignol remporta un grand succès.

A partir de ce jour, il dut rester à la Cour. On lui donna une cage pour lui seul et la permission de se promener deux fois dans la journée et une fois dans la nuit. Douze domestiques l'accompagnaient, chacun le tenait par un fil de soie à la patte et tenait bon. Une promenade dans ces conditions n'avait rien de folâtre!

Dès lors, toute la ville parla de l'oiseau extraordinaire et quand deux personnes se rencontraient, l'une n'avait pas plus tôt prononcé: "Ro..." que l'autre se pâmait en achevant "...ssignol." Onze enfants de charcutiers furent baptisés: "Rossignol," mais aucun d'eux ne fut jamais capable d'émettre un traître son.

Un jour l'Empereur reçut un gros paquet sur lequel on avait écrit "Rossignol."

"Voilà probablement un nouveau livre sur notre oiseau célèbre," dit l'Empereur.

Mais ce n'était pas un livre; il trouva un petit objet d'art enfermé dans une boîte; c'était un rossignol artificiel, copié sur le vivant; seulement il était entièrement couvert de diamants, de saphirs et de rubis. Quand on remontait le mécanisme, il se mettait aussitôt à chanter un des morceaux que chantait le vrai rossignol et l'on voyait remuer sa queue étincelante d'or et d'argent. Un petit ruban, autour de son cou, portait l'inscription suivante: "Le rossignol de l'Empereur du Japon

est pauvre, comparé à celui de l'Empereur de Chine."

"C'est superbe!" fit tout le monde; et celui qui avait apporté l'oiseau artificiel reçut immédiatement le titre de: Grand-Introducteur-Impérial-de-Rossignol.

"On va les faire chanter ensemble; cela fera un duo merveilleux!"

Et on les fit chanter ensemble, mais le duo ne marchait pas du tout, car le vrai rossignol chantait librement, à sa manière, tandis que l'oiseau artificiel suivait les mouvements des cylindres.

"La faute n'en est pas à lui," dit le chef d'orchestre de la Cour; "il chante parfaitement en mesure, on le dirait formé à mon école." On le fit donc chanter seul. Il obtint un aussi vif succès que le véritable rossignol, sans compter qu'il plaisait bien davantage aux yeux, car il brillait autant que les bijoux des dames de la Cour.

Trente-trois fois de suite, il chanta le même morceau sans se fatiguer. On n'aurait pas mieux demandé que de l'entendre encore, mais l'Empereur trouva que c'était au vrai rossignol de chanter... Mais où était-il ? Personne n'avait remarqué qu'il s'était envolé par la fenêtre pour regagner sa verte forêt.

"Qu'est-ce que cela signifie ?" dit l'Empereur. Et tous les courtisans dirent avec indignation que le rossignol était un animal bien ingrat. "Heu-

reusement que le meilleur des deux nous reste," dirent-ils, et ils se firent répéter le même morceau pour la trente-quatrième fois, mais ils ne le savaient pas encore tout à fait, car il était très difficile.

Le chef d'orchestre fit de grands éloges de l'oiseau qu'il trouva bien supérieur au rossignol véritable, non seulement comme extérieur, mais comme mécanisme intérieur. "Car, voyez-vous, Messeigneurs, et vous la première, Majesté Impériale, chez le rossignol on n'est jamais sûr de ce qui va venir, tandis que chez l'oiseau artificiel tout est réglé à l'avance; c'est ainsi et cela sera toujours ainsi. On peut le démonter et le remonter, voir jusqu'où peut atteindre le génie de l'homme, comment sont disposés les cylindres et de quelle manière ils fonctionnent!"

"C'est tout à fait notre avis," dirent tous les courtisans; et le dimanche suivant, le chef d'orchestre eut l'autorisation de montrer l'oiseau mécanique au peuple, pour qu'il l'entendît à son tour. Le peuple était transporté de joie, autant que s'il se fût grisé de thé, ce qui est tout à fait chinois. "Oh! Oh!" firent-ils, levant l'index et hochant la tête; mais les pauvres pêcheurs qui avaient entendu le véritable rossignol, disaient: "Oui, cela ressemble, c'est beau, mais il y manque un je ne sais quoi."

Le véritable rossignol fut banni de la ville et de l'empire.

Auprès du lit de l'Empereur, l'oiseau artificiel eut sa place d'honneur sur un coussin de soie ; autour de lui étaient disposés une foule de cadeaux en or et en pierreries. Il portait à présent le titre de : " Grand-Chanteur de la table de nuit impériale," classé numéro un du premier rang à gauche, côté que l'Empereur estimait le plus important, vu la place du cœur ; car le cœur se trouve à gauche, même chez un Empereur. Et le chef d'orchestre composa sur l'oiseau artificiel vingt-cinq volumes filandreux et savants, hérissés des mots chinois les plus difficiles ; tout le monde prétendait les avoir lus et compris, pour ne pas s'exposer à être rangé parmi les sots et à se faire tapoter sur le ventre.

Les choses restèrent telles pendant toute une année.

L'Empereur, la Cour et tout le reste des Chinois savaient par cœur chaque petit glou-glou de l'oiseau artificiel, ils suivaient son chant sans peine, et c'était justement ce qui en faisait le charme. Du dernier gavroche de la rue jusqu'à l'Empereur, tout le monde chantait : " Zi, zi, glou, glou, glou ! " C'était on ne peut plus amusant !

Mais un soir que l'oiseau chantait de son mieux et que l'Empereur l'écoutait dans son lit, on entendit tout à coup quelque chose qui fit " crac " dans l'oiseau ; toutes les roues prirent le galop et la musique s'arrêta net.

L'Empereur sauta de son lit et fit appeler le médecin ordinaire, mais qu'y pouvait-il ? Ensuite on fit venir l'horloger, qui réussit en effet, après des bavardages sans fin et un examen des plus minutieux, à réparer l'oiseau tant bien que mal ; seulement il déclara qu'il fallait beaucoup le ménager, parce que les ressorts étaient usés et impossibles à remplacer. Quelle désolation ! On n'osait faire chanter l'oiseau artificiel, qu'une seule fois par an, et cette fois même était presque de trop.

A chacune de ces solennités, le chef d'orchestre faisait un petit discours, rempli de mots archidifficiles, pour démontrer que le chant était aussi parfait qu'auparavant.

Cinq années s'étaient écoulées, lorsque tout le pays fut plongé dans un deuil profond.

L'Empereur, qui était très aimé de son peuple, tomba si malade qu'on le crut près de mourir. Déjà on avait désigné son successeur, et le peuple se rassemblait devant le château, en demandant au chambellan des nouvelles de l'Empereur.

"Peuh !" fit le chambellan, en secouant la tête.

L'Empereur, pâle et glacé, était étendu dans son lit magnifique; toute la Cour le croyait mort et s'empressait d'aller saluer le nouvel Empereur. Les valets de pied couraient colporter la nouvelle et les femmes de chambre donnèrent un thé. On avait posé des tapis dans tous les corridors et dans

toutes les salles pour étouffer le bruit des pas. Un profond silence régnait dans tout le palais.

Or, l'Empereur n'était pas mort. Pâle et froid, il reposait dans son grand lit aux rideaux de velours, ornés de glands d'or; à travers une fenêtre ouverte, la lune éclairait de ses rayons l'Empereur et l'oiseau artificiel.

Le pauvre Empereur pouvait à peine respirer, quelque chose lui oppressait la poitrine; il ouvrit les yeux et vit que c'était la Mort. Elle s'était mise la couronne impériale sur la tête ; d'une main, elle tenait le sabre d'or et de l'autre, le beau drapeau. Tout autour, dans les plis des grands rideaux de velours, il aperçut des têtes bizarres, quelques-unes effroyables, d'autres douces et charmantes. C'étaient toutes les mauvaises et toutes les bonnes actions de l'Empereur, qui venaient assister à son agonie.

"Te souviens-tu de ceci ? Te souviens-tu de cela ?" disaient-elles tout bas, l'une après l'autre, et elles lui racontaient tant de choses qu'une sueur froide lui mouillait le front.

"Je ne m'en suis jamais rendu compte," dit l'Empereur. "De la musique ! De la musique ! Qu'on apporte la grosse caisse chinoise, pour que je n'entende plus tout ce qu'elles disent." Et les têtes continuaient à parler, et à tout ce qu'elles disaient, la Mort faisait un hochement de tête, à la manière des Chinois.

“De la musique, de la musique!” cria l’Empereur.” Chante, petit oiseau bien-aimé, chante! Je t’ai donné de l’or et des bijoux, je t’ai mis ma pantoufle d’or autour du cou, chante, mais chante donc!”

Mais l’oiseau restait muet, personne n’étant là pour le remonter. Cependant, la Mort regardait toujours l’Empereur de ses grandes orbites vides. Le silence se fit de plus en plus effrayant. Tout-à-coup, près de la fenêtre, un chant ravissant se fit entendre: c’était le petit rossignol véritable qui, apprenant la maladie de l’Empereur, était venu lui chanter espoir et consolation. A mesure qu’il chantait, les fantômes pâlissaient de plus en plus, le sang circulait plus rapide dans le corps affaibli de l’Empereur, et la Mort elle-même, attentive, murmurait: “Continue, petit rossignol, continue.” “Oui, si tu veux me donner le sabre d’or, si tu veux me donner la riche bannière; oui, si tu veux me donner la couronne impériale!”

Et pour chaque chanson, la Mort donnait un joyau, et toujours le rossignol continuait à chanter. Il chanta les charmes du paisible cimetière où fleurissent les roses blanches, où le sureau exhale son doux parfum, où le vert gazon est mouillé des larmes des survivants; et la Mort fut prise du désir de revoir son jardin et s’évanouit par la fenêtre comme un brouillard blanc et froid.

“Merci, merci,” dit l’Empereur, “merci, cher petit oiseau béni, merci, je te reconnais. C’est toi

que j'ai banni de ma ville et de mon empire et qui néanmoins, par tes douces mélodies, viens chasser de mon lit les fantômes effrayants et qui éloigne la Mort de mon cœur. Comment pourrai-je jamais te récompenser ? "

" Tu m'as déjà récompensé," dit le rossignol, " j'ai vu des larmes dans tes yeux, la première fois que j'ai chanté devant toi, jamais je ne l'oublierai! Ce sont là des trésors qui réchauffent l'âme et le cœur d'un chanteur. Mais tâche maintenant de reposer, je t'endormirai de mon chant."

Et pendant qu'il chantait, l'Empereur s'endormit doucement, d'un sommeil calme et bienfaisant.

Quand il se réveilla frais et dispos, le soleil brillait à travers les fenêtres. Aucun de ses serviteurs n'était revenu auprès de lui le croyant mort; seul, le rossignol chantait toujours.

" Reste toujours auprès de moi," dit l'Empereur, " tu chanteras quand il te plaira et je briserai en mille miettes l'oiseau artificiel."

" N'en fais rien," dit le rossignol, " garde-le, il a fait le bien qu'il a pu! Quant à moi, je ne puis faire mon nid au château, mais permets-moi de revenir quand il me plaira. Le soir, je chanterai sur la branche, près de ta fenêtre, pour te réjouir le cœur et pour éveiller ta pensée; je chanterai les bonheurs et les souffrances de la vie, je chanterai le bien et le mal que ton entourage te cache; le petit oiseau voltige partout, il voit le pauvre

pêcheur et le paysan, ainsi que tous ceux qui vivent éloignés de toi et de ta Cour! J'aime ton cœur plus que ta couronne et cependant elle est entourée d'une auréole de sainteté! Je viendrai et je chanterai pour toi. Promets-moi seulement une chose!"

"Tout ce que tu voudras," répondit l'Empereur, debout dans son costume impérial qu'il avait revêtu tout seul, et pressant sur son cœur le sabre d'or massif.

"Promets-moi seulement de ne dire à personne que tu as un petit oiseau qui te dit tout; les choses n'en iront que mieux."

Et le rossignol s'envola.

Les serviteurs entrèrent pour voir une dernière fois leur Empereur qu'ils croyaient mort; ils s'arrêtèrent, bouche bée...

"Bonjour!" leur dit l'Empereur.

LES FLEURS DE LA PETITE IDA

“Mes pauvres fleurs sont toutes mortes,” dit la petite Ida. “Elles étaient si belles, hier soir et maintenant les voilà toutes fanées! Comment cela se fait-il ?” demanda-t-elle à l’étudiant, qui était assis sur le canapé. Elle l’aimait beaucoup, car il racontait de si jolies histoires et découpait de si drôles d’images: des cœurs, dans lesquels dansaient de petites dames, des fleurs, de grands châteaux dont on pouvait ouvrir les portes. “Oh! le joyeux compagnon!”

“Pourquoi les fleurs ont-elles si mauvaise mine aujourd’hui ?” demanda-t-elle de nouveau en lui montrant un bouquet tout fané.

“Je vais te dire ce qu’elles ont,” dit l’étudiant. “Les fleurs sont allées au bal cette nuit, c’est pourquoi elles ont l’air brisé!”

“Mais les fleurs ne savent pas danser!” dit la petite Ida.

“Mais si,” répliqua l’étudiant: “Tandis qu’il fait nuit et que nous dormons, elles se mettent à sautiller gaiement ; elles donnent un bal presque toutes les nuits!”

“Est-ce que les enfants peuvent y aller ?”

“Bien sûr,” dit l’étudiant, “les tout petits enfants, petites pâquerettes et petits muguets!”

“Où dansent les plus belles fleurs ?” demanda la petite Ida.

“Tu as été souvent hors des portes de la ville, voir le grand château où le roi demeure en été, et son merveilleux jardin tout rempli de fleurs ? Tu y as bien vu les cygnes, qui viennent à toi quand tu veux leur jeter du pain. C’est là, je t’en réponds, qu’il y a un beau bal!”

“J’y étais hier avec ma mère!” dit Ida, mais les arbres avaient perdu toutes leurs feuilles, et il n’y avait plus une seule fleur! où sont-elles ? Cet été j’en ai tant vu!”

“Elles sont au château,” dit l’étudiant. Sais-tu bien que dès que le roi et toute la Cour rentrent en ville, toutes les fleurs courent vite s’installer au château où elles s’en donnent à cœur-joie. Ah! si tu voyais cela! Les deux plus belles roses viennent s’asseoir sur le trône et jouent au roi et à la reine. Toutes les crêtes de coq rouges se rangent des deux côtés et s’inclinent profondément : ce sont les chambellans. Ensuite viennent de jolies fleurs de toutes les espèces et on donne un grand bal. Les violettes bleues font les jeunes aspirants de marine et dansent avec les crocus et les jacinthes, en les appelant: “Mesdemoiselles.” Les tulipes et les grands lis jaunes sont les vieilles da-

mes, qui veillent à ce que l'on danse gentiment et que tout se passe de façon convenable."

"Mais," demanda la petite Ida, "est-ce qu'il n'y a personne qui se fâche, parce que les fleurs dansent au château du roi ?

"Personne ne sait au juste ce qui se passe," dit l'étudiant. "Il y a bien le vieux concierge, qui vient quelquefois la nuit faire sa ronde, son gros trousseau de clefs à la main; mais dès que les fleurs entendent le cliquetis des clefs, elles ne soufflent plus mot, se cachent derrière les grandes portières et ne laissent passer que la tête: "Je sens qu'il y a des fleurs par ici!" dit le vieux concierge, mais il ne peut les voir.

"Que c'est amusant," dit la petite Ida en battant des mains; "mais moi, est-ce que je ne pourrais pas les voir danser ?"

"Si," répondit l'étudiant. "La prochaine fois que tu retourneras au château, n'oublie pas de regarder par la fenêtre; tu les verras certainement. C'est ce que j'ai fait aujourd'hui et j'ai aperçu, étendue sur le canapé, une grande jonquille jaune, qui s'imaginait être une dame d'honneur!"

Est-ce que les fleurs du jardin botanique peuvent y aller aussi ? Peuvent-elles faire ce long trajet ?"

"Bien sûr!" dit l'étudiant, "car elles peuvent voler, quand elles le veulent bien. Tu as bien vu les beaux papillons rouges, jaunes et blancs : on

dirait presque des fleurs, et c'est précisément ce qu'ils ont été. Les fleurs se sont un jour élancées de leurs tiges en faisant battre les pétales comme de petites ailes et elles se sont envolées. Comme elles se sont très bien comportées, on leur a donné la permission de voler aussi pendant le jour, de ne pas rentrer chez elles pour rester immobiles sur leurs tiges et peu à peu les pétales se sont changés en véritables ailes; tu as bien vu ça! Or, il se peut très bien que les fleurs du jardin botanique ne soient jamais allées au château du roi et qu'elles ignorent totalement qu'on s'y amuse si bien la nuit. Écoute, je vais te dire quelque chose, qui étonnera beaucoup le professeur de botanique, qui habite à côté; tu le connais bien, n'est-ce pas? Quand tu iras te promener dans son jardin, tu raconteras à une des fleurs qu'il y a grand bal au château, elle le dira aux autres et elles s'envoleront toutes. Alors si le professeur descend dans son jardin, il n'y trouvera pas une seule fleur et il ne saura pas du tout ce qu'elles sont devenues."

"Mais comment la fleur pourra-t-elle le dire aux autres? Les fleurs ne savent pas parler!"

"Non, c'est vrai!" répondit l'étudiant, "mais elles font de la pantomime! Tu as bien vu, quand il y a un peu de vent, que les fleurs s'agitent et mettent en mouvement leurs feuilles: pour elles c'est aussi clair que pour nous la parole!"

“Est-ce que le professeur comprend leur pantomime,” demanda Ida.

“Mais certainement ! Un matin il a vu une grosse ortie faire des signes avec ses feuilles à un magnifique œillet rouge; elle disait: “Tu es trop mignon, je t’adore!” Mais le professeur n’aime pas entendre parler de ces choses-là et il a frappé l’ortie sur les feuilles qui sont ses doigts à elle, seulement il s’est piqué, et depuis lors il n’ose plus toucher aux orties.”

“Que c’est amusant!” dit la petite Ida en éclatant de rire.

“Comment peut-on remplir la tête d’un enfant de pareilles choses,” dit le maussade conseiller d’État, qui était venu s’asseoir sur le canapé; il n’aimait pas l’étudiant, et il bougonnait toujours, quand il le voyait découper ses petites images drôlatiques: tantôt un bonhomme pendu au gibet, tenant un cœur à la main: c’était le voleur de cœurs; tantôt une vieille sorcière, montée sur un balai et promenant son mari sur le bout de son nez; le conseiller ne pouvait souffrir ces fantaisies et répétait sans cesse: “Est-il permis de bourrer la tête d’un enfant de pareilles billevesées ! C’est stupide!”

Mais la petite Ida trouvait très amusant ce que l’étudiant lui racontait sur ses fleurs, et elle y pensait beaucoup. Les fleurs qui penchaient la tête, parce qu’elles étaient fatiguées d’avoir trop dansé la nuit, devaient sûrement être souffrantes.

Elle les emporta près des autres jouets qui se trouvaient sur une jolie petite table, dont le tiroir contenait tous ses petits trésors. Sophie, sa poupée, dormait tranquillement dans son joli petit lit, mais Ida lui dit: “Il faut absolument que tu te lèves, Sophie, et que tu te contentes du tiroir, pour cette nuit, les pauvres fleurs sont malades et elles ont besoin de ton lit pour bien se reposer, cela les guérira peut-être!” Elle prit alors la poupée qui avait l’air très contrariée d’être obligée de céder son lit.

Ida posa les fleurs dans le lit de la poupée, borda bien les couvertures et leur dit de se tenir tranquilles et qu’elle leur ferait du thé: de cette façon elles pourraient guérir vite et se lever le lendemain; puis elle tira bien les rideaux pour que le soleil ne leur donnât pas dans les yeux.

Pendant toute la soirée, elle ne put s’empêcher de penser à tout ce que lui avait raconté l’étudiant et avant de se coucher elle alla regarder derrière les rideaux de la fenêtre, où se trouvaient les belles fleurs de sa maman, les jacinthes et les tulipes, et elle leur dit tout bas: “Je sais bien que vous irez au bal cette nuit!” Mais les fleurs firent semblant de ne rien entendre, pas une seule feuille ne remua; mais, quand même, la petite Ida savait très bien à quoi s’en tenir.

Une fois au lit, elle resta longtemps éveillée, pensant combien ce devait être joli de voir danser

les belles fleurs au château du roi... “Je me demande, si mes fleurs y ont réellement été ?” Mais peu après elle s’endormit. Dans la nuit elle se réveilla, elle avait rêvé des fleurs, de l’étudiant et du conseiller qui se fâchait parce qu’il lui remplissait la tête de billevesées. Tout était tranquille dans la chambre où dormait Ida, une veilleuse brûlait sur la table et papa et maman dormaient.

“Je voudrais bien savoir si mes fleurs sont encore dans le lit de Sophie ?” se dit-elle. Elle se souleva à demi et regarda vers la porte entrebaillée, derrière laquelle étaient les fleurs et tous ses jouets. Elle prêta l’oreille et il lui sembla entendre jouer du piano, mais si doucement, si bien, qu’elle n’avait jamais entendu rien de pareil.

“Voilà pour sûr mes fleurs qui dansent,” dit-elle, “oh ! que je voudrais les voir,” mais elle n’osa pas se lever, pour ne pas réveiller son père et sa mère : “Oh ! que je voudrais qu’elles entrent ici,” dit-elle, mais les fleurs ne vinrent pas et la musique continuait toujours, si douce et si belle qu’elle n’y tînt plus ; c’était trop joli. Elle se glissa hors de son petit lit, marcha sur la pointe des pieds jusqu’à la porte, jeta un coup d’œil dans le salon. Non ! que ce qu’elle y vit était amusant !

Il n’y avait point de veilleuse, mais tout de même, il y faisait clair ; les rayons de la lune tombaient jusqu’au milieu de la chambre ; on y voyait presque comme en plein jour. Toutes les tulipes

et les jacinthes étaient debout sur deux longues rangées; pas une n'était restée à la fenêtre, où les pots se trouvaient vides. Toutes les fleurs dansaient gentiment ensemble et se tenaient gracieusement par leurs longues feuilles pour faire la ronde. Au piano était assis un grand lis jaune qu'Ida avait certainement vu l'été précédent, car elle se rappelait bien que l'étudiant avait dit : "C'est étonnant comme il ressemble à Mlle Line!" Tout le monde s'était moqué de lui, mais maintenant Ida lui trouvait vraiment une certaine ressemblance avec la demoiselle en question. La fleur avait la même façon de se tenir au piano et de marquer la mesure, en penchant sa longue face jaune, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Personne ne s'aperçut de la présence de la petite Ida.

Elle vit un grand crocus bleu s'élancer sur la table où se trouvaient les jouets et aller tout droit ouvrir les rideaux du lit de poupées; les fleurs malades se levèrent aussitôt et firent signe qu'elles aussi voulaient être de la partie. Le vieux ramoneur, à la lèvre fendue, se leva pour saluer les jolies fleurs qui n'avaient plus l'air malade du tout; elles descendirent lestement et se mirent à gambader avec les autres.

Tout à coup quelque chose tomba de la table. Ida vit que c'était le faisceau de verges, qu'elle avait reçu pour le mardi gras. Il venait de sauter à terre. Après tout, n'était-il pas lui aussi de la

famille, à cause des fleurs de papier dont il était orné. D'ailleurs il ne manquait pas d'agrément; tout en haut était fixée une petite poupée en cire coiffée d'un chapeau à larges bords, tout pareil à celui du conseiller. Monté sur ses trois jambes en bois rouge, il sauta au beau milieu des fleurs et se mit à danser la mazurka, en marquant fortement la mesure: les autres fleurs ne pouvaient en faire autant à cause de leur légèreté.

Tout à coup, la poupée en cire s'allongea démesurément et tournant sur elle-même, elle cria à tue-tête : " Comment peut-on remplir la tête d'un enfant de pareilles billevesées ? C'est stupide!" Elle était tout le portrait du conseiller, avec son grand chapeau, son teint jaune et son air grognon; mais les fleurs en papier cinglèrent si bien ses jambes maigres, qu'elle se recroquevilla et redevint la petite poupée en cire. C'était si drôle à voir que la petite Ida ne put s'empêcher de rire. Le faisceau continua sa danse et le conseiller eut beau s'allonger ou se raccourcir, force lui fut de le suivre. Alors les autres fleurs, surtout celles qui avaient couché dans le lit de poupée, demandèrent grâce pour lui, et le faisceau finit par se tenir tranquille. En ce moment on entendit fortement frapper dans le tiroir où Sophie, la poupée d'Ida, était couchée parmi beaucoup d'autres jouets. Le ramoneur courut à la table, s'y coucha à plat ventre et réussit à entr'ouvrir

le tiroir. Sophie se leva et regarda tout étonnée autour d'elle: "Il y a donc bal par ici," dit-elle, "pourquoi ne m'a-t-on pas avertie ?"

"Veux-tu danser avec moi," dit le ramoneur.

"Le beau danseur," fit-elle dédaigneusement en lui tournant le dos. Elle s'assit sur le tiroir pensant qu'une des fleurs viendrait l'inviter à danser, mais personne ne vint, elle eut beau tousser, "hum, hum," personne n'y fit attention. Le ramoneur se mit à danser tout seul et ne s'en tira pas mal du tout. Aucune des fleurs ne faisant mine de la voir, Sophie se laissa choir sur le plancher; aussitôt toutes les fleurs s'empressèrent auprès d'elle pour demander si elle s'était fait mal et se montrèrent très aimables, surtout celles qui avaient couché dans son lit; mais comme elle n'avait pas le moindre mal, les fleurs d'Ida la remercièrent de lui avoir cédé son lit, la cajolèrent et l'emmenèrent danser au milieu de la salle, à l'endroit où la lune éclairait le mieux; toutes les autres fleurs faisaient cercle autour d'elles. Sophie était ravie et leur dit qu'elles pouvaient garder son lit, qu'elle se contenterait très bien du tiroir.

Mais les fleurs répondirent: "Nous te remercions mille fois, mais nous n'avons plus que jusqu'à demain à vivre; seulement dis à la petite Ida qu'elle nous enterre dans le jardin où est enterré le petit canari, alors nous refleurirons l'été prochain plus belles que jamais.

“ Ah non, vous n’allez pas mourir,” dit Sophie, en les embrassant. A ce moment la porte du salon s’ouvrit et un grand cortège de fleurs magnifiques entra en dansant. Ida ne pouvait comprendre d’où elles venaient, c’étaient sûrement des fleurs du jardin du roi ! Deux roses superbes, des petites couronnes d’or sur la tête, s’avancèrent les premières : c’étaient le roi et la reine ; elles étaient suivies de belles giroflées et de jolis œillets qui saluaient de tous côtés, et escortées d’une musique, formée de grosses pivoines et de pavots qui soufflaient si fort dans les cosses de pois, qu’ils avaient la figure cramoisie. Les jacinthes bleues et les petits perce-neige sonnaient comme des clochettes d’argent, c’était vraiment une musique extraordinaire ! nombre d’autres fleurs suivaient, violettes bleues, pâquerettes, marguerites roses et muguets ; elles dansèrent toutes et s’embrassèrent les unes les autres ; c’était charmant à voir.

A la fin les fleurs se dirent toutes bonne nuit et la petite Ida se glissa dans son lit où elle rêva de tout ce qu’elle avait vu.

Le lendemain matin elle courut de suite à la petite table voir si ses fleurs y étaient encore, elle écarta les rideaux : toutes y étaient, mais bien plus fanées qu’hier. Sophie était couchée dans le tiroir où Ida l’avait placée, elle avait l’air encore toute endormie.

“Te rappelles-tu ce que tu avais à me dire ?” dit la petite Ida, mais Sophie ne fit pas mine de comprendre et ne souffla mot.

“Tu n’es pas gentille,” dit Ida, “et pourtant toutes les fleurs ont dansé avec toi.” Elle prit une petite boîte en carton, décorée de jolis oiseaux et y déposa les fleurs. Cela vous fera un beau cercueil, dit-elle, et plus tard, quand mes cousins norvégiens viendront, ils m’aideront à vous enterrer dans le jardin pour que vous puissiez refleurir l’année prochaine plus belles que jamais.”

Les cousins norvégiens, Adolphe et Jean, étaient deux robustes gaillards à qui leur père avait fait cadeau de deux arbalètes neuves: ils les avaient apportées pour les montrer à Ida. Elle leur raconta l’histoire des pauvres fleurs mortes, et les invita à assister à l’enterrement. Ces deux garçons marchaient devant, l’arbalète sur l’épaule et Ida suivait, portant la jolie boîte avec les fleurs. Dans le jardin on creusa une petite fosse, Ida donna un dernier baiser aux fleurs, avant de déposer la boîte en terre; et, faute de fusils et de canons, Adolphe et Jean tirèrent des coups d’arbalète sur la tombe.

LA PRINCESSE SUR UN POIS

Il y avait une fois un prince, qui voulait épouser une princesse, mais une princesse véritable. Il fit donc le tour du monde entier pour en trouver une; les princesses ne manquaient certes pas, mais il n'était jamais tout à fait sûr qu'elles fussent véritables; toujours il y avait quelque chose qui clochait.

Il revint donc tout triste chez lui, car il aurait tant voulu trouver sa princesse.

Un soir, il faisait un temps affreux ; l'orage grondait, le ciel était sillonné d'éclairs et la pluie tombait à torrents; c'était épouvantable ! Quelqu'un frappa à la porte du château et le vieux roi descendit ouvrir lui-même.

C'était une princesse qui était devant la porte. Mais grand Dieu, de quoi avait-elle l'air!

L'eau ruisselait de ses cheveux et de ses vêtements, entrait par la pointe de ses souliers et sortait par le talon; néanmoins, elle se donna pour une princesse véritable.

" C'est ce que nous saurons bientôt," pensa la vieille reine; et, sans rien dire, elle entra dans la

chambre à coucher, défit entièrement le lit et mit un pois, tout au fond. Elle prit ensuite vingt matelas, qu'elle étendit sur le pois et encore vingt édredons qu'elle entassa par-dessus les matelas.

C'était la couche qu'elle destinait à la princesse. Le lendemain matin, on lui demanda comment elle avait dormi.

"Horriblement mal," répondit la princesse, "je n'ai presque pas fermé l'œil! Dieu sait ce qu'il pouvait y avoir dans ce lit! J'étais couchée sur quelque chose de tellement dur, que j'en ai des bleus sur tout le corps. C'était on ne peut plus horrible."

A cette réponse, ils reconnurent que c'était une princesse véritable, puisqu'elle avait senti le pois à travers vingt matelas et vingt édredons. Il n'y avait qu'une princesse véritable pour avoir la peau aussi délicate.

Le prince la prit pour femme, car il savait maintenant qu'il épousait une princesse véritable. Et le pois fut exposé au musée, où on le montre encore... à moins que quelqu'un ne l'ait emporté.

Et voilà ce qu'on peut appeler une histoire véritable!

LE SAPIN

Bien loin, au beau milieu de la forêt, il y avait un joli petit sapin, bien placé, bien exposé à l'air et au soleil et entouré de ses camarades, pins et sapins, tous beaucoup plus grands que lui. Mais le petit sapin avait tellement hâte de grandir, qu'il ne pensait ni au beau soleil, ni au bon air frais; il ne se souciait pas des petits paysans qui bavardaient autour de lui, en faisant la cueillette des fraises et des framboises; souvent ils en ramassaient une pleine écuelle et s'asseyaient près du petit arbre, pour enfiler les fraises avec des brins de paille: "Oh! qu'il est mignon, le petit sapin!" disaient-ils, mais le sapin faisait la sourde oreille.

L'année suivante, il avait une longue pousse nouvelle et, l'année d'après, une bien plus longue encore, car vous savez que l'âge des sapins se reconnaît au nombre de pousses.

"Oh! que je voudrais être aussi grand que les autres!" soupirait le petit arbre. "J'étendrais alors mes branches au loin, et je regarderais le vaste monde, du haut de mon sommet! Les oiseaux viendraient faire leur nid dans mes branches et,

au souffle du vent, je me balancerais avec autant de dignité que les autres."

Ni le soleil, ni les oiseaux, ni les nuages roses qui, soir et matin, passaient au-dessus de sa tête, ne lui faisaient plaisir.

En hiver, quand la neige couvrait la terre de sa blancheur étincelante, un lièvre le franchissait souvent d'un bon, le pauvre petit sapin...

Ah! que c'était vexant! Mais déjà, le troisième hiver, le lièvre était obligé de passer à côté.

"Oh! grandir! grandir toujours! prendre de l'âge et de l'importance! Il n'y a que cela de beau au monde," pensait l'arbre.

En automne, les bûcherons venaient abattre quelques-uns des plus grands arbres; cela se répétait tous les ans. Le jeune sapin, qui avait déjà une belle taille, se sentit frissonner en entendant craquer et tomber ses grands frères. Dépouillés de leurs branches, ils avaient l'air tout nus, si minces et si maigres qu'on avait de la peine à les reconnaître. Ensuite, ils furent chargés sur des charrettes et emportés par des chevaux hors de la forêt.

Où allaient-ils ? Quel sort les attendait ?

Au printemps, quand venaient l'hirondelle et la cigogne, le petit sapin leur demandait: "Ne savez-vous pas où on les a transportés ? ne les avez-vous pas rencontrés ?"

Les hirondelles ne savaient rien, mais la cigogne fit un signe de tête entendu et répondit: "Je crois

le savoir. En revenant de l'Égypte, j'ai rencontré quantité de navires neufs, avec de grands mâts superbes: je suis persuadé que c'étaient eux, car ils embaumaient le sapin; je puis vous dire bien des choses aimables de leur part. Je vous garantis qu'ils portaient hautainement la tête.

"Oh! que ne suis-je assez grand pour traverser ainsi la mer! Dites-moi un peu, comment est-elle cette mer ? à quoi ressemble-t-elle ?"

"Ce serait trop long à t'expliquer," dit la cigogne en s'éloignant.

"Réjouis-toi de ta jeunesse," dirent les rayons de soleil, "réjouis-toi de ta jeune sève vigoureuse qui te permet de te développer librement au grand air."

Et le vent le caressait, et la rosée le baignait de ses larmes, mais le sapin ne comprenait pas.

A l'approche de la Noël, un certain nombre de jeunes arbres furent abattus, des arbres souvent plus petits que notre sapin, qui jour et nuit ne pensait qu'à partir. Ces jeunes arbres, justement les plus beaux, ne furent pas dépouillés de leurs branches, ils furent chargés sur des charrettes et emportés par des chevaux hors de la forêt.

"Où vont-ils ?" demanda le petit sapin. "Ils ne sont pas plus grands que moi, il y en avait même un beaucoup plus petit! Pourquoi leur laissait-on toutes leurs branches, où les emportait-on ?"

“Nous le savons ! Nous le savons !” gazouillaient les moineaux. “Là-bas, dans la ville, nous avons regardé par les fenêtres ! Nous savons où on les emporte. On ne peut se faire une idée de la richesse qui les attend ! Nous avons vu qu’on les plantait au beau milieu d’une pièce bien chauffée et qu’on les garnissait de toutes sortes de belles choses, de pommes dorées, de pain d’épice, de jouets et de bougies par centaines.”

“Et ensuite ?...” demanda le petit sapin frémissant de toutes ses branches. “Et ensuite, que se passe-t-il ?”

“Nous n’en savons pas davantage ; c’était merveilleux !” répondirent les moineaux.

“Qui sait ? ma destinée sera peut-être aussi brillante !” pensa l’arbre, transporté de joie. “Cela vaut encore mieux que de traverser l’océan. Je meurs d’envie de m’en aller ! Qu’il me tarde que la Noël revienne ! Maintenant, je suis grand et formé comme ceux qu’on a coupés l’année dernière. Oh ! comme je voudrais être déjà sur la charrette, dans le salon bien chauffé, entouré de toutes ces splendeurs ! Et ensuite ?... Ensuite viendra quelque chose d’encore mieux, d’encore plus beau ; sans cela, à quoi servirait de me garnir si richement ? Il doit se passer quelque chose d’encore plus merveilleux, mais quoi ? Je souffre, je languis, je ne sais ce que j’ai.”

“Réjouis-toi,” lui dirent l’air et les rayons de soleil, “réjouis-toi de ta belle jeunesse au grand air, en liberté!”

Mais le sapin ne se réjouissait pas; il ne pensait qu’à grandir, grandir toujours. Hiver et été, il restait vert, d’un beau vert foncé, et les passants disaient: “Oh! le bel arbre!” Aussi, à la Noël suivante, fut-il le premier abattu.

La hache le traversa de part en part et l’arbre tomba à terre avec un gros soupir, avec une faiblesse, une douleur, qui ne laissait nulle place au bonheur rêvé; il était triste de se séparer de l’endroit qui l’avait vu naître, et il savait bien qu’il ne reverrait plus jamais ses chers camarades, les fleurs et les buissons qui l’entouraient, même pas les petits oiseaux peut-être; décidément le départ manquait d’agrément!

Le sapin ne revint à lui que dans une cour, où il fut déballé avec les autres arbres et où il entendit un monsieur déclarer: “Celui-ci est superbe! Nous le prenons!”

Deux domestiques en livrée portèrent le sapin dans une grande et belle salle. Des portraits étaient suspendus aux murs, et de grands vases en porcelaine de Chine, au couvercle orné de lions, étaient posés sur le grand poêle de faïence. Sur des fauteuils et des canapés recouverts de damas de soie et sur de grandes tables, s’entassaient des livres d’images et des jouets pour des centaines

et des centaines de francs, au dire des enfants, du moins. Le sapin fut planté dans un baquet rempli de sable, mais personne ne pouvait voir que c'était un baquet, car on l'avait recouvert d'une étoffe verte et posé sur un grand tapis bariolé. Le sapin frémissait d'impatience. Qu'allait-il se passer? Les domestiques et les demoiselles de la maison circulaient autour de lui, le garnissant de petits filets en papier de couleur remplis de bonbons. Des pommes et des noix dorées pendaient aux branches comme si elles y avaient poussé et des centaines de bougies rouges, blanches et bleues y furent piquées. Des poupées, qu'on aurait prises pour des enfants vivants — le sapin n'en avait jamais vu de pareilles — se balançaient dans le feuillage et, tout au sommet, on fixa une grande étoile dorée. C'était superbe, prodigieux!

"Ce soir," dirent-ils, "ce soir, il sera magnifique!"

"Oh!" pensa l'arbre, "je voudrais que ce fût déjà le soir et que les bougies fussent allumées. Qui sait ce qui va se passer ? Les arbres de la forêt viendront-ils me voir et les moineaux regarderont-ils par la fenêtre ? Vais-je prendre racine ici ? et rester ainsi paré, hiver et été ?"

Ah oui! Il y était bien!

Son impatience lui donnait un "mal d'écorce" fou, et c'est aussi mauvais pour un arbre d'avoir mal à l'écorce, que pour nous d'avoir mal à la tête.

Enfin on alluma les bougies. Quelle splendeur, quel éclat! L'arbre en frémissait de toutes ses branches, de sorte qu'une bougie enflamma son feuillage: "Oh! la cuisante douleur!"

"Ah! mon Dieu!" s'écrièrent les demoiselles, et elles s'empressèrent d'éteindre.

L'arbre n'osait même plus frémir. Quel supplice!

Il avait une peur bleue de laisser tomber quelque chose de sa belle parure et se sentait comme étourdi par toute cette splendeur. Mais voilà que les portes s'ouvrirent à deux battants et qu'une foule d'enfants se précipitèrent autour de l'arbre, comme s'ils allaient le renverser; les grandes personnes entrèrent ensuite plus lentement, et les tout petits restèrent une minute muets d'étonnement, puis, transportés, ils poussèrent des cris de joie; ils dansèrent autour de l'arbre qui peu à peu fut dépouillé de ses cadeaux.

"Mais que font-ils donc ?" pensa l'arbre. "Que va-t-il se passer? Les bougies furent éteintes à mesure qu'elles se consumaient; puis les enfants eurent la permission de dépouiller l'arbre, et ils se ruèrent dessus avec une violence à faire craquer toutes les branches; s'il n'avait pas été attaché au plafond par l'étoile dorée, il eût été certainement renversé.

Les enfants dansaient en rond avec leurs beaux jouets; personne ne regardait plus l'arbre, excepté

la vieille bonne d'enfants qui fouillait dans les branches pour voir si l'on n'avait pas oublié une pomme ou une figue.

« Racontez-nous une histoire ! Racontez-nous une histoire ! » s'écrièrent les enfants, en entraînant vers l'arbre un petit monsieur très gros, qui s'assit juste au-dessous. « C'est pour être dans la verdure, » dit-il, « et puis l'arbre pourra en profiter lui aussi. Mais je vous préviens que je n'en raconterai qu'une. Voulez-vous celle de « Boum-Boum, » ou bien celle de « Clopin-Clopant » qui tomba du haut de l'escalier, mais finit par monter sur le trône et par épouser la princesse. »

« Boum-Boum, » crièrent les uns ; « Clopin-Clopant, » crièrent les autres ; c'était un vacarme à ne pas s'entendre. Seul, le petit sapin se taisait. Il pensait tristement : « Et moi, est-ce que je ne compte plus ? Ne suis-je plus de la partie ? » Hélas ! il n'était plus de la partie, il avait joué son rôle !

Le gros monsieur leur raconta l'histoire de « Clopin-Clopant » qui tomba du haut de l'escalier, mais qui finit par épouser la princesse et monta sur le trône. Les enfants battirent des mains, en criant : « Encore une ! Encore une ! » Ils voulaient aussi entendre celle de « Boum-Boum, » mais ils durent se contenter de « Clopin-Clopant. »

Le sapin resta tout pensif. Jamais les oiseaux de la forêt ne lui avaient raconté rien de pareil.

“ Clopin-Clopant ” tomba du haut de l’escalier et pourtant il épousa la princesse!... “ Oui, voilà comment va le monde,” pensa le sapin, persuadé que c’était vrai, puisque c’était un monsieur si correct qui l’avait raconté. “ Hé, hé qui sait ? Peut-être moi aussi, tomberai-je du haut de l’escalier et finirai-je par épouser la princesse! ” Et il attendait avec impatience le lendemain, où il serait de nouveau paré de bougies, de pommes, de noix dorées et de jouets.

“ Demain, je ne tremblerai pas,” pensa-t-il, “ je jouirai de toute ma gloire, j’entendrai de nouveau l’histoire de “ Clopin-Clopant ” et peut-être celle de “ Boum-Boum.” Et le sapin resta pensif toute la nuit.

Le lendemain matin, le valet de pied et la femme de chambre entrèrent.

“ Voilà la fête qui va recommencer! ” pensa l’arbre, mais il fut traîné hors du salon, porté au grenier et mis dans un coin, si obscur qu’aucun rayon de soleil ne pouvait y pénétrer.

“ Qu’est-ce que cela signifie ? ” pensa l’arbre. “ Qu’est-ce que je vais faire ici ? Que va-t-on me raconter ? ” Il s’appuya contre le mur, perdu dans ses propres réflexions... Il eut largement le temps de songer, car les jours et les nuits se succédèrent, sans que personne ne montât au grenier, et encore ne fut-ce que pour placer dans le même coin quelques grandes caisses; l’arbre était si bien caché qu’on l’aurait cru oublié.

" C'est l'hiver maintenant, là-bas," pensa-t-il. La terre est dure et couverte de neige, on ne peut pas me replanter et c'est probablement pour cela que je vais rester ici à l'abri, jusqu'au printemps. C'est vraiment bien compris ! Faut-il que les hommes soient pleins de bonté ! S'il faisait seulement un peu moins noir ici ! Et si j'étais un peu moins seul ! Pas même le moindre petit lièvre ! C'était cependant bien gentil dans la forêt, quand la neige couvrait la terre, et que le lièvre passait en courant ou qu'il lui arrivait de me sauter par-dessus, ce qui à ce moment-là, ne me plaisait pas du tout. Quelle affreuse solitude ici ! "

" Kvi, kvi," fit en ce moment une petite souris, en sortant de son trou ; une autre la suivit et toutes deux se mirent à flairer l'arbre et à se faufiller entre ses branches.

" Quel froid épouvantable ! " dirent les souris ; " à part cela, on est très bien ici. N'est-ce pas, vieux sapin ? "

" Je ne suis pas vieux du tout," répondit le sapin, " il y en a beaucoup qui sont bien plus vieux que moi."

" D'où viens-tu ? " demandèrent les petites curieuses, " et qu'as-tu vu ? Dis-nous, si tu connais le plus bel endroit de la terre ? Y as-tu été ? As-tu été dans le garde-manger où il y a des fromages sur les rayons, où les jambons pendent au plafond,

où l'on danse sur les chandelles ? où l'on entre maigre et d'où l'on sort gros et gras ? "

" Je ne connais pas cela, dit l'arbre, " mais je connais la forêt, où le soleil brille et où les oiseaux chantent." Puis il se mit à raconter toute sa jeunesse; les petites souris n'avaient jamais entendu rien de pareil, elles écoutèrent de toutes leurs oreilles et s'écrièrent: " Oh! que de choses tu as vues! Que tu as été heureux! "

" Moi ? " répliqua le sapin, en réfléchissant à ce qu'il venait de raconter. " Mais oui, au fond, c'étaient des temps assez agréables!" Et il se mit à parler de la veillée de Noël où on l'avait paré de gâteaux et de bougies.

" Oh! que tu as dû être heureux, mon vieux! " dirent les petites souris.

" Je ne suis pas vieux du tout," dit l'arbre, " ce n'est que depuis cet hiver que je suis venu de la forêt; on m'a arrêté dans ma croissance, ce qui n'empêche pas que je suis dans la force de l'âge."

" Que c'est amusant tout ce que tu racontes," dirent les petites souris. Et la nuit suivante, elles revinrent amenant quatre de leurs sœurs, qui voulaient, elles aussi, entendre l'arbre raconter son histoire; et plus le sapin racontait, plus il revivait sa jeunesse, plus il se redisait : " C'étaient vraiment des temps agréables! Mais ils peuvent revenir! Ils peuvent revenir! Clopin-Clopant dégringola les escaliers et pourtant il épousa la prin-

cesse; moi aussi, j'épouserai peut-être une princesse!" Et le sapin pensa à un adorable jeune bouleau, là-bas dans la forêt, qui, pour lui, était comme une belle et véritable princesse.

"Qui est Clopin-Clopant ?" demandèrent les petites souris; et le sapin leur raconta l'histoire mot par mot, si bien qu'elles bondirent de joie et faillirent lui sauter jusqu'aux branches les plus hautes. La nuit suivante, un plus grand nombre encore de souris vinrent l'écouter, et le dimanche il y eut même deux rats; mais ceux-ci trouvèrent l'histoire peu intéressante, ce qui ennuya beaucoup les souris. Elles aussi trouvaient maintenant l'histoire bien moins amusante.

"Est-ce que vous ne savez qu'une seule histoire ?" demandèrent les rats.

"Oui, une seule," répondit le sapin; "je l'ai entendu raconter le soir qui fut le plus heureux de ma vie; mais à ce moment-là je ne savais pas apprécier mon bonheur!"

"Votre histoire est ennuyeuse comme la pluie; n'en connaissez-vous pas une où il soit question de chandelles et de lard ? Pas d'histoire de garde-manger ?"

"Non," répondit l'arbre.

"Alors, merci pour nous!" dirent les rats en se retirant.

Peu à peu, les souris cessèrent aussi de venir et l'arbre soupirait: "C'était pourtant gentil quand

les gracieuses petites bêtes m'entouraient pour écouter mon conte. Mais tout passe dans ce monde! C'est égal, quand on me tirera d'ici, je profiterai de toutes les occasions pour m'amuser!"

Mais quand?... Un beau matin, ne voilà-t-il pas qu'on vint ranger le grenier; les caisses furent changées de place, l'arbre fut tiré de son coin, un peu rudement par exemple, puis un homme le traîna vers l'escalier où il revit le grand jour.

"Voilà la vie qui va recommencer," pensa l'arbre en sentant l'air pur et les premiers rayons du soleil; il était maintenant dans la cour. Mais tout s'était passé si vite qu'il avait complètement oublié de se regarder lui-même, tant il y avait de choses à voir tout autour. La cour touchait à un jardin où tout était en fleurs: la grille était recouverte d'un foisonnement de roses fraîches et suaves; les tilleuls étaient en pleine floraison et les hirondelles voltigeaient tout autour en gazouillant: "Qvi, vi, qvi, vi! Voilà mon petit mari qui arrive," mais ce n'était pas à l'adresse du sapin.

"Maintenant, je vais vivre," s'écria l'arbre, transporté de joie en étendant largement ses branches. Hélas! elles étaient toutes jaunes et desséchées, et c'était dans un coin, parmi des orties et des déchets, qu'on l'avait jeté. L'étoile dorée, qui y tenait toujours, étincelait au beau soleil.

Les mêmes enfants qui avaient dansé si gaiement autour de l'arbre à la Noël, et qui l'avaient

tant admiré, jouaient maintenant dans la cour. Un des plus petits se précipita sur l'arbre et lui arracha l'étoile dorée: "Tiens, vois ce qui pend à cette vieille horreur!" s'écria-t-il, tout en piétinant les branches, qui craquaient sous ses bottes.

Et l'arbre regarda les belles fleurs et la verdure fraîche du jardin; il se regarda lui-même et il aurait préféré être encore dans son coin au grenier. Il pensa à son heureuse jeunesse, dans la forêt, à la joyeuse veillée de Noël et aux petites souris, qui avaient eu tant de plaisir à entendre raconter l'histoire de "Clopin-Clopant."

"Passés, passés, ces jours heureux! soupira le pauvre sapin. "Que n'ai-je su jouir de mon bonheur, pendant qu'il était temps! Passés! Passés!"

Un homme vint couper l'arbre en mille morceaux, qui formèrent bientôt tout un fagot. Sous la grande chaudière il flambait vivement et il soupirait si profondément que chaque soupir ressemblait à un petit coup de fusil. Les enfants en furent attirés et vinrent se rassembler autour du feu pétillant. "Pif, paf," criaient-ils. Mais à chaque coup, qui était un soupir, l'arbre pensait à la forêt là-bas, aux beaux jours d'été, au ciel étoilé des nuits d'hiver, à la veillée de Noël, à Clopin-Clopant, la seule et unique histoire qu'il eût jamais entendu et su raconter... Puis tout fut fini, le feu l'avait consumé!

Les enfants jouaient dans la cour; le plus petit avait fixé sur sa poitrine l'étoile dorée, que l'arbre avait portée le plus beau soir de sa vie. Finie, la belle soirée! fini le sapin et finie l'histoire.... comme finissent toutes les histoires dans ce bas-monde!



LE PAPILLON

Le papillon voulait se marier. Comme vous le pensez bien, il lui fallait une fleur gentille entre toutes les fleurs. Il se mit donc à les regarder d'un peu plus près. Comme il sied aux demoiselles, toutes restèrent à leur place, très modestes sur leur tige; mais elles étaient en si grand nombre que, pour s'éviter l'embarras du choix, le papillon s'en fut droit à la pâquerette. Les Français la nomment aussi marguerite; ils savent qu'elle prédit l'avenir, quand les amoureux l'effeuillent, en disant: "Elle m'aime! Un peu! Beaucoup! Passionnément! Pas du tout!" ou quelque chose dans ce genre, chacun dans sa propre langue. Le papillon vint aussi l'interroger; seulement, lui, il ne l'effeuillait pas, il caressait les pétales l'un après l'autre, car il se disait que l'on obtient bien plus par la douceur que par la violence.

"Chère Dame Marguerite," dit-il, "vous êtes la plus avisée de toutes les fleurs. Laquelle, je vous prie, me conseillez-vous d'épouser, celle-ci ou celle-là ? Laquelle prendre ? Dites-le moi, et je volerai tout droit lui demander sa main."

Mais la marguerite ne daigna pas lui répondre: elle était mécontente qu'on l'eût appelée dame, alors qu'elle était demoiselle, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il renouvela deux fois sa question; mais voyant que dame marguerite ne répondait toujours pas, il perdit patience et pensa qu'autant valait se tirer d'affaire tout seul.

On était aux premiers jours du printemps; partout on voyait des crocus et des perce-neige.

"Assez mignonnes!" dit le papillon; "de gentilles petites communiantes, mais un peu fades!" Comme les très jeunes gens, il regardait de préférence les personnes d'un certain âge.

Puis il s'envola auprès des anémones, un peu trop amères à son goût; les violettes lui parurent trop romanesques, les tulipes trop éclatantes, les jonquilles trop bourgeoises, la fleur du tilleul trop petite, et puis elle avait vraiment une trop nombreuse parenté. La fleur du pommier était presque pareille à la rose, mais si fragile qu'elle tombait au moindre souffle du vent; un mariage avec un être aussi délicat durerait vraiment trop peu de temps. La fleur du pois lui plut entre toutes; elle était blanche et rose, fraîche et gracieuse, et, tout en étant distinguée, ne dédaignait pas les soins du ménage. Il était sur le point de faire sa demande, quand il aperçut près d'elle une cosse, au bout de laquelle pendait une fleur desséchée.

"Qu'est-ce que c'est que ça?" demanda le papillon.

“C’est ma sœur,” répondit-elle.

“Votre sœur ? Alors, vous-même, vous serez un jour comme cela ?” Et il s’envola épouvanté.

Le chèvrefeuille laissait pendre ses fleurs le long d’une haie; ces demoiselles à figure longue et au teint jaune se trouvaient en très grand nombre; ce genre-là ne lui plut pas. Mais, au fond, quel était le genre qui lui plaisait ? Demandez-le lui plutôt.

Le printemps passa; après le printemps, l’été, et quand vint l’automne, notre papillon n’était guère plus avancé. Les fleurs se paraient maintenant de leurs plus belles robes, mais à quoi bon! Où étaient la fraîcheur et les parfums enivrants de la jeunesse ? Quand on commence à prendre de l’âge, le cœur a justement besoin de se griser de parfums et, à vrai dire, il n’y en avait que fort peu dans les dahlias et les roses trémières. En désespoir de cause, il alla trouver la menthe. Cette plante ne porte pas du tout de fleur, mais on peut dire qu’elle fleurit tout entière, tant elle est parfumée de la tête aux pieds. Pas une feuille qui ne sente bon: “Je l’épouse,” dit le papillon. Et cette fois enfin, il fit sa demande.

Mais la menthe demeura raide et silencieuse. Elle finit par lui dire: “Je vous offre mon amitié si vous voulez, mais rien de plus! Je suis vieille et vous n’êtes plus jeune! Nous pouvons très bien vivre l’un pour l’autre, mais quant à nous marier, non, mon ami! Ne soyons pas ridicules à notre âge.”

Et voilà comment le papillon n'épousa personne. Il avait été trop long à faire son choix, et c'est un tort; il devint donc ce que nous appelons un vieux garçon.

L'automne touchait à sa fin, le temps était sombre et il pleuvait; le vent froid soufflait sur le dos des vieux saules à les faire craquer. Il ne faisait vraiment pas bon se trouver dehors, par un temps pareil, en habits légers; cela pouvait vous jouer un mauvais tour. Par bonheur, le hasard avait fait que le papillon était entré dans une pièce bien chauffée, où régnait une vraie température d'été. Là il pouvait vivre. "Mais," se disait-il, "ce n'est pas tout de vivre, encore faut-il la liberté, un rayon de soleil et une jolie petite fleur."

Là-dessus, il vola vers la fenêtre, se heurta contre la vitre; mais hélas! fut aperçu, admiré et piqué dans la boîte à curiosités. C'était tout ce que l'on pouvait faire pour lui. "Me voici sur une tige, moi aussi, absolument comme les fleurs!" pensa le papillon... "Ce n'est pas très, très agréable!" Mais il se consolait en ajoutant: "Peut-être bien que cela ressemble au mariage ; là aussi on est pris et bien pris."

"Piètre consolation!" dirent les plantes d'appartement.

"Mais les plantes d'appartement," se dit le papillon, "peut-on vraiment s'y fier ? Elles voient beaucoup trop les hommes pour bien juger."

LE VILAIN PETIT CANARD

Qu'il faisait donc beau à la campagne! On était en plein été; le blé jaunissait auprès de l'avoine encore verte et dans les prairies, où déjà l'on récoltait les foins, la cigogne se promenait gravement sur ses longues jambes rouges, en baragouinant de l'égyptien; c'était la langue que madame sa mère lui avait apprise. Les champs et les prairies étaient entourés de grandes forêts, et au milieu de ces forêts dormaient des lacs profonds! Oui, certes, il faisait bien beau à la campagne! Un vieux domaine était là baigné de soleil, tout entouré de fossés profonds; d'énormes tiges de bardanes descendaient des murailles jusque dans l'eau; elles étaient si hautes qu'un petit enfant pouvait rester debout sous les feuilles. L'endroit était aussi sauvage et embroussaillé qu'un taillis et c'est là qu'une cane avait fait son nid pour couver ses œufs; mais elle commençait à s'ennuyer, trouvant que cela durait trop longtemps et qu'elle ne recevait pas assez de visites. Les autres canes aimaient mieux barboter dans les fossés que de venir caqueter avec elle à l'ombre des feuilles.

Enfin les œufs commencèrent à se briser. Cric, crac... les jaunes d'œufs étaient devenus vivants et sortaient leurs têtes.

"Couin couin" disait la cane, et tous les canetons d'en faire autant et de regarder partout sous les feuilles vertes; mère cane les laissa faire, parce qu'elle savait qu'il n'y a rien de si bon pour les yeux que le vert.

"Que le monde est grand!" dirent les petits, bien autrement à l'aise maintenant que dans l'œuf.

"Si vous croyez que c'est là le monde entier," dit la mère, "vous vous trompez joliment; il s'étend bien au delà du jardin jusque dans le champ du curé, mais je ne suis jamais allée si loin!

"Voyons, êtes-vous tous là?" continua-t-elle en se levant: "Ah, mais non, le plus gros de mes œufs n'a pas bougé. Dieu! que cela dure longtemps! Je commence à en avoir assez!" Et elle se remit à couver.

"Eh bien, comment ça va-t-il?" dit une vieille cane qui venait lui rendre visite.

"Il y en a un qui est bien long à se briser," répondit-elle. Regardez-moi un peu les autres, et vous me direz si ce ne sont pas les plus jolis canetons du monde! C'est tout le portrait de leur père! —et dire que ce coquin ne vient même pas me voir!"

"Montrez-moi un peu cet œuf qui ne veut pas se briser," dit la vieille, "je parie que c'est un œuf

de dinde! On m'a une fois joué ce tour à moi-même, et ce que ces petits m'ont causé d'ennuis! Ils avaient peur de l'eau; impossible de les faire s'y jeter; j'y perdais tous mes coups de bec et mes couins couins. Faites voir encore une fois! Oui, oui, c'est bien un œuf de dinde. Vous feriez mieux de le laisser là et d'apprendre aux autres à nager."

"Je crois tout de même que je vais attendre encore un peu," répartit la cane. "Puisque j'y suis, j'y reste."

"Comme il vous plaira," dit la vieille cane en s'en allant.

Enfin! Voilà le gros œuf qui se fendit: "Couin couin," fit le dernier né en se renversant hors de sa coque.

Qu'il était grand et vilain! La cane le regarda...

"Oh! l'énorme caneton!" dit-elle, "il ne ressemble pas du tout aux autres; si c'était tout de même un dindonneau! Nous allons bien voir: il ira à l'eau, quand je devrais l'y jeter de force!"

Le lendemain, il faisait un temps magnifique; le soleil donnait en plein sur les bardanes. Mère cane avec toute sa petite famille descendit vers le fossé. Pouf! à l'eau! et elle se jette à la nage. "Couin couin" et les petits, l'un après l'autre, font le plongeon mais reviennent vite à la surface et s'amusent à se laisser glisser doucement sur l'eau. Leurs petites pattes vont toutes seules, et ils s'en donnent à cœur joie, même le vilain caneton gris.

“Décidément, ce n’est pas un dindonneau,” dit-elle. Voyez donc comme le petit gaillard fait marcher ses pattes et comme il se tient droit! Il est bien à moi tout de même. Au fond, il n’est pas si mal quand on le regarde de près! Couin couin, suivez-moi. Vous allez faire votre entrée dans le monde et je vais vous présenter à la basse-cour ; mais tenez-vous près de moi, que personne ne vous marche dessus, et prenez garde au chat!” Et là-dessus, ils entrent dans la cour.

On y faisait un tapage infernal! Deux familles s’y disputaient une tête d’anguille; mais ce fut le chat qui l’emporta.

“Voilà comment cela se passe dans le monde!” dit maman canard, et l’eau lui vint à la bouche, car elle aussi aurait bien voulu la tête d’anguille. “Maintenant, faites marcher vos petites pattes,” continua-t-elle, et faites avec le cou une grande révérence devant la vieille cane là-bas! C’est la plus distinguée de toute la cour; elle est de sang espagnol, voilà pourquoi elle est si forte de poitrine. Remarquez bien aussi le chiffon rouge qu’elle porte à la patte: c’est quelque chose de magnifique, et la plus grande distinction qu’on puisse accorder à un canard; cela signifie que l’on ne veut pas se séparer d’elle et qu’elle doit être respectée par les animaux comme par les hommes! Dépêchez-vous, mes enfants, ne mettez pas les pieds en dedans! Un caneton bien élevé tient toujours les pieds en dehors comme papa et maman!”

“ Très bien ! Maintenant faites votre révérence et dites : Couin couin ! ”

Ils obéirent. Les autres canards les observaient et disaient tout haut : “ Allons bon ! comme si nous n’étions déjà pas assez nombreux ! Et ce caneton gris, fi, quelle horreur ! Nous n’en voulons pas de celui-là ! ” Et aussitôt un grand canard se jeta sur lui et le mordit au cou.

“ Laissez-le donc tranquille,” dit la mère, “ il ne fait de mal à personne.”

“ Si fait, il est trop grand et trop étrange,” dit le canard qui l’avait mordu ; “ il a besoin d’une bonne raclée ! ”

“ Vous avez là de beaux enfants, la mère,” dit la vieille cane au chiffon rouge ; “ ils sont tous très bien venus, excepté celui-là ; c’est dommage que vous ne puissiez le refaire ! ”

“ Oui, c’est bien dommage, Votre Grâce,” dit maman canard, “ j’avoue qu’il n’est pas beau, mais il a bon caractère ! Et puis il nage dans la perfection, j’oserais même dire mieux que tous les autres ; j’ai l’idée qu’il se formera peu à peu ; s’il est moins bien fait, c’est peut-être qu’il est resté trop longtemps dans l’œuf.” Et ce disant, elle lui lissait les plumes pour qu’il parût plus à son avantage. “ Du reste, comme c’est un garçon, cela a moins d’importance. Je crois qu’il aura des forces et qu’il saura faire son chemin ! ”

“Possible,” dit la vieille; “dans tous les cas, les autres sont gentils; maintenant, mes enfants, faites comme si vous étiez chez vous, et si vous trouvez une tête d’anguille, je vous permets... de me l’apporter!” — Ils se regardèrent dès lors comme étant chez eux.

Mais le pauvre caneton, qui était sorti le dernier de l’œuf et qui était si laid, fut maltraité, bousculé, mordu par les canards, et même par les poulets.

“Cela n’est pas permis d’être si grand!” disaient-ils; et le dindon qui se croyait empereur parce qu’il était venu au monde avec des éperons, se rengorgea, se gonfla comme une frégate toutes voiles dehors, marcha droit sur lui avec des glouglous de colère et tout rouge de fureur. Le pauvre caneton ne savait où se mettre; il avait bien du chagrin d’être si vilain et d’être le souffre-douleur de toute la basse-cour.

Ainsi se passa le premier jour, et les choses ne firent que se gâter par la suite. Il fut pourchassé de tous côtés; ses frères et sœurs eux-mêmes étaient méchants pour lui et ne cessaient de lui répéter: “Si le chat pouvait t’attraper, vilain petit monstre, cela serait bien fait.” Et la mère disait: “Je voudrais te voir aux cinq cent mille diables!” Les canards le mordaient, les poules lui donnaient des coups de bec et la fille de basse-cour, qui donnait à manger aux bêtes, le repoussait du pied.

Enfin, un beau jour, il prit son vol et se sauva par-dessus la haie. Tous les petits oiseaux dans les buissons s'envolèrent de frayeur: " C'est parce que je suis si vilain!" pensa-t-il; et il ferma les yeux tout en continuant sa course. Il arriva ainsi dans de grands marécages où habitaient des canards sauvages; il y passa la nuit, brisé de fatigue et de chagrin.

Le lendemain matin, les canards prêts à partir aperçurent leur nouveau camarade: " Qu'est-ce que c'est que ça ?" dirent-ils, et le caneton, se tournant de tous côtés, fit ses plus belles révérences.

" Ce que tu es laid! mon vieux," firent les canards sauvages, " mais peu importe, pourvu que tu n'épouses personne de notre famille!" — Pauvre petit, il ne songeait guère à se marier; tout ce qu'il demandait, c'était la permission de coucher dans les roseaux et de boire l'eau du marécage. Il resta là deux grands jours, au bout desquels survinrent deux jars sauvages. Comme ils étaient sortis de l'œuf depuis peu, ils avaient le toupet de la première jeunesse.

" Écoute, camarade, tu es tellement vilain que, franchement, tu nous intéresses ! Veux-tu venir avec nous et te faire oiseau de passage ? Tout près d'ici il y a de jolies petites oies sauvages, toutes demoiselles, qui font couin couin. Qui sait ? ta laideur te fera peut-être un succès auprès d'elles!".... Pif! paf! entend-on tout à coup, et les deux jars

tombent morts dans le marais dont l'eau devient rouge comme du sang. — Pif! paf! et des bandes d'oies sauvages s'envolent des roseaux; les décharges continuent, car c'est un jour de grande battue. Les chasseurs s'étaient embusqués, les uns au bord du marécage, les autres dans les branches qui s'avançaient au-dessus des joncs; une fumée bleuâtre enveloppait les arbres et étendait sur l'eau son voile épais. Platsh, platsh, voilà les chiens de chasse, faisant éclabousser la vase et plier joncs et roseaux. Le pauvre caneton eut horriblement peur. Il pliait la tête pour la cacher sous son aile quand il vit se dresser devant lui un chien énorme, la langue pendante et les yeux flamboyants. Il approcha sa gueule du caneton, découvrant ses dents pointues, et platsh, repartit sans l'avoir touché.

"Dieu soit loué!" dit le caneton, "le chien lui-même me trouve trop vilain pour me mordre."

Et il resta immobile pendant que le plomb sifflait dans les joncs, et que les coups de fusils se succédaient sans interruption.

Ce ne fut que bien avant dans la journée que le calme se rétablit, mais le pauvre petit n'osait encore se lever; il attendit ainsi plusieurs heures avant de regarder autour de lui; enfin il partit du marais à toute vitesse et s'enfuit à travers champs et prairies, luttant contre un vent furieux.

Vers le soir, il arriva à une petite chaumière, si délabrée qu'elle ne restait vraiment debout que

parce qu'elle ne savait de quel côté tomber. Le vent maintenant soufflait si fort que le caneton fut obligé de s'asseoir sur son petit derrière pour ne pas être renversé; la tempête augmentait toujours; il s'aperçut alors que la porte de la chaumière, sortie de l'un de ses gonds, laissait une ouverture suffisante pour qu'il put se glisser dans la chambre.

Une vieille femme y demeurait avec son chat et sa poule; le matou qu'elle appelait " fiston " savait ronronner, faire le gros dos et même jeter des étincelles, quand on le caressait à rebrousse-poil. Sa poule, qu'elle appelait " Trotte-menue " à cause de ses toutes petites pattes, était bonne pondeuse, et la vieille l'aimait comme sa propre fille.

Le lendemain matin, on s'aperçut tout de suite de la présence du nouveau venu; le chat se mit à ronronner, et la poule à glousser.

" Que se passe-t-il ? " dit la vieille en regardant autour d'elle, mais comme elle avait la vue basse, elle prit le caneton pour une grosse cane qui s'était égarée.

" Voilà une bonne trouvaille," se dit-elle ; " je pourrai maintenant avoir des œufs de cane, si toutefois ce n'est pas un canard ! Enfin, nous serons bientôt fixés ! "

Pendant trois semaines elle garda le caneton à l'essai, mais pas le moindre petit œuf. Or, messire matou et madame la poule se regardaient comme

maître et maîtresse de la maison. Ils avaient l'habitude de dire: " Nous autres et le monde," persuadés qu'ils en composaient à eux deux la moitié — et la meilleure encore.

Le caneton se permit de trouver qu'on pouvait être d'un autre avis, ce que la poule ne put admettre.

" Sais-tu pondre des œufs ? " demanda-t-elle.

" Non."

" Eh bien ! alors, aie la bonté de te taire ! "

Et le chat lui dit: " Sais-tu ronronner, faire le gros dos et jeter des étincelles ? "

" Non ! "

" Alors garde ton avis pour toi, et laisse la parole aux gens raisonables."

Et le caneton restait tout triste, blotti dans son coin; il pensait au grand air, aux rayons du soleil, et il fut pris d'un tel désir de nager sur l'eau qu'il ne put s'empêcher d'en parler à la poule.

" Qu'est-ce qui te prend ? " dit-elle; " tu es là à ne rien faire, c'est ce qui te rend capricieux ; ponds des œufs, ou fais ronron, et ces envies te passeront."

" Mais, c'est si bon de nager sur l'eau," dit le petit canard, " de la sentir vous passer sur la tête, et de plonger jusqu'au fond ! "

" Oui, ça doit être délicieux ! " dit la poule. " Tu perds la tête, mon ami. Demande un peu au chat, la créature la plus sensée que je connaisse, s'il ai-

merait à nager et à faire des plongeons! Pour ce qui est de moi, n'en parlons pas. Mais demande à notre vieille maîtresse, la personne la plus intelligente qui soit, si elle aurait envie, elle, de nager et de se faire passer de l'eau sur la tête ?"

"Vous ne me comprenez pas," dit le caneton.

"Ah! Nous ne te comprenons pas ? Qui donc alors te comprendra ? Est-ce que par hasard tu prétendrais être plus intelligent que le chat et la bonne femme, pour ne rien dire de moi! Ne fais pas tes embarras, petit! Remercie plutôt la Providence de tout ce qu'elle a fait pour toi! N'as-tu pas trouvé ici une chambre bien chauffée et des relations agréables dont tu pourrais tirer profit ? Allons, tu ne dis que des sottises et ce n'est pas gai du tout de vivre avec toi. Crois-moi, je ne veux que ton bien; je te dis des choses désagréables, mais c'est à quoi précisément on reconnaît les vrais amis. Écoute ce que je te dis: ponds des œufs, apprends à ronronner et à jeter des étincelles."

"Je crois que je préfère m'en aller courir le pays," dit le petit canard.

"Eh bien! soit!" dit la poule, "comme tu voudras!"

Et le caneton partit, nagea sur l'eau et fit le plongeon, mais aucun animal ne daigna faire attention à lui à cause de sa laideur.

Arriva l'automne; les feuilles jaunissaient, et le vent les soulevait en tourbillons; de lourds nuages

chargés de grêle et de neige flottaient dans le ciel, et le noir corbeau faisait entendre dans l'air froid ses lugubres croassements. C'était à donner le frisson. Le pauvre petit canard était vraiment à plaindre.

Un soir, dans la splendeur du soleil couchant, une volée de grands oiseaux superbes s'éleva des buissons; jamais le petit canard n'en avait vu d'aussi beaux: ils étaient d'une blancheur éblouissante, et ils avaient de longs cous qu'ils ployaient avec grâce, — c'étaient des cygnes. Ils firent entendre un chant tout particulier, déployèrent leurs grandes ailes magnifiques et s'envolèrent des contrées froides vers les pays chauds où la surface des lacs ne gèle jamais. Ils montaient si haut, si haut que le petit canard se sentit le cœur tout serré, il tourna sur lui-même comme une roue, tendit le cou vers eux et poussa un cri si perçant et si étrange qu'il en fut lui-même tout saisi.

Il ne pouvait oublier ces beaux oiseaux, ces oiseaux bien heureux. Dès qu'il les eût perdus de vue, il plongea jusqu'au fond de l'eau et lorsqu'il reparut à la surface, il était comme hors de lui. Il ignorait le nom de ces oiseaux, le but de leur voyage, et pourtant il les aimait comme il n'avait encore aimé personne. Il ne les enviait point; jamais il n'aurait eu l'idée de souhaiter pour lui-même une beauté aussi merveilleuse. Pauvre petit laideron, il eût été trop heureux, si seulement les canards avaient voulu le supporter auprès d'eux!

L'hiver fut des plus rigoureux, le caneton était obligé de nager sans repos pour empêcher l'eau de se geler complètement. Et cependant, chaque nuit la glace l'enserrait de plus près; et le petit canard devait redoubler d'efforts pour que le cercle menaçant ne se fermât pas tout à fait. Enfin, épuisé de fatigue, il resta tranquille et fut pris dans la glace. Le lendemain matin, un paysan l'aperçut en passant, alla briser la glace avec son sabot et porta le caneton à sa femme qui le rappela à la vie.

Les enfants voulurent jouer avec lui, mais le petit canard, croyant qu'ils voulaient lui faire du mal, effarouché, s'envola dans le lait et éclaboussa tout. La femme poussa les hauts cris; le canard en fut tellement affolé qu'il se réfugia d'abord dans la jatte où était le beurre et, de là, dans un tonneau de farine d'où il sortit tout saupoudré. La femme criait à tue-tête, voulait le frapper, avec ses pincettes; les enfants, cherchant à l'attraper, se bousculaient en riant. Par bonheur, la porte était restée ouverte: le caneton s'élança au dehors et alla se blottir dans la neige, sous un buisson où il resta comme engourdi.

Il serait vraiment trop triste de raconter toutes les misères qu'il eut à souffrir pendant ce rude hiver... Lorsque le soleil recommença à chauffer, il se trouvait couché dans les roseaux du marais. Les alouettes chantaient, — le printemps était venu.

Tout à coup il déploya ses ailes, leur bruissement était plus fort qu'autrefois et elles le portaient vigoureusement dans l'espace; et bientôt il se trouva dans un grand jardin, où les pommiers étaient en pleine floraison, où les lilas répandaient leur parfum et inclinaient leurs longues branches vertes sur un ruisseau qui serpentait à travers le jardin.

Comme tout était beau dans ce lieu, comme tout y respirait le printemps! Et juste devant lui, sortirent des profondeurs d'un fourré, trois magnifiques cygnes blancs qui gonflaient leurs plumes et nageaient avec grâce. Le petit canard reconnut ses beaux oiseaux et fut pris d'une immense tristesse.

"Je vais aller rejoindre ces oiseaux de royale beauté. Ils me tueront pour avoir osé m'approcher d'eux, moi si vilain. Mais n'importe! J'aime mieux être tué par eux que mordu par les canards, battu par les poules, repoussé du pied par la fille de basse-cour, que souffrir toutes les misères de l'hiver! Il s'élança dans l'eau et nagea à la rencontre des cygnes superbes; ils l'aperçurent et s'avancèrent vers lui, les ailes gonflées: "Tuez-moi!" dit le pauvre canard, et, se penchant sur l'eau, il attendit la mort—. Mais que vit-il dans l'onde transparente? Sa propre image! Ce n'était plus l'oiseau d'autrefois, d'un gris sale, vilain et mal fait; lui-même était un cygne.

Qu'importe de naître au milieu de canards, pourvu qu'on sorte d'un œuf de cygne!

Il se sentait tout heureux d'avoir traversé tant d'ennuis et de misères ; il appréciait d'autant mieux son bonheur et la beauté de tout ce qui l'entourait. Et les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient doucement de leur bec.

Dans le jardin arrivèrent de petits enfants qui jetèrent du pain et du blé dans l'eau. Le plus petit d'entre eux s'écria : " Tiens, en voilà un nouveau ! " Et les autres répétèrent, en poussant des cris de joie : " Oui, c'est vrai, il y en a un nouveau ! Il y en a un nouveau ! " Ils battaient des mains et dansaient en rond. Ils coururent chercher papa et maman. On jeta encore du pain et des gâteaux dans l'eau. Et tout le monde s'écria : " Qu'il est jeune et superbe, le nouveau venu ! C'est le plus beau de tous ! " Et les vieux cygnes s'inclinèrent devant lui. Alors, il se sentit tout confus, et cacha sa tête sous son aile ; c'était presque trop de bonheur, mais il n'en était pas fier, car un bon cœur n'est jamais orgueilleux. Il songeait combien il avait été outragé ! Et voici que maintenant il s'entendait proclamer le plus beau de tous ces beaux oiseaux. Et les lilas inclinaient vers lui leurs branches odorantes, et le soleil l'enveloppait de ses rayons lumineux ! Alors ses ailes se gonflèrent ; il dressa son cou souple et long, et, transporté de joie, s'écria : " Je n'aurais jamais rêvé tant de bonheur, alors que j'étais le vilain petit canard."

LE BRIQUET

Une, deux, une, deux!... C'était un soldat qui revenait de la guerre. Une, deux, une, deux! Sac au dos, sabre au côté, il arpentait la route et rentrait au pays. Mais voilà qu'il rencontra une vieille sorcière. Dieu qu'elle était laide! Sa lèvre inférieure lui pendait jusque sur la poitrine. " Bonsoir, soldat," dit-elle. " Tu as un bien beau sabre et un bien grand sac! Voilà ce que j'appelle un vrai soldat! aussi vais-je te donner autant d'argent que tu voudras!"

" Grand merci, vieille sorcière," répondit le soldat.

" Vois-tu ce grand arbre près d'ici ?" continua-t-elle. " Il est tout creux! grimpe au sommet et tu y verras un trou par lequel tu te laisseras glisser jusqu'au fond. Je vais te passer une corde autour du corps pour te remonter quand tu m'appelleras."

" Que veux-tu m'envoyer faire ?" demanda le soldat.

“Chercher de l’argent,” dit la sorcière; “écoute: une fois au fond de l’arbre, tu te trouveras dans une grande galerie, éclairée par plus de cent lampes; tu y verras trois portes que tu pourras ouvrir; les clefs sont aux serrures; si tu entres dans la première salle, tu verras au beau milieu un chien assis sur un grand coffre; il a des yeux grands comme des tasses à thé, mais vas-y gaillardement! Prends ce tablier à carreaux bleus que tu étendras par terre, va droit au chien, dépose-le sur mon tablier, puis ouvre le coffre et prends-y tous les sous que tu voudras. Si tu aimes mieux les pièces blanches, passe dans la seconde salle où il y a un chien avec des yeux grands comme des roues de moulin, mais vas-y gaillardement! pose-le sur mon tablier et prends tout l’argent que tu voudras! Si tu préfères des pièces d’or, entre dans la troisième salle, et tu seras servi à souhait; mais sur le coffre est assis un chien qui ouvre des yeux grands comme des portes-cochères; c’est un chien qui se porte bien je t’assure! mais vas-y gaillardement! Dépose-le, comme les autres, sur mon tablier: il ne te fera aucun mal; et prends dans le coffre autant d’or que tu voudras.

“Veine!” dit le soldat, “mais toi, vieille sorcière, que veux-tu pour ta part?”

“Moi, pas un sou, mon ami, rapporte-moi seulement un vieux briquet que ma grand’mère a oublié la dernière fois qu’elle y est descendue!”

"C'est bon. Passe-moi la corde autour du corps!" dit le soldat.

"Voici," dit la sorcière, "et voilà aussi mon tablier à carreaux bleus."

Le soldat grimpa donc dans l'arbre, se laissa glisser jusqu'au fond et se trouva dans la grande galerie où brûlaient les cent lampes dont avait parlé la sorcière.

Il ouvrit la première porte. Brrou! Devant lui, le regardant fixement, se dressait le chien aux yeux grands comme des tasses à thé.

"Mazette, les beaux yeux!" dit le soldat. Il déposa le chien sur le tablier, bourra ses poches de sous, ferma le coffre, replaça le chien sur le couvercle et passa dans le seconde classe.

"Aïe, aïe, aïe, voilà le chien avec les yeux grands comme des roues de moulin!

"Ne me regarde pas trop, cela pourrait te gâter la vue," dit le soldat, et il déposa le chien sur le tablier. Mais quand il aperçut tout l'argent dont le coffre était rempli, il jeta sa monnaie de cuivre, remplit ses poches et son sac de belles pièces blanches et passa dans la troisième salle! — Fi! l'horreur! Effectivement les yeux du chien étaient grands comme des portes-cochères et lui tournaient dans la tête comme deux grandes roues!

"Bonsoir," dit le soldat en portant la main à son képi, car jamais, au grand jamais, il n'avait vu un pareil chien; mais après l'avoir un peu re-

gardé, il prit son courage à deux mains, déposa le chien par terre et ouvrit le coffre. Ah! grand Dieu que d'or! que d'or! Il y avait de quoi acheter toute la ville, tous les bonbons des marchands du quartier, tous les soldats de plomb, tous les jouets et tous les dadas du monde entier. Bonté divine! Que de richesses! Vite, le soldat jeta toutes ses pièces d'argent et remplit d'or ses poches, son sac, son képi et jusqu'à ses bottes, si bien qu'il pouvait à peine marcher! En avait-il de l'argent maintenant! Il replaça le chien sur le coffre, ferma brusquement la porte et cria du fond de l'arbre: "Eh! la vieille, remonte-moi." "As-tu le briquet?" demanda la sorcière.

"Ah! diable, je l'avais tout à fait oublié!" dit-il, et il alla le chercher. La sorcière le hissa hors de l'arbre, et le voilà de nouveau sur la grande route, les poches, les bottes, le képi, le sac bourrés d'argent.

"Que vas-tu faire de ce briquet?" demanda le soldat.

"Cela ne te regarde pas. Tu as eu ton argent, donne-moi mon briquet."

"Et patati, et patata, dis-moi tout de suite ce que tu veux en faire, ou je tire mon sabre et je te coupe la tête."

"Non!" dit la sorcière.

Alors le soldat lui coupa la tête sans autre forme de procès, et la voilà par terre. Il noua toutes

les pièces d'or dans le tablier, en fit un gros paquet qu'il chargea sur son dos, mit le briquet dans sa poche et s'en alla droit à la ville.

C'était une bien belle ville, et le soldat y descendit dans la meilleure auberge. Il demanda la meilleure chambre et se fit servir tous ses plats de prédilection; riche comme il l'était, il n'avait rien à se refuser.

Le garçon qui cira ses bottes, trouva qu'elles étaient en bien mauvais état pour un si grand seigneur, mais il n'avait pas encore pu s'en acheter d'autres; le lendemain, il s'en procura ainsi que de beaux habits! Le voilà grand seigneur de la tête aux pieds; tout le monde voulait faire sa connaissance. On lui parla des curiosités de la ville, du Roi et de sa fille, la belle princesse.

"Où peut-on la voir?" demanda le soldat. "On ne peut pas du tout la voir!" lui répondit-on. "Elle est enfermée dans un château tout en bronze, entouré de murailles et de tours! Personne, excepté le Roi, ne peut y entrer, parce qu'on a prédit qu'elle épouserait un jour un simple soldat et, naturellement, ça ne fait pas l'affaire de Sa Majesté!"

"Je serais bien curieux de la voir," pensa le soldat, "mais comment m'y prendre?" En attendant, il se mit à faire la fête, se promena au bois en voiture, passa ses soirées au théâtre et donna beaucoup d'argent aux pauvres. C'était gentil de

sa part: il n'avait pas oublié combien c'est dur de ne pas avoir un sou dans sa poche.

Une fois riche et bien habillé, il eut beaucoup d'amis qui lui répétaient, du matin au soir, qu'il était le meilleur des hommes et le cavalier le plus accompli, ce qui le flattait beaucoup! Cependant comme l'argent roulait et qu'il ne gagnait rien, un beau matin il se trouva sans un sou. Il fut obligé de quitter ses belles chambres et d'aller s'installer dans un galetas sous le toit, de cirer ses bottes et de les racommoder lui-même. Ses amis ne venaient plus le voir; il y avait trop d'escaliers à monter.

Un soir qu'il faisait bien sombre et qu'il n'avait pas de quoi s'acheter une chandelle, il se rappela soudain qu'il en avait vu un petit bout dans le briquet de la vieille sorcière: il alla le chercher. Mais à peine avait-il battu la pierre à feu qu'il en jaillit de vives étincelles; la porte s'ouvrit brusquement et le chien aux yeux grands comme des tasses à thé se trouva devant lui, disant: "Que désire mon seigneur et maître?"

"Tiens, tiens," dit le soldat, "voilà un fameux briquet! Il a des chances de me rendre quelques services! Si tu m'apportais un peu d'argent!"

Houp! voilà le chien parti; et houp! le voilà de retour, un gros sac rempli de sous entre les dents.

Le soldat comprit tout de suite quel précieux briquet il possédait; un coup faisait surgir le chien aux pièces de cuivre; deux coups, le chien aux

pièces d'argent; et trois coups, le chien aux pièces d'or!

Vite, il reprit ses belles chambres, ses beaux habits; et tous ses bons amis qui l'aimaient tant, ne tardèrent pas à reparaître.

Un beau jour, il se dit: « C'est pourtant malheureux que l'on ne puisse pas voir cette princesse! Tout le monde vante sa beauté, mais à quoi sert la beauté dans un château de bronze, entouré de tours ? N'y aurait-il pas moyen de la voir ? Où est donc mon briquet! »

Il battit un coup et houp! voilà le chien aux yeux grands comme des tasses à thé.

« Pardon, je sais bien que nous sommes au milieu de la nuit, » dit le soldat, « mais j'ai une envie folle de voir la princesse, rien qu'un petit moment! » A peine le chien avait-il disparu qu'il était de retour, portant la princesse endormie sur son dos; elle était si belle qu'on voyait au premier coup d'œil que c'était une vraie princesse: le soldat ne put s'empêcher de l'embrasser, car c'était un vrai soldat.

Puis le chien s'en retourna avec la belle, et le lendemain matin au petit déjeuner, la princesse raconta au Roi et à la Reine qu'elle avait fait un rêve singulier: un chien l'avait emportée sur son dos et un soldat l'avait embrassée. »

« Eh bien! c'est du joli! » s'écria la Reine, et elle ordonna à une des vieilles dames d'honneur

de veiller la nuit suivante auprès de la princesse pour constater s'il s'agissait ou non d'un simple rêve.

Le soldat mourait d'envie de revoir la belle princesse; au beau milieu de la nuit, le chien retourna donc la chercher au palais, mais la vieille dame d'honneur mit ses grandes bottes et courut à toutes jambes à leur poursuite; et les voyant disparaître dans une grande maison: "Bien, me voilà fixée!" pensa-t-elle, et avec un morceau de craie elle fit une grande croix sur la porte. Là-dessus elle rentra se coucher, mais le chien, en sortant de chez le soldat avec la princesse, aperçut la croix blanche; alors il prit lui aussi un morceau de craie, marqua pareillement toutes les portes de la ville. C'était assez malin, car maintenant la vieille dame d'honneur serait bien en peine de s'y retrouver.

Le matin de bonne heure, le Roi, la Reine, la vieille dame d'honneur et tous les officiers partirent à la recherche de la maison mystérieuse.

"Nous y sommes!" s'écria le Roi, en voyant la première porte marquée d'une croix.

"Pas du tout, mon cher ami, c'est ici!" répliqua la Reine, montrant la seconde porte également marquée.

"Non, c'est ici! — Mais non, c'est là!" disait-on de droite et de gauche à mesure qu'on découvrait des croix nouvelles. On se rendit bientôt compte que toutes recherches dans de telles con-

ditions seraient vaines. Mais la Reine était une maîtresse femme qui savait faire autre chose que se promener en carrosse. Elle prit ses grands ciseaux d'or, coupa un morceau de soie, en fit un gentil petit sachet qu'elle emplit de fine fleur de farine, le troua légèrement et l'attacha au dos de la princesse pour que la farine pût couler tout le long du chemin.

La nuit suivante, le chien revint de nouveau chercher la princesse pour l'amener auprès du soldat qui l'aimait tant et qui aurait tant voulu être prince pour l'épouser.

Le chien ne remarqua pas que la farine avait fait une longue traînée du château à la porte du soldat. Le lendemain matin, le Roi et la Reine n'eurent aucune peine à trouver le chemin qu'avait pris leur fille. Le soldat fut immédiatement arrêté et mis sous les verrous.

Voilà donc notre soldat en prison !

Et quelle prison ! Comme il y faisait noir et comme il s'y ennuyait ! Et par-dessus le marché, on lui disait : " Tu seras pendu demain matin."

Tout cela n'était pas gai, et pour comble de malheur, il avait oublié son briquet à l'auberge. Le matin, il put voir à travers les barreaux de sa fenêtre le peuple qui sortait en foule de la ville pour le voir pendre ; il entendit battre les tambours et vit les soldats défiler. Tout le monde courait; un apprenti cordonnier avec son tablier de

cuir, courait si vite qu'il perdit une de ses savates; elle alla s'aplatir contre les barres de fer derrière lesquelles le soldat rongeait son frein.

"Holà! camarade!" lui cria le soldat, "ne te presse pas tant, on ne commencera pas sans moi! Écoute, si tu veux courir jusqu'à l'auberge me chercher mon briquet, je te donnerai cinq sous pour ta peine, mais file vite!"

Le gamin, qui avait envie de gagner cinq sous, prit ses jambes à son cou, rapporta le briquet et... mais vous allez voir.

Hors de la ville, on avait élevé une haute potence; une troupe de soldats et plus de cent mille personnes l'entouraient. Le Roi et la Reine étaient assis sur un trône magnifique, en face du juge et de tout le conseil.

Le soldat se trouvait déjà tout en haut de l'échelle, mais au moment où on allait lui passer la corde autour du cou, il dit qu'on avait l'habitude d'accorder une dernière faveur au malheureux qui allait mourir. Il aimerait tant fumer une pipe! Ce serait bien sa dernière en ce monde.

Le Roi ne voulut pas lui refuser cette faveur. Le soldat prit le briquet et fit feu: une, deux, trois! Voilà tous les chiens qui apparurent : celui qui avait les yeux grands comme des tasses à thé, celui qui les avait comme des roues de moulin, et celui qui les avait comme des portes cochères.

“ Au secours! A moi! A moi, mes chiens! empêchez qu’on ne me pende!” dit le soldat.

Aussitôt les chiens sautèrent sur les juges et sur tout le conseil; et, saisissant les uns par les jambes, les autres par le nez, ils les lancèrent si haut, qu’ils retombèrent brisés en mille morceaux.

“Pas moi! Pas moi!” s’écria le Roi; mais le plus grand des chiens le prit ainsi que la Reine, et les envoya en l’air avec tous les autres; alors les soldats s’enfuirent effrayés et le peuple de s’écrier : “ Petit soldat, tu seras notre Roi et tu auras la belle princesse!”

On fit monter le soldat dans le carosse royal. Les trois chiens gambadaient devant en criant : “ Vive le Roi!” Et les gamins sifflaient dans leurs doigts et les soldats présentaient les armes.

La princesse sortit du château de bronze et fut proclamée reine, ce qu’elle trouva assez de son goût; les trois chiens assistèrent au banquet et eurent une place à table, où ils firent de grands, de très grands yeux.

L'INTRÉPIDE SOLDAT DE PLOMB

Il y avait une fois vingt-cinq soldats de plomb, tous frères, car ils étaient nés d'une même vieille cuiller de plomb. L'arme au bras, l'œil fixe, ils regardaient droit devant eux, dans leur superbe uniforme rouge et bleu.

"Des soldats de plomb!" s'écria, en battant des mains, un petit garçon qui venait de les recevoir en cadeau pour sa fête; ce fut la première chose qu'ils entendirent, quand le couvercle de leur boîte fut enlevé. Le petit s'amusait maintenant à les aligner sur la table. Ils étaient tous exactement pareils, à l'exception pourtant d'un seul, qui n'avait qu'une jambe. Comme il avait été coulé le dernier, le plomb avait manqué pour la seconde. Mais sur cette unique jambe il se tenait aussi ferme que les autres sur les deux, et c'est de lui précisément que nous allons parler.

Sur la table où furent rangés nos soldats, il y avait beaucoup d'autres joujoux, mais le plus beau de tous était un délicieux petit château percé de petites fenêtres, par lesquelles on voyait les salles de l'intérieur. Devant le château, un petit miroir,

bordé de petits arbres, faisait l'effet d'une pièce d'eau où nageaient des cygnes en cire blanche. Tout cela était mignon au possible, mais le plus mignon était encore une adorable petite demoiselle qui se tenait sur le seuil de la porte; elle aussi était en carton, mais elle portait une jupe en mousseline très légère et, sur l'épaule, elle avait, en guise d'écharpe, un petit ruban bleu fixé par une paillette étincelante, aussi grande que toute sa petite figure. La petite demoiselle arrondissait gracieusement ses deux bras, car elle était danseuse, et levait une jambe en l'air, si haut, si haut, que le petit soldat de plomb ne put la découvrir et crut qu'elle n'en avait qu'une absolument comme lui.

"Voilà la femme qu'il me faudrait," pensa-t-il; "malheureusement, c'est une trop grande dame pour moi; elle habite un château et moi une simple boîte que nous sommes vingt-cinq à partager; ce n'est pas un endroit pour elle. C'est égal, je tâcherai tout de même de faire sa connaissance.

Sur ce, il se coucha de tout son long, derrière une tabatière qui se trouvait aussi sur la table; de là, il pouvait à son aise observer la charmante petite demoiselle qui se tenait toujours sur une jambe sans perdre l'équilibre.

Le soir, tous les autres soldats de plomb furent rangés dans leur boîte, et tout le monde alla se coucher. Aussitôt les joujoux se mirent à s'amuser

à leur tour; ils se firent des visites, jouèrent à la guerre, et donnèrent un bal; les petits soldats de plomb se démenaient dans leur boîte pour être de la partie, mais ils ne parvenaient pas à soulever le couvercle; le casse-noisette faisait des culbutes et le crayon s'amusait à faire des farces sur son ardoise; le tapage devint si fort que le serin se réveilla et commença à bavarder en vers. Seuls le soldat et la petite danseuse ne bronchaient pas; elle, se tenait toujours sur la pointe du pied, les bras gracieusement arrondis, et lui, intrépide sur son unique jambe, ne la quittait pas des yeux.

Tout à coup, minuit sonne, et crac, voilà le couvercle de la tabatière qui s'ouvre; il n'y avait plus de tabac dedans, mais un petit diable noir, car c'était une tabatière à surprise.

"Soldat de plomb!" dit le diable, "as-tu fini de la regarder..." mais le petit soldat fit semblant de ne rien entendre.

"Attends un peu, gare à demain!" reprit le diable.

Or, le lendemain matin, quand les enfants se remirent à jouer, le soldat fut placé sur la fenêtre; tout à coup elle s'ouvrit brusquement par suite d'un courant d'air, ou peut-être par une mauvaise plaisanterie du diable, et le soldat piqua une tête du haut d'un troisième étage. Ce fut une chute vertigineuse; il resta planté sur la tête, la baïonnette prise entre les pavés et la jambe en l'air.

La bonne et le petit garçon descendirent vite le chercher, mais ne purent le trouver, et pourtant ils faillirent marcher dessus. Si le soldat avait crié: " Me voici ! " ils l'auraient bien trouvé, mais comme il était en uniforme, il ne jugea pas convenable de crier.

Bientôt la pluie commença à tomber, doucement d'abord, puis à torrents. Après l'averse deux gamins vinrent à passer.

" Tiens, voilà un soldat de plomb ! " s'écria l'un, " ce qu'on va le faire naviguer ! "

Ils se mirent alors à fabriquer un bateau avec un vieux journal, placèrent le soldat au beau milieu, et le voilà naviguant sur le ruisseau ; les deux gamins le suivaient en battant des mains. Bonté divine ! Quel courant et quelles vagues dans ce ruisseau ; c'est qu'il avait plu à torrents. Le bateau roulait d'une manière épouvantable et tournait quelques fois sur lui-même ; c'était à faire frémir, mais le petit soldat, tenant toujours bon, restait impassible, le regard fixe et l'arme au bras.

Tout à coup, le bateau s'engagea sous de larges planches formant tunnel sur le ruisseau ; il y faisait aussi noir que dans sa boîte.

" Où vais-je maintenant ? " pensa-t-il ; " je parie que c'est le petit diable noir qui veut me jouer un tour ! Cependant si la petite demoiselle était assise auprès de moi, l'obscurité fût-elle deux fois plus profonde, je ne m'en plaindrais pas ! "

Parut un gros rat d'eau qui logeait sous les planches: " As-tu ton passeport ? " dit le rat, " fais le voir ! "

Le soldat de plomb ne souffla mot, mais tint son fusil encore plus ferme. Le bateau filait à toute vitesse suivi du rat furieux qui grinçait des dents et criait aux copeaux et aux brins de paille: " Arrêtez-le!... Arrêtez-le! il n'a pas payé ses droits de passage, il n'a pas montré son passeport! "

Cependant le courant devenait de plus en plus fort, et le soldat apercevait déjà le jour au bout du tunnel, quand il entendit un grondement sourd, à faire frissonner l'homme le plus intrépide. Figurez-vous qu'à l'extrémité du tunnel, le ruisseau se jetait dans un grand canal, et le danger était aussi terrible pour le petit soldat que le serait pour nous la descente d'une cataracte.

Il en était déjà si près qu'il ne pouvait plus s'arrêter; le bateau s'y lança, le soldat fit tous ses efforts pour se tenir aussi raide que possible: personne ne pourrait se vanter de l'avoir vu cligner des yeux. Le bateau vira trois ou quatre fois sur lui-même et fit eau de toutes parts; fatalement il devait couler. Le soldat avait de l'eau jusqu'au cou, le bateau s'enfonçait de plus en plus, et le papier commençait à se déplier. L'eau dépassait maintenant la tête. Croyant sa dernière heure venue, il pensa à la jolie petite danseuse qu'il ne

verrait plus jamais et il lui sembla entendre une voix qui chantait :

Passe, passe, passera,
Le dernier y restera.

Le papier se déchira pour de bon et le soldat fit la culbute, mais à l'instant même un gros poisson vint l'avaler.

Dieu! qu'il faisait noir! C'était pis que sous les planches du ruisseau, sans compter qu'on était bien à l'étroit; néanmoins, en vaillant soldat qu'il était, il resta couché de tout son long, l'arme au bras.

Subitement, le poisson commença à se débattre, puis resta immobile; un éclair parut le déchirer, le jour se laissa voir et quelqu'un s'écria: “ Soldat de plomb!” Le poisson avait été pris, vendu au marché, porté dans la cuisine où la cuisinière l'avait ouvert avec un grand couteau. Elle prit le soldat entre ses deux doigts et le porta au salon où tout le monde voulait voir l'homme remarquable qui avait voyagé dans le ventre d'un poisson; mais le petit soldat n'était pas fier du tout. On le plaça sur la table — Ah! mon Dieu! comme il y a des choses étranges dans ce monde! Le soldat se retrouva dans la chambre même d'où il était parti; il reconnut les enfants, les jouets sur la table, la magnifique danseuse. Elle aussi, demeurée vail-

lante, se tenait toujours sur une jambe; le petit soldat en fut tellement ému qu'il en aurait pleuré des larmes de plomb: seulement, ce n'était guère convenable pour un soldat. Ils se regardèrent l'un l'autre, sans rien se dire.

Tout à coup un petit garçon jeta le soldat au feu, sans ombre de raison; c'était sans doute encore une niche du petit diable noir.

Le soldat se trouva en pleine lumière, il éprouva une chaleur atroce, mais il n'aurait su dire si c'était le feu ou son amour qui le brûlait. Il avait perdu ses belles couleurs: était-ce par suite des fatigues du voyage ou par suite de chagrin ? Nul ne saurait le dire. Il regarda une dernière fois la petite danseuse, qui le regardait aussi. Il sentit qu'il était sur le point de fondre, mais toujours intrépide, il tint bon; l'arme au bras. Une porte s'ouvrit brusquement, le vent enleva la petite danseuse qui, pareille à une sylphide, s'envola auprès du petit soldat, fut prise dans les flammes et disparut. Alors seulement le soldat fondit complètement. Et lorsque le lendemain matin, la bonne prépara le feu, elle le trouva dans les cendres comme un petit cœur de plomb. De la petite danseuse il ne restait que la paillette entièrement noircie par le feu.

LA VIEILLE MAISON

Là-bas, dans la rue, se trouvait une très vieille maison, vieille de près de trois cents ans, d'après le millésime gravé sur la poutre au milieu de tulipes et de vrilles de houblon. On y lisait des vers entiers dans le style et l'orthographe des temps anciens et des têtes grimaçantes étaient sculptées au-dessus de chaque fenêtre. Le second étage surplombait le premier et immédiatement sous le toit se trouvait une gouttière terminée par une gargouille à tête de dragon ; la pluie aurait dû lui sortir par la gueule, mais comme la gouttière était percée, l'eau dégoulinait par le ventre.

Toutes les autres maisons dans la rue étaient si neuves et si pimpantes avec leurs grandes vitres et leurs murailles blanchies à la chaux qu'on voyait bien qu'elles ne voulaient rien avoir à faire avec la vieille maison. Elles avaient l'air de penser : “ Combien de temps cette vieille baraque va-t-elle rester là à nous importuner ? Ses grandes fenêtres en saillie nous empêchent de voir ce qui se passe de ce côté de la rue, son escalier est large comme celui d'un château et haut comme celui d'une tour

d'église. La rampe en fer forgé avec ses pommeaux en cuivre a l'air de conduire à un ancien sépulcre. C'est une honte!"

C'était bien là ce que pensaient tout particulièrement les maisons situées juste en face, mais à la fenêtre de l'une d'elles était assis un petit garçon aux joues roses, aux yeux clairs et brillants, qui trouvait la vieille maison beaucoup plus à son goût que toutes les autres, au grand soleil comme au clair de lune. Quand il regardait le mur décrépit, il se figurait y voir d'étranges images, ou bien croyait voir la rue juste comme elle avait été autrefois avec ses grands perrons, ses fenêtres en saillie, ses pignons pointus; il croyait voir des soldats armés de hallebardes et des gouttières courant ça et là comme des dragons et des serpents. Voilà une maison qui méritait d'être regardée!

Elle était habitée par un vieux monsieur qui portait la culotte courte, un habit à gros boutons de métal et une perruque à queue. Tous les matins un vieux domestique venait mettre de l'ordre chez lui et faire ses commissions; à part cela, le vieux monsieur à culotte courte était tout seul dans la vieille maison. Quelquefois il se mettait à la fenêtre pour regarder; alors le petit garçon d'en face lui faisait un signe de tête, le vieux monsieur faisait de même et de cette manière ils firent connaissance et devinrent une paire d'amis sans s'être jamais parlé, ce qui n'a aucune importance.

Un jour le petit garçon entendit dire par ses parents: “Le vieux monsieur d’en face est évidemment à son aise, mais il vit terriblement seul.”

Le dimanche suivant, le petit garçon enveloppa quelque chose dans un morceau de papier et descendit sous la porte cochère. Voyant passer le domestique qui faisait les commissions, il lui dit : “Tiens, veux-tu porter ceci de ma part au vieux monsieur d’en face ? J’ai deux soldats de plomb, je lui en donne un parce que je sais qu’il est affreusement seul.”

Le vieux serviteur, d’un air tout joyeux, fit un signe de tête au petit garçon et emporta le soldat de plomb. Peu après, on envoya demander si le petit garçon n’avait pas envie de venir lui-même faire une visite et, avec la permission de ses parents, il se rendit dans la vieille maison.

Les boutons de cuivre jaune brillaient ce jour-là d’un éclat beaucoup plus vif que d’habitude. On aurait pu croire qu’ils avaient été astiqués exprès, et on aurait juré que les clairons — car il faut vous dire qu’il y en avait de sculptés dans la porte au beau milieu des tulipes — les clairons trompettaient de toutes leurs forces, les joues beaucoup plus gonflées qu’à l’ordinaire. Mais parfaitement! ils lançaient à toute volée: Ta ra ta ta! Ta ra ta ta! Voilà le petit garçon qui arrive! Ta ra ta ta!” Et la porte s’ouvrit.

Tout le corridor était orné de vieux portraits de chevaliers en armure et de dames en robes de soie;

on croyait entendre le cliquetis des armures et le froufrou des robes. Puis il y avait un escalier très irrégulier par lequel on arrivait sur un balcon, un balcon bien fragile, troué et crevassé, mais où l'herbe et la verdure poussaient partout. Le balcon donnait sur la cour et le mur était si verdoyant qu'on se serait cru dans un jardin. Il y avait de vieux pots ornés de têtes et d'oreilles d'ânes où les fleurs poussaient à leur gré. De l'un d'eux débordaient des œillets; c'est-à-dire des feuilles et des boutons d'œillets qui semblaient dire: "Le grand air m'a caressé, le soleil m'a embrassé et m'a promis une petite fleur pour dimanche; oui, une jolie petite fleur pour dimanche." Ensuite ils entrèrent dans une pièce dont les murs étaient tendus de cuir de Cordoue rehaussé de fleurs dorées :

Tôt passe la dorure,
Bon cuir résiste et dure.

disaient les murs.

Il y avait de grands fauteuils sculptés à dossiers très élevés, avec des bras de chaque côté, qui semblaient dire : "Asseyez-vous, asseyez-vous donc ! Ouf, j'ai tout le corps qui me craque, j'aurai certainement des rhumatismes dans le dos. Oh! là, là ! "

Enfin le petit garçon arriva dans la pièce à fenêtre en saillie où était assis le vieux monsieur :

"Merci du soldat de plomb, mon petit ami, et merci de ta bonne visite!"

"Merci, merci, cric-crac" firent tous les meubles; ils se trouvaient en si grand nombre qu'ils s'empêchaient mutuellement de voir le petit garçon.

Au beau milieu du mur était suspendu le portrait d'une belle dame, l'air jeune et gai, habillée à l'ancienne mode, en paniers et cheveux poudrés; elle ne dit ni merci ni cric-crac, mais de ses beaux yeux elle regardait le petit garçon, qui demanda tout de suite : "Où l'as-tu achetée ?"

"Chez le marchand de bric-à-brac," répondit le vieux monsieur; "il a maint portrait de personnes mortes, enterrées depuis si longtemps qu'ils n'intéressent plus personne! Mais cette dame, je l'ai connue autrefois; il y a un demi-siècle qu'elle n'est plus de ce monde."

Au-dessous du portrait se trouvait, sous verre, un bouquet de fleurs fanées qui, elles aussi, avaient l'air d'avoir un demi-siècle.

Le balancier de la grande pendule faisait son tic, tac, les aiguilles tournaient et tout dans la pièce vieillissait sans s'en apercevoir.

"Ils disent, à la maison, que tu es affreusement seul," fit le petit garçon.

"Oh!" répliqua le vieux, "les vieilles pensées, avec tout ce qui s'y rattache, viennent me voir et maintenant voici que tu viens, toi aussi. Non, je ne suis pas à plaindre."

Puis il prit sur le rayon un livre d'images où il y avait de grandes processions, des carosses comme on n'en voit plus, des soldats habillés en valets de trèfle, et des corporations qui passaient drapeaux déployés; la bannière des tailleurs portait des ciseaux soutenus par deux lions; celles des cordonniers portait, non des bottes, mais un aigle à deux têtes: les cordonniers veulent avoir tout en double pour pouvoir dire: "Voici la paire." Le beau livre d'images qu'il avait là!

Et le vieux monsieur passa dans la pièce à côté pour chercher des confitures, des pommes et des noisettes. Oui, on était vraiment bien dans la vieille maison.

"Je n'y tiens plus," dit le soldat de plomb, debout sur le bahut, "c'est trop triste ici, trop solitaire; quand on a l'habitude de la vie de famille, on ne peut pas se faire à cette existence. Les journées n'en finissent pas et les soirées sont encore pires, je n'y tiens plus. Quelle différence avec la pièce où ton papa et ta maman causaient gaiement et où, toi et les autres enfants, vous faisiez du tapage à réjouir le cœur. Non! ce qu'il est seul le vieux monsieur! Crois-tu qu'il ait jamais une caresse, un regard tendre ou un arbre de Noël ? Un enterrement, voilà tout ce qu'il aura. Non je n'y tiens plus."

"Ne te désole pas tant," dit le petit garçon ; "moi je me plais beaucoup ici, et toutes les vieilles

pensées, avec tout ce qui s'y rattache, viennent vous faire visite!"

"C'est possible, mais moi je ne les vois pas," dit le soldat de plomb, "je ne les connais pas. Décidément je n'y tiens plus!"

"Il le faut cependant," dit le petit garçon, qui bientôt ne pensa plus à lui, en voyant revenir le vieux monsieur tout joyeux, avec une délicieuse confiture, des pommes et des noisettes.

Le petit revint chez lui tout ravi; les jours et les semaines se passèrent pendant lesquels les deux vis-à-vis se firent souvent des signes de tête amicaux; puis le petit garçon retourna une seconde fois dans la vieille maison.

Et les clairons sculptés se mettaient à trompeter: "Ta, ra, ta, ta! Voici le petit garçon." Et les armures des vieux portraits et les robes de soie faisaient entendre leur cliquetis et leur froufrou, le cuir de Cordoue se mettait à parler et les grands fauteuils se plaignaient des rhumatismes qu'ils avaient dans le dos: "Aïe, aïe, aïe!" Tout était exactement comme la première fois, car dans la vieille maison les jours et les heures se succédaient sans jamais varier.

"Non je n'y tiens plus," dit le soldat, "j'en ai pleuré des larmes de plomb, c'est vraiment trop triste, j'aimerais mieux aller à la guerre au risque de perdre bras et jambes. Du moins ce serait un changement. Je n'en peux plus, je sais maintenant

ce que c'est que les visites des vieilles pensées avec tout ce qui s'y rattache; les miennes sont venues me voir et je te réponds qu'à la longue cela n'est pas gai; j'étais sur le point de sauter en bas du bahut. Je vous ai tous vus, aussi distinctement que si vous aviez été ici. Je revoyais ce dimanche matin dont tu te souviens, n'est-ce pas ? Vous, les enfants, vous étiez réunis autour de la table, les mains jointes, pour chanter votre cantique, comme vous le faites tous les matins ; papa et maman étaient eux aussi pleins de recueillement, quand tout à coup la porte s'ouvrit et la petite sœur Marie, qui n'a pas deux ans et qui se met toujours à danser dès qu'elle entend de la musique, que ce soit ou non un air de danse, fit son apparition. Elle commença à danser sans pouvoir arriver à entrer en mesure, car le rythme du cantique était trop lent; elle resta donc la tête penchée, plantée d'abord sur une jambe, ensuite sur l'autre, la tête encore plus penchée, mais c'était peine perdue. Vous autres, vous gardiez à grand'peine votre sérieux, mais moi je riais dans mon for intérieur, si bien que je suis tombé de la table, me faisant une grosse bosse qui m'est restée depuis, mais je sais bien que c'était mal de ma part de rire. Tout cela me revient à la mémoire maintenant: ce sont les vieilles pensées avec tout ce qui s'y rattache.
— Dis-moi si vous chantez toujours le dimanche, et raconte-moi un peu comment se porte la petite

Marie et mon camarade, l'autre soldat de plomb! Ah oui! en voilà un qui a de la veine! Moi je n'y tiens plus!"

"Tu as été donné en cadeau!" dit le petit garçon, "il faut que tu restes, il n'y a pas à dire."

Le vieux monsieur apporta un tiroir tout plein de choses curieuses; des petites maisons d'albâtre, des boîtes à senteur, de grandes cartes dorées comme on n'en voit plus. D'autres tiroirs furent ouverts et aussi le vieux clavecin qui avait un paysage peint à l'intérieur du couvercle. Le clavecin parut tout enroué quand le vieux monsieur y promena ses doigts en fredonnant une ancienne chanson.

"C'est l'air qu'elle chantait toujours," dit-il, en levant ses yeux clairs et tendres vers le portrait acheté chez le marchand de bric-à-brac.

"A la guerre! A la guerre!" s'écria le soldat de plomb à tue-tête en se précipitant par terre.

Où donc avait-il pu passer? Le vieux monsieur et le petit garçon cherchèrent partout, mais il avait complètement disparu: "Je le retrouverai bien," dit le vieux monsieur, mais il ne le retrouva jamais. Le plancher était criblé de trous et de fentes: le soldat de plomb était tombé dans une de celles-ci et y resta comme dans une sépulture ouverte.

Le jour passa et le petit garçon rentra chez lui. De longs mois succédèrent aux longues semaines.

Les vitres étaient gelées, il était obligé de souffler dessus pour arriver à voir la vieille maison; la neige y couvrait tout, ornements et inscriptions. Elle emplissait entièrement l'escalier comme s'il n'y avait plus aucun habitant. — De fait, il n'y avait plus personne: le vieux monsieur était mort!

Le même soir, une voiture s'arrêta devant la porte; on y descendit son cercueil pour le faire enterrer à la campagne. Personne ne suivait la voiture, tous ses amis étaient morts. Seul, le petit garçon envoya du bout des doigts des baisers au cercueil qui s'éloignait.

A quelques jours de là, la vieille maison fut mise aux enchères et de sa fenêtre le petit garçon vit emporter les vieux chevaliers, les belles dames, les pots de fleurs à oreilles d'âne, les vieux fauteuils et les vieux bahuts.

Tout fut dispersé. Le portrait retourna chez le marchand de bric-à-brac où le vieux monsieur l'avait trouvé, car maintenant, inconnu de tous, il n'avait plus aucun intérêt pour personne.

Le printemps suivant, la vieille maison fut démolie. “ Ce n'était qu'une pauvre baraque ! ” disait-on. De la rue on pouvait voir jusque dans la pièce tendue de cuir de Cordoue en lambeaux; la verdure du balcon s'en allait pêle-même avec la charpente qui s'écroulait; — la place fut déblayée.

“ Quel bon débarras ! ” dirent les maisons voisines.

*
* *

Maintenant une belle maison aux grandes vitres et aux murs blanchis la remplaçait; devant, sur l'emplacement même de la vieille maison, on fit un petit jardin et les murs des maisons voisines furent couverts de vignes vierges. Le jardin était entouré d'une belle grille en fer forgé qui attirait l'attention des passants ; les moineaux s'accrochaient dans la vigne vierge, s'égosillant à qui mieux mieux, mais ils ne disaient mot de la vieille maison, car ils ne s'en souvenaient plus. Tant d'années s'étaient écoulées que le petit garçon était devenu un homme et un homme de valeur dont ses parents pouvaient être fiers; il venait de se marier et habitait la maison avec sa jeune femme. Justement elle venait de trouver une gentille petite fleur des champs et se préparait à la planter dans le jardin. Elle la planta de sa petite main et rabattit la terre de ses doigts. “Aïe!” Qu'est-ce que c'était donc ? Quelque chose de pointu qui sortait de la terre molle l'avait piquée.

C'était — oui, figurez-vous — c'était le soldat de plomb qui avait disparu de chez le vieux monsieur et qui, après avoir roulé parmi les décombres de la vieille maison, avait fini par rester bien des années dans la terre.

La jeune femme essuya le soldat, d'abord avec une feuille verte, ensuite avec un joli mouchoir parfumé: le soldat de plomb eut la sensation de se lever d'un long engourdissement.

“Fais le voir,” dit le jeune homme en riant, puis il secoua la tête: “Non, ce n’est pas possible que ce soit lui, mais il me fait penser à un soldat de plomb que j’avais quand j’étais petit garçon!” Et il lui raconta l’histoire de la vieille maison, du vieux monsieur et du soldat de plomb qu’il lui avait envoyé parce qu’il était si affreusement seul, et il mit tant d’émotion dans son récit que la jeune femme sentit ses yeux se remplir de larmes.

“Pourquoi ne serait-ce pas le même soldat de plomb?” dit-elle; “je vais le garder et penser à tout ce que tu m’as raconté; et tu me montreras la tombe du vieux monsieur, dis?”

“Malheureusement je ne la connais pas,” dit-il “et personne ne la connaît: tous ses amis étaient morts et moi je n’étais qu’un petit garçon.”

“Il a dû être affreusement seul?” dit-elle.

“Oui, affreusement seul,” dit le soldat de plomb, “mais c’est une grande satisfaction de ne pas avoir été complètement oublié!

“Oui, une grande satisfaction!” s’écria quelque chose tout près, mais le soldat de plomb était seul à voir que c’était un lambeau de cuir de Cordoue; il avait perdu toute sa dorure et se confondait avec la terre, mais il avait son opinion dont il ne démordait pas :

Tôt passe la dorure
Bon cuir résiste et dure.

Le soldat de plomb n’était pas de cet avis.

LA PETITE SIRÈNE

Bien loin, en pleine mer, l'eau est bleue comme les pétales d'un bleuet et transparente comme du cristal, mais elle est si profonde qu'aucune ancre n'en toucherait jamais le fond, et qu'il faudrait bon nombre de clochers entassés les uns sur les autres pour arriver à la surface. Là est le domaine du peuple des mers.

Maintenant n'allez pas vous imaginer qu'on n'y voit que du sable blanc. Bien au contraire, les plantes et les arbres les plus extraordinaires y poussent; leurs ramures et leurs feuilles sont tellement souples qu'elles frissonnent comme des êtres vivants au moindre mouvement de l'eau. Tous les poissons, grands et petits, vont et viennent entre les branches, tout comme les oiseaux dans l'air. Au fin fond des profondeurs se trouve le château du roi des mers : les murs sont de corail, les grandes fenêtres en ogive du plus bel ambre et le toit est recouvert de coquillages qui s'ouvrent et se ferment suivant le flux et le reflux des vagues, et tous — spectacle merveilleux ! — renferment des

perles si belles qu'une seule ferait honneur à la couronne d'une reine.

Le roi des mers était veuf depuis de longues années, mais sa vieille mère dirigeait sa maison. C'était une maîtresse femme, si fière de sa haute naissance qu'elle portait douze huîtres à sa queue de poisson, tandis que les autres personnes de qualité n'avaient droit qu'à dix. — A part cela, elle avait beaucoup de mérite, surtout celui d'aimer tendrement ses petites-filles, les six jeunes princesses des mers. Elles étaient toutes charmantes, mais la plus jeune était la plus jolie. Elle avait la peau douce et fine comme une feuille de rose et ses yeux étaient bleus comme un lac profond ; seulement, comme ses sœurs, elle n'avait pas de pieds : son corps se terminait en queue de poisson.

Toute la sainte journée les princesses pouvaient s'amuser dans les grandes salles du château, où les fleurs vivantes poussaient dans le mur même. Quand on ouvrait les grandes fenêtres d'ambre jaune, les poissons entraient, comme chez nous les hirondelles ; ils venaient manger dans la main des petites princesses et se faisaient caresser par elles.

Devant le château s'étendait un grand jardin planté d'arbres d'un rouge ardent ou d'un bleu foncé. Les fruits brillaient comme de l'or et les fleurs qui agitaient sans cesse leurs feuilles et leurs tiges, ressemblaient à des flammes. Le sol était de sable fin, mais bleu comme un feu de soufre. Tout,

là-bas, baignait dans une clarté étrange et bleuâtre; on se serait cru dans les airs, au sein de l'azur, plutôt qu'au fond des mers profondes. Par les jours de grand calme on apercevait le soleil, pareil à une fleur de pourpre déversant de son calice des flots de lumière.

Chacune des petites princesses avait son coin de jardin qu'elle pouvait bêcher et planter à sa fantaisie. L'une d'elles donna à son jardin la forme d'une baleine, une autre celle d'une sirène, mais la plus jeune fit le sien à l'image du soleil, tout rond, et planté uniquement de fleurs écarlates. C'était une enfant étrange, réfléchie et silencieuse. Tandis que ses sœurs s'amusaient avec mille objets divers provenant de navires naufragés, elle ne voulait pour elle que les fleurs rouges qui ressemblaient au soleil là-haut, et une statue de jeune garçon, une admirable statue en marbre blanc, échouée au fond de la mer. Elle avait planté un saule pleureur, au feuillage rosé, qui poussait merveilleusement; ses branches, souples et fraîches, se penchaient sur la statue et répandaient sur le sable au reflet bleu une ombre violette perpétuellement en mouvement comme les feuilles; on aurait dit que la cime et les racines s'amusaient à se faire des gentillesses.

Rien ne valait pour elle le bonheur d'entendre parler du monde de là-haut, où vivent les hommes, et sa vieille grand'mère dut raconter tout ce qu'elle

savait sur les navires, les villes, les hommes et les animaux. Elle était surtout charmée par l'idée que sur la terre les fleurs sentent bon — car au fond de la mer, elles n'ont point de parfum, — que les forêts sont vertes, et que les petits poissons qu'on y voit nager entre les branches, chantent délicieusement. La petite princesse n'ayant jamais vu d'oiseaux, la vieille grand'mère était bien obligée, pour se faire comprendre, d'appeler les oiseaux des poissons.

"Quand vous aurez quinze ans," dit la grand'-mère, "vous aurez la permission de monter à la surface de la mer et de vous asseoir sur les rochers au clair de lune, pour voir passer les grands navires; vous verrez aussi des forêts et des villes!"

L'année suivante, l'aînée des sœurs allait atteindre sa quinzième année. Il y avait juste un an de différence entre elles; la plus jeune devait par conséquent attendre cinq longues années avant de pouvoir monter à la surface de la mer et apprendre à connaître notre monde. Mais elles se promettaient mutuellement de bien se raconter tout ce qu'elles auraient vu et le plus admiré le premier jour, car grand'mère ne leur racontait jamais assez; il restait toujours tant de choses qu'elles désiraient savoir!

La plus impatiente était certainement la plus jeune sœur, celle qui avait tant d'années à attendre et qui était si tranquille et si pensive. Souvent

la nuit elle se tenait à la fenêtre ouverte, cherchant à percer de ses regards l'azur des flots que des poissons fouettaient de leurs queues et de leurs nageoires. Elle pouvait voir la lune et les étoiles; seulement, vues à travers l'eau, elles paraissaient toutes pâles mais beaucoup plus grandes qu'à nos yeux. Lorsqu'une ombre noire les voilait, elle savait que c'était ou une baleine ou un navire avec des hommes à bord qui passait au-dessus d'elle. Certes ils ne se doutaient pas qu'une adorable petite sirène leur tendait ses blanches mains.

Le jour vint enfin où l'aînée des sœurs atteignit sa quinzième année et put monter à la surface.

A son retour, elle avait mille choses à raconter, mais, d'après elle, le plus merveilleux avait été de rester étendue sur un banc de sable près de la côte par un beau clair de lune, de voir la grande ville où les lumières brillaient comme des centaines d'étoiles, d'écouter la belle musique, le brouhaha des voitures et des passants, de regarder les flèches et les tours d'églises et d'entendre sonner les cloches; tout cela l'attirait d'autant plus qu'elle ne pouvait vivre sur la terre.

Ah! comme la petite sœur prêtait l'oreille! Et dès lors, quand elle se tenait le soir près de la fenêtre ouverte, regardant à travers les ondes bleues, elle pensait à la ville avec ses lumières et son brouhaha et il lui semblait que le son des cloches parvenait jusqu'à elle.

L'année suivante, la seconde sœur eut la permission de monter et de nager où bon lui semblerait. Elle sortit la tête de l'eau juste au moment où le soleil touchait à l'horizon et pour elle rien ne pouvait rivaliser avec ce spectacle. “Tout le ciel semblait de l'or fondu,” dit-elle, “et les nuages, oh! les nuages, leur beauté dépassait tout ce que l'on pouvait imaginer!” Roses et violets, ils passaient au-dessus de sa tête mais plus rapide encore que les nuages passait une nuée de cygnes sauvages, pareille à un voile blanc lancé vers le ciel; elle aurait voulu les suivre, mais le soleil disparut et les teintes roses ne tardèrent pas à s'évanouir.

L'année d'après, ce fut le tour de la troisième sœur. Elle était la plus hardie, aussi eut-elle le courage de remonter le cours d'un grand fleuve qui se jetait dans la mer. Elle vit de belles collines vertes, plantées de vignes, des châteaux et des fermes entourés de forêts superbes. Elle entendit chanter les oiseaux. Et la bonne chaleur du soleil la forçait souvent à plonger sous l'eau pour rafraîchir son visage brûlant. Dans une anse elle trouva une bande de petits êtres humains qui pataugeaient tout nus dans l'eau; elle voulut jouer avec eux, mais ils se sauvèrent tout effrayés et un petit animal noir, — c'était un chien, mais elle n'en avait jamais vu — se mit à aboyer si terriblement qu'elle en eut peur et regagna la pleine mer. Mais jamais elle n'oublierait les belles forêts, les collines vertes,

et les jolis enfants qui savaient nager, bien qu'ils n'eussent point de queue de poisson.

La quatrième sœur était moins courageuse. Elle resta au milieu de la pleine mer : l'immensité de la nappe d'eau qui s'étendait autour d'elle et le ciel qui s'arrondissait comme un énorme globe de cristal l'enthousiasmaient. Elle avait aperçu des navires, mais de si loin qu'ils avaient l'air de goëlands ; d'amusants dauphins faisaient des culbutes et de grosses baleines lançaient de l'eau par les narines, si bien qu'on eût dit des centaines de jets d'eau.

Arriva le tour de la cinquième sirène. Son anniversaire tombait en hiver, de sorte qu'elle vit des choses qu'aucune de ses sœurs n'avait pu voir à sa première montée. La mer était d'un vert glauque et, tout autour, il y avait de grandes montagnes de glace, pareilles à de grosses perles, seulement beaucoup plus grosses que des tours d'églises faites de main d'homme. Elles affectaient les formes les plus bizarres et étincelaient comme des diamants. La petite sirène s'était assise, raconta-t-elle, sur une des plus hautes et, frappés de terreur, tous les navires avaient fui l'endroit où elle se tenait, laissant sa longue chevelure flotter au gré du vent. Mais vers le soir, le ciel se couvrit et un orage éclata. La mer déchaînée souleva d'énormes blocs de glace, illuminés par le feu des éclairs. L'épouvante et la détresse se répandirent sur tous les na-

vires où l'on cargua les voiles; mais elle resta tranquillement assise sur sa montagne de glace, regardant zigzaguer les éclairs sur la mer lumineuse.

La première fois que les sœurs sortaient de l'eau, elles revenaient émerveillées de tout ce qu'elles avaient vu; mais, pouvant monter à loisir, bientôt elles ne s'en souciaient plus autant; il leur tardait de revenir à leur demeure et au bout d'un mois, elles déclaraient qu'on était beaucoup mieux au fond des mers et que tout y était plus beau.

Le soir, les cinq sœurs, se tenant par la main, montaient ensemble à la surface des flots. Elles avaient des voix enchanteresses et, s'il survenait quelque orage, elles nageaient devant les navires prêts à sombrer, chantant les merveilles du fond de la mer et criant aux marins de ne rien redouter. Mais ceux-ci ne comprenaient pas: ils croyaient que c'était le vent qui soufflait; et jamais ils ne virent les merveilles de l'abîme, car, sitôt le navire coulé, ils se noyaient et n'arrivaient qu'à l'état de cadavres au château du roi des mers.

Quand les sœurs montaient ainsi enlacées, la petite sœur, restée seule, les suivait du regard; elle aurait eu bien envie de pleurer, mais une sirène n'a point de larmes et n'en souffre que davantage.

"Que n'ai-je quinze ans!" soupirait-elle ; "je sens combien j'aimerais le monde d'en haut et tous ceux qui l'habitent!"

Enfin le jour vint où elle atteignit ses quinze ans.

“Te voilà grande,” dit la vieille reine douairière, “viens que je te fasse belle comme tes sœurs.” Et elle lui posa sur la tête une couronne de lys blancs dont chaque pétale était formé d’une demi-perle fine et, comme signe de sa haute naissance, huit grosses huîtres durent s’attacher à la queue de poisson de la princesse.

“Cela me fait mal,” dit la petite sirène.

“Il faut prendre son mal en patience, si on veut être belle,” dit la grand’mère.

Oh! comme elle aurait voulu secouer toute cette parure et rejeter cette couronne si lourde! Les fleurs rouges de son jardin lui allaient beaucoup mieux, mais elle n’osait rien changer. “Au revoir,” dit-elle; et légère comme une bulle d’air, elle monta à travers les eaux.

Le soleil venait de se coucher quand elle apparut à la surface de la mer, mais les nuages resplendissaient encore comme de l’or et des roses. L’étoile du soir brillait pure et belle dans un ciel rose-pâle, l’air était doux et frais, la mer calme et paisible. Près d’elle se trouvait un grand trois-mâts, une seule voile dehors, car il n’y avait pas un souffle de vent. Beaucoup de matelots étaient assis sur les vergues et sur les cordages. Une musique jouait à bord et à mesure que la nuit tombait, des centaines de lanternes de couleur s’allumaient: on aurait dit des pavillons de toutes les nations de la terre. La petite sirène nagea jusqu’à

la fenêtre du grand salon et chaque fois que l'eau la soulevait, elle apercevait par les vitres transparentes toute une société de personnes en grande toilette. Mais le plus beau de tous était un jeune prince aux grands yeux noirs ; il n'avait que seize ans et la fête était précisément donnée pour célébrer son anniversaire. Les matelots dansaient sur le pont et au moment où le jeune prince se montra, plus de cent fusées s'élevèrent dans l'air, répandant une clarté pareille à celle du jour. La petite sirène eut peur et plongea sous l'eau ; mais bientôt elle reparut et alors il lui sembla que toutes les étoiles du ciel descendaient sur elle ; jamais elle n'avait vu pareil feu d'artifice : de grands soleils tournoyaient, de magnifiques poissons de feu fendaient l'air et se réflétaient dans la nappe d'eau limpide et calme. Le navire était si bien éclairé qu'on y distinguait jusqu'au moindre cordage et les gens encore mieux. Oh ! qu'il était beau, le jeune prince ! Il allait, serrait les mains des matelots, riait, causait gaiement, cependant que la musique montait dans la belle nuit sereine.

Il se faisait tard, mais la petite sirène ne pouvait détacher ses yeux du navire et du jeune prince charmant. Peu à peu les lanternes de couleur s'éteignirent, les fusées et les coups de canon cessèrent mais, dans les profondeurs, la mer commençait à gronder. Les voiles se déployèrent l'une après l'autre et le navire fila rapide. Les vagues

grossissaient; des nuages noirs s'amoncelaient, au loin brillaient les éclairs: l'orage s'annonçait, épouvantable! Les marins carguaient les voiles et le grand navire glissait à toute vitesse sur la mer en courroux. Les ondes, se dressant comme des montagnes noires, menaçaient de l'engloutir, mais le bâtiment plongeait, tel un cygne, au creux des vagues en furie pour s'élever l'instant d'après sur les crêtes tumultueuses. Cette course effarée enchantait la petite sirène, mais ne plaisait guère à l'équipage. Le vaisseau craquait de toutes parts, la charpente cédait sous le choc des vagues, le grand mât cassa comme un roseau, le navire pencha de côté et l'eau pénétra dans la cale. Alors seulement la petite sirène comprit que l'équipage était en danger; elle-même dut se garer des épaves et des poutres qui l'environnaient. L'obscurité était si profonde qu'elle ne distinguait absolument rien, sauf quand un éclair déchirait la nuit et rendait visible tout le monde à bord. Dans la confusion générale elle cherchait des yeux le jeune prince et elle le vit disparaître dans les eaux noires au moment où le navire coula. Transportée de joie elle crut d'abord qu'il allait descendre vers son palais, mais elle se rappela vite que les hommes ne peuvent vivre dans l'eau et qu'il serait mort avant d'arriver au château de son père. Ah! non, il ne fallait pas qu'il mourût! Au risque de se faire écraser, elle nagea entre les épaves, plongea à plu-

sieurs reprises et parvint enfin à rejoindre le jeune prince dont les forces commençaient à s'épuiser. Il ne pouvait plus lutter contre les vagues, ses beaux yeux se fermaient et sans la petite sirène il était perdu; mais elle lui souleva la tête, et, le soutenant dans ses bras, s'abandonna avec lui au caprice des flots.

Vers le matin, l'orage était passé, mais du navire il ne restait plus trace. Le soleil qui se levait rouge et superbe, semblait ramener sur les joues du prince les couleurs de la vie, mais ses yeux restaient clos. La petite sirène embrassa son beau front et releva ses cheveux mouillés; elle lui trouva une ressemblance avec la statue de marbre de son petit jardin et fit des vœux pour qu'il revînt à la vie.

Elle voyait maintenant devant elle la terre ferme avec des grandes montagnes bleues aux cimes couvertes de neige. Au pied des montagnes se dressaient de belles forêts vertes, et, sur la lisière, un monument, église ou monastère, elle n'aurait su dire. Dans le jardin fleurissait des citronniers et des orangers, et devant la porte s'élevaient de hauts palmiers. La mer formait une petite baie calme mais très profonde et, au pied de la falaise, le sable était fin et blanc. C'est là qu'elle déposa le beau prince, la tête soigneusement relevée et tournée vers le soleil.

Les cloches du grand monument blanc se mirent à sonner et une troupe de jeunes filles apparut

dans le jardin. Alors la petite sirène se couvrit les cheveux et la tête d'écume pour cacher sa petite figure et se réfugia derrière de grosses pierres pour voir ce qui arriverait au pauvre prince.

Presque aussitôt une jeune fille passa devant lui, s'arrêta effrayée, mais se remit bien vite et alla chercher d'autres personnes. La petite sirène vit que le prince avait repris ses sens et qu'il souriait à tout le monde — à elle seule il ne souriait pas: il ignorait absolument que c'était elle qui l'avait sauvé. Elle avait le cœur gros, et quand on eut conduit le prince dans le grand monument, elle plongea tristement dans la mer pour regagner le château de son père.

Elle avait toujours été silencieuse et réfléchie; à partir de ce jour, elle le fut encore davantage. Ses sœurs la questionnèrent sur ce qu'elle avait vu à sa première montée, mais elle ne leur raconta rien.

Bien souvent, matin et soir, elle retournait à l'endroit où elle avait laissé le prince. Elle vit mûrir les fruits du jardin, elle vit fondre la neige des hautes cimes, mais pour le prince elle ne le vit point, et chaque fois elle revenait plus triste. Sa seule consolation était de s'asseoir dans son petit jardin et d'entourer de ses bras la belle statue de marbre qui ressemblait au prince. Elle ne soignait plus ses fleurs qui poussaient à leur gré et enchevêtraient leurs tiges et leurs feuilles dans les ra-

mures des arbres en sorte qu'il régnait toujours une certaine obscurité.

A la longue elle n'y tint plus et se confia à une de ses sœurs. Celle-ci s'empressa de tout raconter, mais seulement aux autres sœurs et à quelques sirènes qui ne le répétèrent qu'à leurs amies intimes. Parmi elles, il s'en trouvait une qui connaissait le prince; elle aussi avait vu la fête à bord du navire; elle savait d'où venait le prince et où était son royaume.

“Viens, petite sœur,” dirent les autres princesses, et, se donnant la main, elles montèrent enlacées devant le château du prince.

Ce château était construit en pierre d'un jaune pâle et luisant, avec de grands escaliers de marbre dont un descendait jusqu'au bord de la mer. De magnifiques coupoles dorées s'élevaient au-dessus du toit et entre les colonnes des galeries étaient disposées des statues de marbre que l'on eût dit vivantes. A travers les grandes vitres on voyait de beaux salons avec des tentures et des tapis superbes, les murs étaient couverts d'admirables tableaux qu'on avait plaisir à regarder. Au milieu du grand salon une fontaine lançait ses eaux jusqu'à la coupole en verre du plafond. Les rayons du soleil irisaient le jet d'eau et les plantes rares du bassin.

La petite sirène connaissait maintenant la demeure du prince. Elle y revint souvent, le soir

aussi bien que la nuit. Aucune de ses sœurs ne s'était aventurée aussi près de la côte, mais elle eut le courage de remonter le canal étroit et de s'asseoir sous le grand balcon de marbre qui, au clair de lune, projetait son ombre sur l'eau. Elle y voyait le jeune prince, qui se croyait absolument seul.

Maintes fois, le soir, elle le vit naviguer, au son de la musique, dans son riche bateau pavoisé; couchée dans les roseaux verts, elle le suivait du regard; et si quelqu'un apercevait son voile blanc, il croyait voir s'élever un cygne.

Souvent la nuit elle entendait les pêcheurs dire beaucoup de bien du jeune prince et elle se réjouissait de lui avoir sauvé la vie. Elle se rappela combien elle l'avait tenu fermement appuyé contre elle, et comme elle avait embrassé son beau front. Lui, il ignorait absolument tout cela et ne pouvait même pas rêver à elle.

De jour en jour elle aimait davantage les hommes et désirait plus ardemment vivre au milieu d'eux. Leur monde lui paraissait beaucoup plus vaste que le sien, leurs forêts et leurs champs s'étendaient à perte de vue : ils étaient capables de franchir les mers sur des navires et de monter jusqu'au sommet des montagnes, au-dessus des nuages. Il y avait mille choses qu'elle désirait savoir et comme ses sœurs ne pouvaient répondre à toutes ses questions, elle s'adressa à la vieille grand'mère

qui connaissait très bien le monde supérieur : c'est ainsi, qu'à juste titre, elle désignait les pays au-dessus des mers.

"Est-ce que les hommes, s'ils ne se noient pas, vivent éternellement ?" demanda la petite sirène; "ou bien meurent-ils sur terre, comme nous au fond des mers ?"

"Oui," répondit la vieille grand'mère, "il faut aussi qu'ils meurent; leur existence est même plus courte que la nôtre. Nous pouvons vivre trois cents ans, mais quand nous cessons d'exister nous nous transformons en un peu d'écume de mer; nous n'avons même pas une tombe au milieu des nôtres. Nous n'avons pas d'âme immortelle et pour nous tout finit à la mort; nous sommes comme le roseau qui, une fois coupé, ne reverdit plus jamais! Les hommes au contraire possèdent une âme qui vit éternellement, et survit à leur corps qui se change en poussière. Elle s'élève à travers les airs jusqu'aux étoiles brillantes. Comme nous, nous montons du fond de la mer pour voir les pays des hommes, eux s'élèvent à de délicieux endroits inconnus, que nous ne verrons jamais."

"Et pourquoi n'avons-nous pas une âme immortelle nous aussi ?" dit tristement la petite sirène, "je donnerais les centaines d'années que j'ai à vivre pour être de la race des humains, ne fut-ce qu'un jour, et avoir ensuite ma part dans le monde céleste !"

“Ne pense donc pas à toutes ces choses-là,” dit la grand’mère, “nous sommes bien plus heureux ici que les hommes là-haut!”

“Il faut donc un jour que je meure et que je ne sois qu’un peu d’écume sur la mer ? Je n’entendrai plus le murmure des vagues, je ne verrai plus ni les belles fleurs ni le soleil flamboyant. Ne puis-je absolument rien faire pour obtenir une âme immortelle ?

“Non,” dit la vieille, “il faudrait pour cela qu’un homme s’éprit d’amour pour toi, qu’il t’aimât plus que père et mère. S’il te jurait une fidélité éternelle et faisait unir par un prêtre sa main droite à la tienne, en t’aimant de tout son cœur et de toute sa pensée, alors son âme entrerait en communion intime avec ton corps et tu participerais au bonheur des hommes; il te donnerait une âme tout en gardant la sienne. Mais cela n’arrivera jamais. Ta queue de poisson, que nous regardons ici comme ta plus grande beauté, les hommes la trouvent hideuse. Ils n’y entendent rien; pour être belle à leurs yeux il faut avoir deux grossiers supports qu’ils appellent des jambes.”

La petite sirène soupira et regarda tristement sa queue de poisson.

“Soyons contents,” dit la vieille, “sautons, dansons et amusons-nous pendant nos trois cents ans; c’est ma foi un temps raisonnable; le repos n’en sera que meilleur après. Ce soir, nous avons bal à la Cour!”

Jamais, sur terre, on ne vit pareille splendeur. Les parois et le plafond de la salle de bal étaient en cristal épais, mais transparent. Des centaines de coquillages roses et verts, alignés de chaque côté, éclairaient toute la salle de feux bleuâtres et illuminaient, à travers les murs transparents, toute la mer environnante; on voyait accourir vers les parois d'innombrables poissons, grands et petits ; il y en avait dont les écailles semblaient de pourpre, d'autres d'or et d'argent. Au milieu de la salle coulait une large rivière, sur laquelle des dauphins et des sirènes dansaient au son de leurs propres voix, infiniment plus belles que celles des hommes. Personne ne chanta aussi bien que la petite sirène. Elle eut un tel succès que pour un moment elle se sentit transportée de joie, car elle savait que ni dans la mer ni sur la terre, il n'y avait de voix comparable à la sienne. Mais le souvenir du monde supérieur lui revint; elle ne pouvait oublier le beau prince ni secouer le chagrin qui lui venait de ne pas posséder comme lui une âme immortelle. Elle quitta doucement la fête et le château pour aller s'asseoir tristement dans son petit jardin. Là, elle entendit le son du cor qui arrivait jusqu'à elle et elle se dit: “ C'est lui qui passe là-haut! lui que j'aime plus que père et mère, lui qui occupe toutes mes pensées, à qui je confierais le bonheur de ma vie! Je risquerai tout au monde pour arriver à lui et gagner une âme immortelle! Pendant que mes

sœurs s'amusent dans le château de mon père, j'irai trouver la sorcière de la mer; elle m'a toujours fait une peur atroce, mais peut-être pourra-t-elle m'aider et me donner un bon conseil !"

La petite sirène sortit de son jardin et se dirigea vers les eaux tourbillonnantes, derrière lesquelles se trouvait la demeure de la sorcière. Jamais elle n'avait passé par là; pas une fleur, pas un brin d'herbe n'y poussait; un sable gris s'étendait jusqu'à l'endroit où les eaux tournoyaient comme des roues de moulin, emportant et engloutissant tout ce qu'atteignait leur furie. Il lui fallait traverser toutes ces terreurs pour arriver jusqu'au territoire de la sorcière. Il fallait encore cheminer longuement sur une boue chaude et bouillonnante que la sorcière appelait sa tourbière. Derrière, au milieu d'une forêt bizarre, se trouvait sa maison. Tous les arbres et tous les buissons étaient des polypes, moitié animaux, moitié plantes, qui avaient l'air de serpents à cent têtes sortant de terre; toutes les branches étaient de longs bras visqueux aux doigts souples et molasses comme des chenilles qui s'entortillaient autour de tout ce qu'ils pouvaient saisir et ne le lâchaient plus jamais. Frappée d'épouvante, la petite sirène s'arrêta: son cœur battait à se rompre et elle fut sur le point de s'en retourner; mais elle pensa au prince, à l'âme immortelle des hommes et reprit courage. Elle noua autour de sa tête ses longs cheveux flottants, pour

que les polypes ne pussent la saisir, croisa les mains sur sa poitrine et passa comme une flèche à travers les horribles polypes qui allongaient vers elle leurs bras et leurs doigts flexibles. Elle vit que tous serraient quelque chose dans leurs tentacules, soit des squelettes blancs de naufragés, soit des gouvernails, des coffres, ou des carcasses d'animaux; et pour comble d'horreur elle vit une petite sirène qu'ils avaient saisie et étouffée.

Elle parvint enfin à une grande clairière gluante où les couleuvres d'eau se vautraient en montrant leur ventre hideux, d'un jaune sale. Au milieu de cette forêt se trouvait une maison construite d'ossements de naufragés. C'est là que se tenait la sorcière. Elle faisait manger un crapaud dans sa main, comme on fait manger du sucre aux petits canaris. Elle appelait d'horribles couleuvres d'eau ses petits poussins, et les laissait se pelotonner sur sa grosse poitrine flasque.

"Je sais bien ce qui t'amène," dit la sorcière; "c'est insensé, ce que tu désires; mais cependant je m'y prêterai, car cela te portera malheur, ma toute belle princesse. Tu veux te débarrasser de ta queue de poisson et la remplacer par deux de ces supports sur lesquels marchent les hommes, pour que le jeune prince tombe amoureux de toi, t'épouse et te procure une âme immortelle." Ce disant, la sorcière éclata d'un rire si atroce que les crapauds et les couleuvres roulèrent à ses pieds.

“Tu arrives juste à temps, car demain matin, au lever du soleil, il eût été trop tard, il aurait fallu attendre une année entière. Je vais te préparer un philtre, que tu emporteras à terre au point du jour. Tu iras t’asseoir sur la côte pour le boire; alors ta queue de poisson se rétrécira et se partagera en ce que les hommes appellent deux belles jambes. Mais cela te fera mal, comme si on te coupait le corps d’une lame tranchante. Cela fait, chacun te déclarera la plus charmante créature qu’il ait jamais vue. Tu conserveras ta démarche légère et gracieuse, mais chaque pas te sera aussi douloureux que si tu marchais sur des couteaux, je pourrai t’aider si tu veux accepter toutes ces souffrances.”

“Je les accepte,” dit la petite sirène, la voix tremblante; car elle pensait au prince et à l’âme immortelle qu’elle allait gagner.

“Mais souviens-toi,” continua la sorcière, “que du moment où tu auras pris la forme humaine, jamais plus tu ne pourras redevenir sirène, jamais plus tu ne pourras descendre au fond des eaux pour voir tes sœurs et le château de ton père. Si tu ne t’attaches le prince au point qu’il oublie pour toi père et mère, s’il ne se donne à toi de tout son cœur et de toute son âme et s’il ne fait bénir votre union par un prêtre, jamais tu n’auras une âme immortelle. S’il en épouse une autre, le premier matin qui suivra son mariage, ton cœur se

brisera et tu ne seras plus qu'un peu d'écume sur les flots.

" J'y consens," dit la petite sirène, pâle comme une morte.

" Mais moi aussi j'entends avoir mon salaire," dit la sorcière, " et ce n'est pas peu de chose que je te demanderai. Ta voix est la plus belle qui soit au royaume de la mer et tu comptes t'en servir pour séduire ton prince; mais cette voix-là tu me la donneras en échange de mon philtre; je veux ce que tu as de plus beau! car il faut que je te verse de mon propre sang pour que le philtre soit acéré comme une épée à deux tranchants!"

" Mais si tu prends ma voix," dit la petite sirène, que me restera-t-il?"

" Ton corps adorable, ta démarche légère et gracieuse, et tes yeux expressifs; cela te suffira bien pour séduire le cœur d'un homme. Allons! as-tu perdu courage? Tire ta petite langue, que je la coupe et je te donnerai mon philtre!"

" Soit," dit la petite sirène, et la sorcière mit le chaudron sur le feu pour faire bouillir le breuvage magique. " La propreté a du bon," dit-elle, en frottant le chaudron avec un paquet de couleuvres. Puis elle se fit une entaille à la poitrine et laissa son sang noir couler goutte à goutte. La vapeur prenait des formes bizarres et affreuses. A chaque instant la sorcière ajoutait quelque nouvel ingrédient, et au moment où le mélange se mit

à bouillonner, on crut entendre des gémissements de crocodile. Le philtre, une fois préparé, ressemblait à de l'eau claire!

"Le voilà," dit la sorcière. Puis elle coupa la langue à la petite sirène qui dès lors fut muette et ne put ni chanter ni parler.

"Si les polypes veulent te saisir quand tu traverseras ma forêt," dit la sorcière, "tu n'as qu'à leur jeter une seule goutte de mon breuvage et leurs bras et leurs doigts éclateront en mille morceaux."

Mais ce ne fut point nécessaire. Quand les polypes virent luire le philtre dans sa main comme une étoile brillante, ils reculèrent épouvantés et elle put rapidement traverser la forêt, la tourbière et les eaux tourbillonnantes.

Elle vit le château de son père : les lumières étaient éteintes, tout le monde dormait sans doute, mais elle n'osait y entrer maintenant qu'elle était muette et qu'elle allait les quitter pour toujours. Il lui semblait que son cœur se brisait de chagrin. Elle se glissa dans le jardin, cueillit une fleur au parterre de chacune de ses sœurs, envoya du bout des doigts mille et mille baisers au château et monta à travers l'azur des flots.

Le soleil n'était pas encore levé quand elle vit le château du prince et qu'elle monta le grand escalier de marbre par un beau clair de lune. La petite sirène but le philtre : ce fut comme si une épée

tranchante partageait son corps fragile; elle perdit connaissance et resta comme morte. Quand elle revint à elle, le soleil brillait, elle éprouvait une douleur cuisante, mais devant elle, la regardant de ses beaux yeux noirs, se tenait le jeune prince. Elle baissa les yeux et vit que sa queue de poisson avait disparu : à la place elle avait deux petites jambes adorables. Seulement, comme elle était toute nue, elle s'enveloppa de sa longue et belle chevelure. Le prince lui demanda qui elle était, et d'où elle venait, mais pour toute réponse, ne pouvant parler, elle fixa sur lui son beau regard si doux et pourtant si triste. Il la prit par la main pour la conduire au château. Comme l'avait dit la sorcière, chaque pas lui causait une douleur aussi vive que si elle eût marché sur des couteaux: mais elle l'endura volontiers et, légère comme une bulle d'air, elle monta, conduite par le prince qui admirait comme tout le monde sa démarche légère et gracieuse.

On l'habilla de soie et de mousseline: elle apparut belle entre les belles, mais muette, ne pouvant ni chanter ni parler. De gracieuses esclaves, vêtues d'or et de soie chantèrent devant le prince et la famille royale. Il y en eut une qui chanta mieux que les autres; le prince l'applaudit en souriant et la petite sirène se sentit toute triste: elle savait qu'elle-même avait bien mieux chanté, et elle se dit: “Ah! s'il savait que pour être auprès de lui, j'ai sacrifié ma voix à tout jamais!”

Les esclaves exécutèrent ensuite de gracieuses danses au son d'une musique douce et charmante. A cette vue la petite sirène arrondit gracieusement ses beaux bras blancs, se leva sur la pointe des pieds et dansa sans presque toucher le parquet, dansa comme jamais personne n'avait dansé. Chaque mouvement faisait ressortir sa beauté et ses yeux parlaient au cœur mieux que le chant des esclave. Tout le monde était en extase, surtout le prince qui l'appelait: sa charmante enfant trouvée; elle dansa encore et encore bien qu'elle souffrit le martyre chaque fois que son petit pied touchait terre. Le prince dit qu'il la garderait toujours auprès de lui et elle eut la permission de dormir devant sa porte, sur un coussin de velours.

Il lui fit faire un costume d'amazone pour qu'elle pût le suivre à cheval. Avec lui, elle traversa les grands bois parfumés où des branches vertes frôlaient son épaule et où les petits oiseaux chantaient dans le feuillage. Avec lui, elle gravit les hautes montagnes; ses petits pieds saignaient, mais sans y prendre garde, elle le suivait toujours: et, au-dessous d'eux, ils voyaient les nuages flotter comme une bande d'oiseaux volant vers les pays lointains.

La nuit, tandis que tous dormaient au château, elle descendait le grand escalier de marbre et allait rafraîchir dans l'eau froide de la mer ses pieds meurtris et brûlants. Et elle songeait à tous les

siens au-dessous d'elle dans les profondeurs des eaux.

Une nuit, elle aperçut ses sœurs qui nageaient enlacées et chantaient tristement. Elle les appela d'un signe. Elles la reconnurent et lui dirent quel grand chagrin leur avait causé son départ. Dès lors elles revinrent chaque nuit. Une fois même elle vit tout au loin sa vieille grand'mère qui depuis de longues années n'était pas monté à la surface et, près d'elle, le roi des mers, sa couronne sur la tête. Ils lui tendirent les mains mais n'osèrent l'approcher d'aussi près que ses sœurs.

De jour en jour le prince la chérissait davantage, mais il l'aimait comme on aime une douce et aimable enfant; jamais l'idée de l'épouser ne lui vint à l'esprit. Or, il fallait qu'il en fît sa femme pour qu'elle obtînt une âme immortelle; ou bien, s'il en épousait une autre, le lendemain des noces la petite sirène ne serait plus qu'un peu d'écume sur la mer.

"M'aimes-tu plus que toutes les autres ?" semblaient lui demander les deux yeux de la petite sirène, quand il la prenait dans ses bras et l'embrassait sur le front.

"Oui," répondait le prince, "je t'aime plus que les autres, car personne n'a aussi bon cœur que toi et personne ne m'est aussi dévoué que toi; puis tu ressembles à une jeune fille que j'ai vue un jour, mais que je ne retrouverai probablement jamais.

J'étais à bord d'un navire qui fit naufrage et les vagues me rejetèrent sur la rive, près d'un temple desservi par des jeunes filles. La plus jeune me trouva et me sauva la vie. Je ne l'ai vue que deux fois et je n'aimerai qu'elle au monde; mais toi, tu lui ressembles; il y a même des moments où il me semble que tu prends la place de son image dans mon cœur. Elle appartient au temple. C'est une bonne étoile qui t'a amenée vers moi, jamais nous ne nous séparerons!" "Hélas!" pensa la petite sirène, "il ignore que c'est moi qui l'ai sauvé, moi qui l'ai porté à travers les flots jusqu'au temple et qui suis restée là, cachée, pour voir si l'on viendrait lui porter secours. J'ai vu la jeune fille qu'il aime plus que moi!" Et la petite sirène poussa un gros soupir. Pleurer, elle ne le pouvait pas. "Il dit qu'elle appartient au temple: ils ne se rencontreront plus, tandis que moi je suis près de lui, je le vois tous les jours; je le soignerai, je l'aimerai, je lui sacrifierai ma vie!"

Or, un jour, le bruit se répandit que le prince allait épouser une belle princesse, la fille du roi voisin.

"C'est pourquoi, disait-on, il équipe un si superbe navire. Il part, sous prétexte de visiter le royaume voisin, mais, en réalité, c'est pour voir la princesse. La petite sirène secouait la tête en riant; mieux que personne elle connaissait le cœur et les pensées du prince. "Il faut que je parte," lui avait-

il dit, “ mes parents exigent que je voie la belle princesse; mais il ne me forceront pas à la ramener ici comme ma femme. Je ne puis l’aimer, elle ne ressemble pas comme toi à la jeune fille du temple; s’il me fallait un jour en épouser quelque autre, c’est plutôt toi que je choisirais, ma muette enfant trouvée aux beaux yeux parlants!” Et il baisa ses lèvres vermeilles, joua avec ses longs cheveux, et reposa la tête près de son cœur qui rêva alors d’un bonheur humain et d’une âme immortelle.

“ Tu ne crains pas la mer, ma pauvre enfant ?” lui dit-il, quand ils se trouvèrent à bord du superbe bateau qui les emportait vers les pays du roi voisin.

Il se mit à lui parler de la mer, tantôt calme et tantôt fouettée par la tempête, des poissons étranges, et de tout ce que les plongeurs voient au fond des eaux. Elle souriait, car mieux que personne elle connaissait les secrets des profondeurs de la mer.

Au clair de lune, quand tous dormaient, sauf le timonier, elle restait accoudée au bastingage, plongeant ses regards dans les eaux limpides. Il lui semblait voir le palais paternel et là, sa vieille grand’mère, la couronne d’argent sur la tête, suivant des yeux la quille du navire. Ses sœurs étaient sorties de l’eau et la regardaient douloureusement en tordant leurs blanches mains. Souriante, elle

leur fit signe que tout allait bien. Mais le mousse s'approcha et les sœurs disparurent, laissant croire au petit marin que les blancheurs qu'il avait aperçus n'étaient que de l'écume.

Le lendemain matin, le navire entra dans le port de la belle ville où résidait le roi voisin. Les cloches sonnaient, la musique retentissait du haut des grandes tours, et les soldats présentaient les armes sous les drapeaux flottants. Chaque jour, il y avait fête et bal, mais la princesse n'était pas encore là; elle avait été élevée loin du pays, dans un temple où on lui avait enseigné toutes les vertus royales. Enfin elle arriva. La petite sirène était impatiente de voir sa beauté et elle dut reconnaître qu'elle n'avait jamais rien vu d'aussi charmant que la princesse. Elle avait la peau blanche et fine et, sous les longs cils, ses beaux yeux bleus avaient un air de candeur et de bonté.

"C'est toi!" s'écria le prince, "toi qui m'as sauvé quand j'étais étendu comme mort sur la côte;" et il serra dans ses bras sa fiancée rougissante. "Que je suis donc heureux," dit-il à la petite sirène, "jamais je ne me serais attendu à un tel bonheur. Mes vœux les plus chers sont comblés. Toi qui m'aimes plus que personne, tu te réjouiras de mon bonheur." Et la petite sirène lui baisa la main, la mort dans l'âme. Le lendemain de ses noces la verrait morte, un peu d'écume sur la mer.

Les cloches carillonnaient et dans toutes les rues les hérauts annonçaient les fiançailles. Sur tous

les autels une huile parfumée brûlait dans les lampes d'argent; les prêtres agitaient les encensoirs. Les deux fiancés se donnèrent la main et reçurent de l'évêque la bénédiction nuptiale, Habillée d'or et de soie, la petite sirène portait la traîne de la mariée; mais elle n'entendait point la musique solennelle, ses yeux ne voyaient pas la cérémonie sainte. Elle pensait à sa dernière nuit et à tout ce qu'elle avait perdu dans ce monde.

Le soir même, les jeunes époux s'embarquèrent au bruit des coups de canon. Les drapeaux flottaient au vent, et au milieu du bateau se dressait une tente royale, d'or et de pourpre, garnie de magnifiques coussins où les époux reposeraient dans la nuit sereine et fraîche.

Le vent gonfla les voiles et le navire glissa doucement sur la mer limpide.

A la tombée de la nuit, des lanternes multicolores furent allumées et les matelots se mirent à danser sur le pont. La petite sirène se souvint de sa première sortie des vagues, alors qu'elle avait assisté à une fête pareille toute pleine d'une même allégresse. Légère comme une hirondelle au vol, elle se mêla à la danse et au milieu d'applaudissements enthousiastes et unanimes, elle dansa comme elle n'avait jamais dansé. Ses petits pieds étaient comme transpercés par des lames, mais l'angoisse de son cœur était si grande qu'elle ne le sentit point. Elle savait que c'était le dernier soir où

elle voyait celui pour qui elle avait quitté sa maison et sa famille, donné sa voix merveilleuse et souffert le martyre, jour après jour, sans qu'il s'en doutât. C'était la dernière nuit qu'elle respirait le même air que lui, la dernière nuit qu'elle voyait la mer profonde et le ciel étoilé. Une nuit éternelle sans pensée, sans rêve l'attendait, elle qui n'avait pas d'âme et ne pouvait en gagner une.

Minuit était passé que la joie et la gaîté régnaient encore; elle aussi riait et dansait, la mort dans le cœur. Le prince embrassa son adorable femme tandis qu'elle caressait ses beaux cheveux noirs; et la main dans la main ils allèrent chercher le repos sous la tente dorée.

Tout rentra dans le silence; seul le timonier restait au gouvernail. La petite sirène appuya ses bras blancs sur le bastingage et regarda vers l'orient, du côté de l'aurore. Elle savait que le premier rayon du soleil la tuerait. Alors elle vit sortir des ondes ses sœurs, pâles comme elle ; leurs longs cheveux ne flottaient plus au vent, ils étaient coupés.

“ Nous les avons donné à la sorcière pour qu'elle te porte secours et que tu ne meures pas cette nuit. Voici un couteau qu'elle nous a donné, tu vois comme il est affilé. Avant le lever du soleil il faut que tu l'enfonces dans le cœur du prince et quand son sang chaud rejaillira sur tes pieds ils se rejoindront en queue de poisson. Tu redeviendras si-

rène, tu pourras redescendre vers nos demeures et vivre tes trois cents ans avant de n'être plus qu'une légère écume. Dépêche-toi! Avant le lever du soleil il faut qu'un de vous deux meure! Notre vieille grand'mère a tellement de chagrin que ses cheveux blancs sont tombés comme les nôtres sous les ciseaux de la sorcière. Tue le prince et reviens chez nous! Mais dépêche-toi! Regarde cette lueur rouge à l'horizon: dans quelques minutes le soleil va se lever et alors tu es perdue." Puis poussant un profond soupir, elles disparurent dans les flots.

La petite sirène écarta le rideau de pourpre de la tente et vit la jeune et belle épouse qui dormait, la tête appuyée sur la poitrine du prince. Elle se pencha sur lui et embrassa son beau front; elle regarda le ciel où montait l'aurore, puis le couteau affilé, puis de nouveau le prince. A ce moment il murmura le nom de son épouse; même en dormant il ne rêvait qu'à elle; le couteau trembla dans la main de la petite sirène, puis elle le lança bien loin dans la mer. A l'endroit où il tomba les vagues s'empourprèrent: on eût dit que des gouttes de sang jaillissaient de l'eau. Les yeux déjà voilés, elle regarda une dernière fois le prince et se précipita dans la mer, où elle sentit son corps se dissoudre en écume.

A l'instant même, le soleil se leva, ses rayons doux et bienfaisants tombèrent sur la froide écume et la petite sirène ne sentit point la mort. Elle vit le beau soleil et au-dessus d'elle flottaient des

êtres aériens d'une beauté idéale, si diaphanes qu'ils laissaient transparaître et les voiles blanches du navire et les nuages roses du ciel. Leurs voix étaient une musique, mais si subtile et si pure que nulle oreille humaine ne pouvait la saisir, pas plus que leurs corps n'étaient visibles à des yeux humains. Sans ailes, de par leur légèreté même, ils flottaient dans les airs, et la petite sirène vit qu'elle avait comme eux un corps qui se dégageait de plus en plus de l'écume.

"Où vais-je ?" demanda-t-elle, de sa nouvelle voix, au timbre exquis et subtil.

"Chez les filles de l'air!" lui fut-il répondu. La sirène n'a point d'âme immortelle et ne peut l'obtenir à moins de se faire aimer par un homme; sa vie éternelle dépend d'un pouvoir en dehors d'elle. Pas plus que les sirènes, les filles de l'air n'ont d'âme, mais elles peuvent en mériter une par leurs bonnes actions. Aux pays chauds où l'air torride et pestilentiel tue les hommes, nous portons la fraîcheur, nous répandons le parfum des fleurs dans l'atmosphère pour apaiser et soulager les souffrances. Lorsque nous avons fait pendant trois cents ans le plus de bien qu'il nous a été possible, nous recevons une âme immortelle et nous participons à l'éternelle félicité des hommes. Toi aussi, pauvre petite sirène, tous les efforts de ton cœur tendaient au même but. Par tes souffrances, par ta vaillance à les supporter, tu t'es élevée jusqu'au monde des esprits aériens, et maintenant tu vas

pouvoir, par trois cents ans de bonnes actions te créer toi-même une âme immortelle.” Alors la petite sirène éleva ses bras diaphanes vers le soleil du bon Dieu et pour la première fois de sa vie elle versa des larmes.

A bord du navire le bruit et le mouvement commençaient à reprendre. Elle vit le prince et sa belle épouse la chercher partout, puis regarder tristement la mer, s’imaginant sans doute qu’elle s’était précipitée dans les flots. Invisible, elle déposa un baiser sur le front de la jeune femme et, souriant au prince, elle s’éleva avec ses compagnes sur un nuage rose qui flottait dans l’air.

“ Ainsi donc, dans trois cents ans nous entrerons dans le royaume de Dieu ! ”

“ Il se peut que nous y soyons admises plus tôt,” dit doucement l’une d’elles. “ Nous entrons invisibles dans les maisons où il y a des enfants, et chaque fois que nous trouvons un enfant qui fait le bonheur de ses parents et mérite leur tendresse, le bon Dieu abrège notre temps d’épreuve. L’enfant ne se doute pas que nous traversons sa chambre et si, dans notre joie de le voir si sage nous sourions, nos trois cents ans sont diminués d’une année; mais par contre, si nous voyons un enfant insupportable et désobéissant et que nous pleurions de chagrin, chaque larme ajoute un jour à notre temps d’épreuve ! ”

LA PETITE POUCETTE

Il y avait une fois une femme dont le plus vif désir était d'avoir un tout petit enfant ; mais comme elle ne savait pas où s'adresser pour l'avoir, elle alla trouver une vieille sorcière et lui dit : " Je serais tellement heureuse d'avoir un petit enfant ; ne pourrais-tu pas me dire où l'on peut en trouver ? "

" Oh, cela n'est pas bien difficile," répondit la sorcière, " voilà un grain d'orge ; il n'est pas de l'espèce de ceux que tu vois pousser dans les champs ou que mangent les poules ; sème-le dans un pot à fleur et tu vas voir ce qui arrivera ! "

" Merci bien ! " dit la femme. Elle donna douze sous à la sorcière, rentra chez elle, sema le grain d'orge et, du coup, une grande et belle fleur qui ressemblait à une tulipe en bouton, sortit de terre.

" Oh ! la charmante fleur ! " dit la femme, en déposant un baiser sur les jolis pétales jaunes et rouges, mais à l'instant même la fleur s'épanouit avec éclat. On voyait bien que c'était une vraie tulipe, mais sur le fond vert était assise une ado-

rable petite fille, haute d'un pouce seulement ; aussi l'appela-t-on Petite Poucette.

On lui donna pour berceau une coquille de noix bien vernie, pour matelas, des feuilles de violettes et, pour couverture, une feuille de rose; elle y dormait la nuit, mais le jour elle jouait sur la table où la femme avait posé une assiette remplie d'eau et enguirlandée de fleurs. Petite Poucette, assise sur un grand pétale de tulipe, ramait à l'aide de deux crins blancs d'un bord de l'assiette à l'autre; c'était tout à fait mignon. Elle chantait aussi d'une petite voix adorable, grêle et fine: jamais on n'avait entendu rien de pareil.

Une nuit qu'elle reposait dans son joli petit lit, un vilain crapaud sauta dans la chambre par le carreau brisé. La vilaine bête visqueuse grimpa sur la table où Petite Poucette dormait sur son pétale de rose.

"Quelle gentille petite femme pour mon fils!" dit maman crapaud; et, saisissant la coquille de noix, elle retourna dans le jardin par le carreau brisé. Le crapaud et son fils avaient leur demeure dans la vase du ruisseau qui serpentait à travers le jardin. Ce fils, horriblement laid, était tout le portrait de sa mère. "Brrke ke ke kex koax koax...!" Ce fut tout ce qu'il trouva à dire, quand il aperçut la mignonne petite fille dans sa coquille de noix.

“Ne crie donc pas si fort”, dit maman crapaud, “tu vas la réveiller; elle pourrait encore nous échapper, car elle est légère comme un duvet de cygne.”

“Nous allons la déposer sur une feuille de nénuphar; elle est si petite que ce sera pour elle comme une île d’où elle ne pourra se sauver et, pendant ce temps, nous préparerons la plus belle chambre sous la vase, où vous habiterez tous deux.” Dans le ruisseau se trouvaient des quantités de nénuphars dont les larges feuilles vertes avaient l’air de flotter sur l’eau; la plus éloignée était la plus grande: maman crapaud la gagna à la nage et y déposa Poucette.

Quand la pauvre petite se réveilla le lendemain matin, elle se mit à pleurer amèrement, car elle était entourée d’eau de tous côtés et ne pouvait plus toucher terre.

Sous la vase, maman crapaud était occupée à décorer la chambre de roseaux et de boutons-d’or pour faire honneur à sa future belle-fille. Cela fait, elle nagea avec son vilain fils jusqu’à la feuille où se trouvait Poucette, pour chercher son joli lit et le transporter dans la chambre nuptiale avant qu’elle y vînt elle-même. Elle s’inclina profondément dans l’eau, en lui disant: “Voici mon fils, il sera ton mari et vous aurez une belle demeure sous la vase.”

"Brrke ke ke kex koax koax," fut cette fois encore tout ce que le jeune crapaud trouva à dire.

Ils emportèrent le lit et Poucette resta seule à pleurer sur la feuille verte, car elle ne voulait ni habiter chez cette horrible maman crapaud, ni épouser son hideux fils. Les petits poissons, qui avaient entendu ce que disaient les crapauds, sortirent leurs têtes de l'eau pour voir la petite fille. Ils la trouvèrent si gracieuse, qu'ils furent tout tristes à l'idée qu'elle allait épouser le vilain crapaud. Non, ils sauraient bien l'empêcher. Et, en effet, se rassemblant sous l'eau, autour de la tige verte qui retenait le nénuphar, ils la coupèrent avec leurs dents, et la feuille s'en alla à la dérive, emportant Petite Poucette si loin que le crapaud ne pourrait jamais l'atteindre.

Poucette, dans sa course, passa devant bien des endroits différents; les petits oiseaux dans les buissons gazouillaient sur son passage: "Oh! la mignonne petite demoiselle!" La feuille l'emportait de plus en plus loin. Et voilà notre Petite Poucette en voyage.

Chemin faisant, un joli papillon blanc qui la trouvait très à son goût, vint voltiger autour d'elle et finit par se poser sur la feuille. Poucette était toute joyeuse et contente, car le crapaud ne pouvait plus l'atteindre. Le paysage qui se déroulait devant elle était de toute beauté, et le soleil faisait

miroiter l'eau comme de l'or fondu. Elle prit son écharpe, attacha le papillon à un bout et fixa l'autre à la feuille qui descendit ainsi plus rapidement la rivière.

Tout à coup un gros hanneton vint à passer ; brusquement, il la saisit par la taille et s'envola avec elle dans un arbre, tandis que la feuille continuait sa course avec le papillon qui ne pouvait s'en détacher.

Dieu! que Petite Poucette eut peur quand le hanneton l'emporta dans l'arbre, mais elle eut surtout de la peine en pensant au joli papillon blanc attaché à la feuille: il mourrait certainement de faim, s'il ne parvenait pas à s'en détacher. Mais le hanneton s'en moquait; il fit asseoir Poucette sur la plus grande feuille, la régala du suc des fleurs et, quoiqu'elle ne ressemblât nullement à un hanneton, lui fit mille compliments sur sa beauté. Peu à peu les autres hannetons vinrent lui rendre visite; les demoiselles la regardèrent du haut de leur grandeur, disant: "Elle n'a que deux jambes, quelle misère! Et pas du tout d'antennes. Elle a la taille pincée comme une femme! Fi l'horreur! Est-elle assez laide!" dirent toutes les femelles. Le hanneton qui l'avait enlevée la trouvait toujours charmante, mais à force d'entendre dire par les uns et les autres qu'elle était laide, il finit par le croire aussi et n'en voulut plus.

Ils la déposèrent sur une pâquerette où elle se mit à pleurer, parce que les hannetons ne la voulaient pas à cause de sa laideur; et pourtant elle était la plus jolie de toutes, fine et fragile comme une feuille de rose.

La pauvre Petite Poucette passa l'été toute seule dans la grande forêt. Elle tressa un lit de paille qu'elle suspendit sous une grande feuille de bardane pour se garantir de la pluie; elle se nourrissait du suc des fleurs et buvait la rosée du matin. Ainsi se passèrent l'été et l'automne; mais voici qu'arriva l'hiver, le rude et terrible hiver. Tous les oiseaux qui l'avaient charmée par leurs chants, s'envolèrent; les arbres et les fleurs se flétrirent, la grande feuille de bardane sous laquelle elle demeurait, se recroquevilla et ne forma plus qu'une tige jaune et toute desséchée. La pauvre petite faillit mourir de froid, car ses vêtements étaient tout déchirés. Bientôt il commença à neiger et chaque flocon qui tombait sur elle lui était ce que nous serait, à nous, une lourde pelletée. Alors toute grelottante, elle s'enveloppa d'une feuille sèche qui pourtant ne la réchauffa guère.

Près du bois où elle se trouvait maintenant, était un champ de blé dont le chaume hérissait encore la terre gelée et noire, ce fut pour elle comme une immense forêt. Elle arriva toute grelottante à un petit trou sous une motte de terre;

c'était la porte d'entrée d'une souris des champs qui s'y trouvait bien à son aise, possédant une pièce toute remplie de grains, une belle cuisine et un garde-manger. Poucette entra modestement, comme une pauvre petite mendiante, et demanda un morceau de grain d'orge, car elle n'avait rien mangé depuis deux jours.

"Pauvre enfant," dit la vieille souris des champs, qui au fond avait du cœur, "viens te réchauffer chez moi et te réconforter." Et comme Poucette lui plaisait, elle ajouta: "Tu peux rester chez moi cet hiver à condition de tenir ma chambre bien en ordre et de me raconter de jolies histoires: j'adore ça."

Petite Poucette fit comme le désirait la bonne vieille souris et s'en trouva parfaitement bien. "Nous allons bientôt avoir du monde," dit la souris, "mon voisin a l'habitude de venir me voir une fois par semaine; il est encore bien plus riche que moi, il a de grands salons et il porte une magnifique pelisse en velours noir; s'il voulait t'épouser, tu serais bien casée, mais comme il n'y voit pas, il faut que tu lui racontes tes plus jolies histoires!"

Mais Poucette n'en avait pas envie du tout. Elle ne voulait point épouser ce voisin. Il vint pourtant faire sa visite, emmitouflé dans sa pelisse de velours noir, et la vieille souris se mit à raconter

qu'il était immensément riche, que sa demeure était vingt fois plus grande que la sienne et qu'il était très instruit, seulement il disait toujours du mal du soleil et des fleurs, car il ne les avait jamais vus. Petite Poucette lui chanta : " Hanneton, vole, vole," et " Venez danser, garçons et filles " et le voisin s'éprit d'elle à cause de sa jolie voix, mais en personne réfléchie il se garda bien d'en souffler mot.

Il venait de creuser un long couloir souterrain qui faisait communiquer les deux maisons et donna la permission à la souris et à Poucette de s'y promener autant qu'elles voudraient; il les prévint toutefois de ne pas s'effrayer d'un oiseau mort qui s'y trouvait depuis le commencement de l'hiver.

Le voisin prit entre ses dents un morceau de bois phosphorescent et les précéda pour les éclairer; arrivé à l'endroit où se trouvait l'oiseau, il enfonça de son large museau une partie de la terre du plafond et fit ainsi un trou par lequel la lumière pouvait pénétrer. Au beau milieu du couloir était une hirondelle, morte de froid sans doute, les jolies ailes serrées le long du corps, la tête et les pattes cachées sous les plumes. Poucette en était toute triste, car elle aimait tous les petits oiseaux qui avaient chanté pour elle tout l'été, mais la taupe la poussa de ses courtes pattes, disant: " Elle ne sifflera plus à présent! Quelle pitié d'être né oi-

seau ! Dieu merci, cela n'arrivera à aucun de mes enfants ; un oiseau n'a que son Qvivi, et l'hiver il risque de mourir de faim ! "

" Vous avez bien raison," dit la vieille souris, ce ne sont que des meurt-de-faim et malgré cela ils font leurs embarras."

Poucette ne dit rien, mais tandis que les deux voisins tournaient le dos, elle se pencha sur l'oiseau, écarta les plumes qui cachaient sa tête et déposa un baiser sur ses yeux fermés. " C'est peut-être le même qui m'a tant réjouie de son chant cet été ! "

La taupe reboucha le trou et reconduisit ces dames chez elles. Mais la nuit Poucette ne dormit pas. Elle se leva et tressa une belle couverture en paille qu'elle étendit sur l'oiseau, puis l'enveloppa bien dans un peu d'ouate trouvée chez la souris, pour qu'il fût chaudement couché dans la terre froide.

" Adieu ! cher et bel oiseau," dit-elle. " Adieu ! et merci d'avoir si bien chanté cet été, quand tous les arbres étaient verts et que le soleil nous réchauffait tous ! " Elle appuya sa tête sur la poitrine de l'oiseau, mais fut tout effrayée en entendant légèrement battre son petit cœur ; l'oiseau n'était qu'engourdi et la chaleur venait de le rendre à la vie.

En automne, toutes les hirondelles s'envolent

aux pays chauds, mais malheur à celle qui s'attarde; le froid la saisit, elle tombe à terre comme morte et la froide neige s'étend sur elle.

Petite Poucette tremblait encore de frayeur, car à côté d'elle l'oiseau était réellement énorme; mais elle prit son courage à deux mains, entoura plus soigneusement encore la pauvre bête avec l'ouate, et posa sur sa tête une feuille de menthe qui lui avait servi de couverture à elle-même.

Quand elle revint la nuit suivante, elle trouva l'hirondelle en vie, mais si faible que ses yeux ne s'ouvrirent qu'un instant pour regarder Poucette qui se trouvait devant elle, tenant à la main, pour toute lanterne, un petit morceau de bois phosphorescent.

"Merci, charmante petite, merci," dit l'hirondelle malade, "tu m'as bien réchauffée, je reprendrai vite assez de forces pour m'envoler dans le bon soleil!"

"Hélas, non," répondit Poucette, "il fait froid dehors, il neige et il gèle, reste dans ton bon petit lit, moi je te soignerai!"

Elle lui apporta de l'eau dans un pétale. L'oiseau but et lui raconta comment il s'était déchiré l'aile à un buisson d'épines et n'avait pu suivre les autres hirondelles aux pays chauds; il avait fini par tomber à terre et depuis ce moment il ne se rappelait plus rien.

L'oiseau resta là tout l'hiver, et Poucette le soigna de son mieux, sans rien dire ni à la taupe, ni à la vieille souris qui n'aimait pas la pauvre petite hirondelle.

A l'arrivée du printemps, lorsque le soleil commença à réchauffer la terre, l'hirondelle fit ses adieux à Poucette qui rouvrit le trou fait par la taupe. Les rayons du soleil entrèrent à flots, et l'hirondelle la pria de s'asseoir sur son dos et de l'accompagner bien loin dans les forêts vertes, mais Poucette savait que la vieille souris aurait du chagrin, si elle la quittait ainsi.

" Non, je ne le puis pas," dit-elle.

" Adieu donc, adieu, charmante petite," dit l'hirondelle, en s'envolant au soleil.

Poucette la regarda partir, les larmes aux yeux, car elle aimait tant la pauvre hirondelle.

" Qvivi, qvivi," chanta l'oiseau encore une fois, puis il s'envola dans la forêt verte.

Poucette était toute triste. On ne lui permettait pas de sortir se promener au soleil; le blé avait poussé au-dessus de la maison de la souris, si haut qu'il était pour elle une véritable forêt. " Cet été, tu vas travailler à ton trousseau," lui dit la souris; car l'ennuyeux voisin, la taupe en pelisse noire, s'était enfin décidé à demander sa main. " Il faut que tu sois convenablement équipée quand tu épouseras la taupe ! "

Poucette dut se mettre à filer la quenouille, et la souris engagea quatre araignées pour filer et tisser jour et nuit. Tous les soirs, la taupe vint leur faire sa visite, rabâchant toujours la même histoire sur les désagréments de l'été, pendant lequel le soleil brûle et durcit la terre. La noce n'aurait lieu qu'à la fin de la saison.

Tous les jours, au lever et au coucher du soleil, Poucette se glissait dehors, et chaque fois que le vent, en agitant le blé, lui faisait voir un coin du ciel bleu, il lui tardait de revoir la belle nature et l'hirondelle chérie qui, hélas! était loin, loin, dans les forêts vertes.

Quand vint l'automne, le trousseau était achevé.

" Dans quatre semaines tu te marieras ! " lui dit la souris; mais Poucette pleura et dit qu'elle ne voulait pas épouser l'ennuyeuse taupe.

" Pas d'histoires," dit la souris, " ne fais pas ta tête ou je te mordrai de ma dent blanche! Tu devrais t'estimer heureuse d'épouser un si bel homme; la reine elle-même n'a pas une pelisse comme la sienne! tu ferais mieux de remercier le bon Dieu de te donner un mari qui a sa maison pleine de provisions ! "

Le jour du mariage arriva. La taupe était déjà là pour emmener Poucette sous la terre où elle ne verrait plus jamais le bon soleil. La pauvre petite en était désolée. Du moins la souris lui avait-elle permis de le regarder du seuil de la porte.

"Adieu, beau soleil!" dit-elle, en étendant ses petits bras; et elle s'éloigna un peu de la maison, car elle pouvait aisément s'avancer dans le chaume, maintenant que le blé était moissonné. "Adieu! salue de ma part la chère hirondelle, si tu la vois!"

"Qvivi, qvivi," entendit-elle au même instant au-dessus de sa tête. C'était l'hirondelle qui justement passait. L'oiseau fut ravi de revoir Poucette qui, tout en pleurs, lui raconta ses misères: elle allait épouser la vilaine taupe et habiter sous la terre où le soleil ne pénètre jamais.

"Le rude hiver approche," dit l'hirondelle, "moi je m'envole aux pays chauds, veux-tu me suivre? Tu monteras sur mon dos et tu t'attacheras avec ton écharpe; je t'emporterai loin de la vilaine taupe et de sa chambre noire, bien loin au-delà des montagnes où le soleil est plus chaud qu'ici, et où l'été et les fleurs durent toujours. Viens avec moi, chère petite Poucette, toi qui m'as sauvé la vie, quand j'étais presque morte de froid sous la terre!"

"Oui, je te suivrai, dit Poucette!" Elle s'assit donc sur le dos de l'hirondelle et attacha son écharpe à une des plumes les plus fortes. L'hirondelle l'emporta par-dessus les forêts et les mers, par-dessus les hautes montagnes toujours couvertes de neige; et quand Poucette avait froid, elle se blottissait sous son chaud plumage, ne sortant sa

petite tête que pour regarder toutes les merveilles qui s'étendaient sous ses yeux.

Elles arrivèrent donc aux pays chauds où le soleil est plus radieux et le ciel deux fois plus bleu qu'ici.

Partout mûrissaient les beaux raisins blancs et noirs; les citrons et les oranges abondaient dans les forêts; le myrte et la menthe embaumaient, et, sur la grand'route, de beaux enfants s'amusaient avec des papillons multicolores. Mais l'hirondelle s'envola encore plus loin et le paysage se fit de plus en plus beau.

Sous des arbres magnifiques, un antique château de marbre reflétait ses colonnes blanches, enguirlandées de vignes, dans les ondes bleues d'un lac; le nid de l'hirondelle se trouvait sur la plus haute colonne.

“Voici ma maison!” dit-elle, “choisis toi-même une des plus belles fleurs que tu vois là-bas, je t'y déposerai et tu seras tout à fait heureuse!”

“Quel bonheur!” s'écria Poucette, en battant des mains.

De grandes fleurs blanches poussaient entre les fragments d'une colonne de marbre renversée, c'est là que l'hirondelle la déposa. Mais quelle ne fut pas la surprise de Poucette, quand elle aperçut dans l'intérieur de la fleur un petit homme de sa taille, blanc et transparent comme du cristal, une

couronne d'or sur la tête et des ailes diaphanes. C'était le Génie des fleurs. Dans chaque fleur il y avait un petit être semblable, homme ou femme, mais celui-ci était leur roi à tous.

"Dieu qu'il est beau!" dit tout bas Poucette à l'hirondelle. Le petit prince fut tout effrayé de l'oiseau qui lui parut gigantesque. La vue de Poucette le combla de joie, jamais il n'avait vu jeune fille aussi charmante. Il ôta sa couronne d'or et la posa sur la tête de Poucette en demandant son nom; puis il la pria d'être sa femme et la reine de toutes les fleurs!

C'était bien un autre mari que le fils du crapaud ou que la taupe au manteau noir. Elle accepta donc de grand cœur. De chaque fleur elle vit bientôt sortir de charmants petits êtres qui lui offrirent chacun un cadeau: aucun ne lui fut plus agréable que les deux ailes transparentes d'une grosse mouche blanche; on les lui attacha aux épaules et Poucette put dès lors voltiger elle aussi de fleur en fleur; c'était un ravissement! De son nid, l'hirondelle leur chantait ses plus belles chansons, mais au fond elle avait du chagrin, car elle aimait bien Poucette et aurait voulu ne jamais se séparer d'elle.

"Tu ne t'appelleras plus Poucette," lui dit le Génie des fleurs, "c'est un vilain nom pour toi qui es si belle. Nous t'appellerons Florise!"

“Adieu! adieu!” dit l’hirondelle.

Et elle s’envola de nouveau vers le Danemark, vers son petit nid au-dessus de la fenêtre du bon vieillard, auteur des contes de fées. En lui chantant son “qvivi,” elle lui raconta l’histoire que vous venez d’entendre.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
C'est tout ce qu'il y a de plus sûr	1
L'ange	5
La princesse et le porcher	9
Le sabot et la balle	17
La petite fille aux allumettes	21
L'aiguille à repriser	25
Le petit marchand de sable	31
L'histoire d'une mère	49
Le faux-col	59
Les habits neufs de l'empereur	65
La bergère et le ramoneur	73
Le rossignol	81
Les fleurs de la petite Ida	97
La princesse sur un pois	107
Le sapin	111
Le papillon	127
Le vilain petit canard	131
Le briquet	147
L'intrépide soldat de plomb	159
La vieille maison	167
La petite sirène	179
La petite poucette	213


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21440 4482

